

PROCÈS-VERBAUX

DES SÉANCES

TENUES

PAR LES MÉDECINS DE NANTES,

DANS LA GRANDE SALLE DE L'HÔTEL-DE-VILLE,

POUR DISCUTER LA VALEUR

DES DOCTRINES NOUVELLES

RELATIVEMENT A LA NATURE ET AU TRAITEMENT

DE LA SYPHILIS.



NANTES,

DE L'IMPRIMERIE DE MELLINET.

Juillet 1855.

F

IX

6
19

38263/B

F. ix. 6

19

~~PROCES-VERBAUX~~

NANTES

PROCES-VERBAUX

DES

1800

PAR LES MEMBRES DE NANTES

DE LA SOCIÉTÉ DE NANTES

DE LA SOCIÉTÉ DE NANTES

DES DOCTEURS NANTAIS

PROCÈS-VERBAUX.

DE LA SOCIÉTÉ



NANTES

DE LA SOCIÉTÉ DE NANTES

1800

DE LA SOCIÉTÉ

PROCES-VERBAUX

PROCÈS-VERBAUX

DES SÉANCES

TENUES

PAR LES MÉDECINS DE NANTES,

DANS LA GRANDE SALLE DE L'HOTEL-DE-VILLE,

POUR DISCUTER LA VALEUR

DES DOCTRINES NOUVELLES,

RELATIVEMENT A LA NATURE ET AU TRAITEMENT

DE LA SYPHILIS.



NANTES,

DE L'IMPRIMERIE DE MELLINET.



JUILLET 1835.



PROCES-VERBAUX

DES SEANCES

1852

PAR LES MEDICINS DE NANTES,

REUNIS EN CHAMBRE MEDICALE LE 17 MARS 1852

POUR DISCUTER LA QUESTION

DES DOCTRINES NOUVELLES

RELATIVES A LA PRATIQUE DE LA MEDICINE

DE LA STOMACHIQUE



NANTES

DE L'IMPRIMERIE DE M. LEBLANC



1852



PROCÈS-VERBAUX

DES SÉANCES

TENUES PAR LES MÉDECINS DE NANTES,

DANS LA GRANDE SALLE DE L'HOTEL-DE-VILLE,

POUR DISCUTER LA VALEUR

DES DOCTRINES NOUVELLES,

RELATIVEMENT A LA NATURE ET AU TRAITEMENT

DE LA SYPHILIS.

Les Membres composant la Section de Médecine de la Société Royale Académique de Nantes, ayant considéré qu'à différentes époques, mais surtout depuis quelques années, la question si grave du traitement des maladies syphilitiques était devenue l'objet d'opinions tellement opposées entr'elles, qu'on ne peut s'empêcher d'être effrayé, en songeant aux conséquences qui pourraient en résulter pour les malades et pour une foule de familles, dont l'avenir dépend, peut-être, de la manière dont cette

grande question sera résolue , avait pris la résolution , dans sa séance du 13 mars dernier , de proposer aux Sociétés de Médecine , avec lesquelles elle est en correspondance , de vouloir bien seconder ses vues , en soumettant à une discussion verbale , ou écrite , les questions qui se rattachent à l'existence ou à la non existence d'un virus syphilitique ; et au choix à faire , pour le traitement de la syphilis , entre la méthode mercurielle et la méthode antiphlogistique ; et , en même temps , elle avait fait appel à tous les médecins de la ville de Nantes , en les invitant à se réunir , pour se constituer en séances régulières , où les opinions de chacun seraient entendues et recueillies,

Cet appel a été compris , et MM. les docteurs en médecine et en chirurgie , dont les noms suivent , ont assisté ou pris part aux discussions de cette Session Médicale.

MM. Allard , Bacqua , Baré , Barthélemy , Bellier , Boiscourbeau , Bonamy , Boucher de la Ville-Jossy , Bouchet (de Saint-Jacques) ; Charruyau , Couprie , Delamarre , Devergie aîné , de Paris ; Faure , chirurgien-major au 40.^e de ligne ; Dupons , Esmein fils , Gautron , Gely , Guénier , Guépin , Herbelin , Hignard , Hélic , Ladmirault fils , Lafond , Leborgne , Lamoureux , Loret , Legouais , Leray , Leroux (Henry) , Leroux , Lhéritier , Mabit , Maisonneuve père , Maisonneuve fils , Marcé , Marchand , Mareschal , Marion de Procé , Michel fils , Mesnard , Malherbe , Morisson , Ollivaud (de Montoire) ; Palois , Padioleau , Pion , Reuillard , Sallion , Tigé , Valin.

MM. Beaunez, Fouré et Moriceau ont témoigné leurs regrets de ne pouvoir assister aux séances, par cause de maladie, ou d'absence.

PREMIÈRE SÉANCE.

PRÉSENCE DE M. MARESCHAL.

A deux heures et demie, le Bureau de la Section de Médecine de la Société Royale Académique du département de la Loire-Inférieure prend séance, comme Bureau provisoire de l'assemblée : il est composé de MM. Mareschal, président; Rouillard, vice-président; Leborgne, secrétaire; Dupons, secrétaire-adjoint.

M. le Président provisoire prend la parole et expose le but de la réunion. Après être entré dans plusieurs considérations sur l'intérêt bien grand qu'offrent les diverses questions relatives à la syphilis, il annonce la présence de M. le docteur Devergie aîné, de Paris, qui se consacre, depuis long-temps, à l'étude des maladies vénériennes, et dit que l'empressement que ce savant confrère a mis à venir prendre part aux discussions, honore l'assemblée, et prouve l'importance du sujet qu'elle va traiter.

Il énumère ensuite les différentes questions qui doivent être discutées, et fait observer que chacun est libre de traiter la question syphilis, soit d'une manière générale, soit sous quelques-uns de ses rapports spéciaux; en ayant, toutefois, le soin de résumer son opinion.

On passe ensuite au scrutin secret pour la formation du Bureau définitif; et le dépouillement des votes le constitue de la manière suivante :

MM. MARESCHAL, *Président*.

PALOIS, *Vice-Président*.

SALLION, 1.^{er} *Secrétaire*.

LEBORGNE, 2.^e *Secrétaire*.

GUENIEB, }
THIBEAUD, } *Secrétaires-Adjoints*.

Il est arrêté que la discussion commencera le lendemain, et sera continuée, sans interruption, les jours suivants, jusqu'à son épuisement.

Séance du 2 juillet.

PRÉSIDENCE DE M. MARESCHAL.

Le nouveau bureau est installé. (1)

M. DEVERGIE a la parole. Il félicite la Section de Médecine de la détermination qu'elle a

(1) L'assemblée n'a voté l'impression des procès-verbaux qu'après en avoir entendu la lecture et les avoir approuvés : ainsi, on peut les considérer comme l'expression fidèle des opinions qui ont été émises dans le cours de la discussion. Cependant, pour ôter toute possibilité à l'erreur, et pour donner toutes les garanties désirables, M. Sallion, qui a tenu la plume pendant toutes les séances, a soumis son travail de rédaction à un jury d'examen composé de ses autres collègues du bureau, avant de le livrer à l'impression.

prise de provoquer l'examen des questions relatives à la syphilis. L'annonce qui en a été faite dans les journaux a produit une véritable sensation à Paris. Plusieurs médecins lui ont exprimé le désir qu'ils auraient eu de venir prendre part aux discussions qui vont s'ouvrir, si leurs affaires ne les en eussent empêchés ; et M. *Desruelles* en particulier, l'un de ses collègues à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, l'a prié de témoigner aux médecins de Nantes tous ses regrets de ne pouvoir se rendre parmi eux. L'annonce de cette sorte de congrès médical a excité l'émulation de plusieurs villes ; et celles d'Angers, de Poitiers et de Bordeaux ont pris la détermination de suivre l'exemple de Nantes. M. Devergie rappelle à ce sujet que l'Académie Royale de Médecine avait déjà, il y a plusieurs années, senti toute l'importance qui s'attache à la solution des controverses actuellement pendantes sur la syphilis, en proposant sur cet objet une question pour sujet d'un prix. Il regrette beaucoup que cette question ait été retirée du concours.

M. Devergie saisit l'occasion solennelle qui se présente pour protester contre une assertion qui a été mise en avant par M. Caffé, dans le compte qu'il a rendu de la clinique des maladies syphilitiques. Ce médecin a prétendu qu'il résultait de cet ouvrage que l'auteur avait renoncé à l'emploi des mercuriaux dans le traitement de ces maladies. Il déclare positivement qu'il en fait usage ; mais il avoue qu'il l'a beaucoup restreint ; et qu'il s'est attaché à bien spécifier les cas où on doit y avoir recours.

M. LEBORGNE lit un mémoire dont le but est de présenter quelques objections aux *Recherches Historiques et Médicales* que l'honorable M. Devergie a publiées sur l'Origine, la Nature et le Traitement de la Syphilis. — On a voulu, dit-il, substituer, dans ces derniers temps, la méthode antiphlogistique à la méthode mercurielle, et l'on a prétendu, avec des faits à l'appui, prouver les propositions que l'on avait avancées. Sans nul doute, qu'à l'aide de cette médication, on a pu guérir des symptômes en apparence syphilitiques; sans nul doute, qu'aujourd'hui, en faisant précéder l'administration du mercure par les antiphlogistiques, le traitement est plus rationnel; mais la nouvelle doctrine, en refutant d'anciennes erreurs, en a créé de nouvelles; qui, selon lui, sont si préjudiciables à la société, que tout médecin, pénétré de cette vérité, doit, pour servir la science et l'humanité, se faire un devoir d'exprimer franchement ses idées, et ne pas craindre qu'elles soient livrées à la publicité.

Après cet exposé, M. Leborgne pose cette question: *La syphilis reconnaît-elle pour causes principales le libertinage, la débauche, la malpropreté et l'abus des plaisirs de l'amour?* ainsi que l'énonce M. Devergie à la page 21 de son opuscule.

Si, dit-il, l'abus du coït engendrait la syphilis, l'on devrait voir presque tous les nouveaux époux qui, le plus ordinairement, se livrent à des excès, devenir la proie de cette cruelle maladie. Si le libertinage et la débauche disposent à la contracter, c'est parce qu'ils conduisent aux sources de la contagion. D'ailleurs,

ceux qui admettent que les excès et la malpropreté peuvent donner lieu, soit à des blennorrhagies, soit à des ulcérations, ne font-ils donc aucune différence entre la nature de ces accidents et la nature de ceux qui surviennent à la suite du coït avec une personne vérolée ? Or, si la contagion les distingue, s'il existe déjà cette grande différence entre eux, peut-on admettre que la méthode antiphlogistique, qui guérira les premiers accidents, dont les effets sont purement locaux, sera suffisante pour enlever aux seconds leur propriété contagieuse et garantir l'organisme des accidents graves qui constituent la syphilis ?

Ainsi, poursuit M. Leborgne, je ne peux voir dans les prétendues syphilis développées entre personnes saines, que quelques excoriations, quelques écoulements, qu'on a vus survenir à la suite d'un coït difficile et répété, du coït pendant la menstruation, ou certaines leucorrhées ; et, dans ces cas, le traitement simple doit certainement suffire. Mais si, à l'aide de ces faits, on veut prouver l'excellence de la doctrine nouvelle, on ne doit pas s'attendre à persuader des observateurs dégagés de préjugés

Il est évident, pour M. Leborgne, qu'on n'admet le libertinage, la débauche et la malpropreté, pour causes de la syphilis, que pour rejeter l'existence d'un *virus*. Il ne veut pas entreprendre la défense de ce mot, contre lequel la nouvelle doctrine a tant écrit : il dit seulement que l'expression *virus syphilitique* n'est pour lui qu'un moyen d'expliquer une cause inconnue, une ac-

tion spécifique et contagieuse , et il demandera aux médecins qui, n'admettant pas cette cause , attribuent tout le mal aux excès , etc. , etc. , comment il se fait que la syphilis se produise hors du coït, par le simple moyen de l'inoculation fortuite ou préparée? A cette occasion , il rapporte le fait si connu des trois élèves internes de l'hôpital des vénériens de Paris, qui, séduits par la théorie de l'irritation, s'étaient inoculé au bras le pus d'un ulcère vénérien. (1)

Quand on a dit : « Nous ne devons voir dans la syphilis » qu'une série de phénomènes d'irritation ; mais nous » ne devons pas plus suivre l'agent qui les produit dans » l'intérieur du corps , que ceux qui développent les » symptômes de la variole , de la rougeole , de la peste , » etc. Ainsi, le médecin physiologiste doit se borner à » étudier les formes et les degrés de ces phénomènes » dans les différentes parties du corps , et à connaître » les modificateurs qu'il peut leur opposer, » (2) a-t-on résolu la question?... Non : on a porté seulement à conclure que les formes et les degrés de la maladie devant seuls être étudiés, et ces formes étant plus ou moins inflammatoires, on devait les traiter par la seule méthode antiphlogistique.

Mais dit, M. Leborgne, si, comme on l'a cru jusqu'à présent encore , l'on peut agir sur la *nature* de la maladie , par les remèdes mercuriels , est-il permis de se

(1) Voyez la *Revue Médicale* ; janvier 1824, pages 146 et 147.

(2) BROUSSAIS. *Examen des Doctrines Médicales*, tome 2 , page 569. (Edition de 1821.)

borner à n'agir que sur les *formes*, par les moyens antiphlogistiques ? Il ne le pense pas, et il cite l'exemple de la variole, dont on ne se contente plus de combattre les formes, mais qu'on attaque dans sa nature, en lui opposant un remède spécifique, le *vaccin*.

Il croit que c'est pour continuer à écarter de la pathologie toute idée d'une altération primitive des liquides, inadmissible dans la théorie nouvelle, qu'on a expliqué par les *sympathies* les symptômes secondaires qui se développent après le traitement des accidents primitifs par la méthode antiphlogistique. Mais, demande M. Leborgne, si d'autres altérations humorales, que celles que présente la syphilis, sont incontestables, et sont pourtant niées par la nouvelle doctrine, parce qu'elles ne peuvent rentrer dans le cercle pathologique qu'elle s'est tracé ; quelle confiance peut-on avoir dans les propositions qu'elle émet sur la syphilis, en la voulant ranger sous la bannière banale de l'inflammation ?

Les partisans de la doctrine de l'irritation s'étonnent que l'on s'obstine à poursuivre la cause de la syphilis, tandis qu'on ne combat que les effets dans toutes les affections épidémiques ou contagieuses ! mais c'est parce que, dans la syphilis, comme dans la variole, on connaît la cause, et on sait quel remède lui opposer ; tandis que dans la pustule maligne, le typhus, la peste, le choléra, contre lesquels on n'a pas encore eu le bonheur de rencontrer un spécifique, c'est-à-dire un modificateur de la cause, on ne se borne à combattre les effets que faute de mieux.

Si l'irritation était la seule cause d'un chancre ou

d'une blennorrhagie, on ne verrait pas, long-temps après leur disparition par un traitement antiphlogistique, se manifester des symptômes consécutifs. En cherchant à établir, par une foule de faits, qu'on a recueillis de toutes parts, que la méthode simple ou antiphlogistique, devait être adoptée, comme générale, disant que la méthode mercurielle ne serait plus qu'une mesure exceptionnelle, employée dans les cas où les moyens simples auraient été insuffisants, on a fait, suivant M. Leborgne, un aveu précieux à constater; puisqu'il ruine la théorie de l'irritation, en montrant tout l'embarras qu'on éprouve pour faire rentrer la syphilis dans la classe des inflammations; tout en consentant à ne pas méconnaître les propriétés antisypilitiques du mercure. Preuve qu'il n'est pas toujours possible de mettre d'accord la théorie que l'on adopte avec les faits que l'on observe.

M. Leborgne admet, au surplus, que les antiphlogistiques doivent être employés, et le sont, en effet, par tous les bons praticiens, pour combattre la forme inflammatoire des accidents primitifs; mais il croit que, si on se bornait à leur usage, les malades ne seraient pas radicalement guéris. Il pense, à cet égard, qu'il faut recevoir avec réserve, les statistiques de guérisons par les simples antiphlogistiques, que des médecins attachés à des hôpitaux militaires ont lancées dans le monde médical; puisque des malades, qu'ils avaient notés comme parfaitement guéris d'une blennorrhagie ou d'un chancre, sont venus se faire traiter dans les hôpitaux civils pour des accidents consécutifs.

On a dit : « A Rennes, le traitement simple a prouvé

tant d'avantages, que la disproportion est devenue énorme entre les deux traitements. Sur 1505 malades, atteints de symptômes primitifs, en 1827, 1828 et 1829, 1187 ont été traités sans mercure, et 318 par le mercure ; tandis que dans dix-huit mois, de 1830 à 1831, 876 symptômes furent traités par la méthode simple, et 84 seulement par la méthode mercurielle. A l'hôpital militaire de Strasbourg, M. Kayser traite également par la méthode simple, et avec les mêmes succès, depuis trois années consécutives. »

A cela, M. Leborgne objecte par les faits que M. Le Pelletier (du Mans), Girardin et Lisfranc ont fait connaître à l'Académie Royale de Médecine, dans sa séance du 29 décembre 1834 ; faits contre lesquels personne alors ne s'inscrivit en faux, et il donne la lecture de l'article du procès-verbal de cette séance :

M. Le Pelletier s'exprime ainsi : « Lorsque j'étais chi-
» rurgien en chef de l'hôpital du Mans, j'y recevais un
» grand nombre de militaires atteints de symptômes pri-
» mitifs de vérole : tous étaient traités et guéris par le mer-
» cure ; nous n'en vîmes rentrer aucun à l'hôpital, pour
» cause de récurrence. Quelquefois nous avions du trop
» plein, et nous versions alors notre excédant sur l'hô-
» pital de Rennes, où le traitement sans mercure était
» en vigueur ; et quand les malades, ainsi traités, avaient
» eu des symptômes réellement syphilitiques, ils nous
» revenaient fréquemment avec une syphilis constitu-
» tionnelle. Il en est rentré peut-être quatre-vingts pour
» cette cause à l'hôpital du Mans. »

« M. Girardin ajoute à ce que M. Le Pelletier vient

» de dire de l'hôpital du Mans, qu'à Strasbourg, où les
» médecins militaires furent les premiers à proscrire
» le mercure, ils ont également été les premiers à reconnaî-
» tre l'insuffisance des antiphlogistiques ; mais, n'osant pas
» revenir au remède banni, ils se sont rejetés sur l'iode ;
» changeant ainsi un spécifique pour un autre. »

« M. Lisfranc, pour appuyer les faits et l'opinion de
» M. Le Pelletier, rappelle qu'à Londres, où, dans les
» hôpitaux de l'amirauté, on avait employé, il y a quinze
» ans, les antiphlogistiques, les récidives étaient telle-
» ment graves et fréquentes, que l'autorité se crut obli-
» gée d'intervenir, et porta la défense d'employer les an-
» tiphlogistiques seuls. » (1)

M. Leborgne pourrait joindre à ces témoignages quelques observations qui lui sont particulières, et d'autres qu'il a recueillies dans les hôpitaux de Paris, entr'autres dans le service de Dupuytren ; et qui sont propres à faire juger des dangers de la méthode antiphlogistique, et de l'efficacité de l'emploi du mercure et des sudorifiques.

On a soutenu que les symptômes consécutifs de la syphilis ne sont que des effets sympathiques de l'affection primitive des organes génitaux. Alors pourquoi ces symptômes sont-ils les mêmes quand le mal a été communiqué par la bouche, par l'œil ? Pourquoi les contusions, les plaies des organes sexuels, ne font-elles pas naître aussi des symptômes consécutifs ? La doctrine nouvelle expliquera-t-elle aussi pourquoi un individu qui est sous l'influence syphilitique, et qui se fait une plaie, la verra se convertir en ulcère ? Deux cas que M. Leborgne

(1) Voyez la *Gazette Médicale de Paris*, n.° 1 ; 3 janvier 1885.

a observés , l'un dans le service de M. Bougon , l'autre dans sa pratique particulière , ne lui laissent aucun doute sur la guérison , par les préparations mercurielles, de ces plaies converties en ulcères. Il y avait donc là une cause latente , qui plaçait le blessé dans des conditions spéciales.

En niant l'action spéciale du mercure , parce qu'il ne réussit pas dans tous les cas , on ne fait pas preuve d'une bonne logique : autant vaudrait nier la propriété anti-périodique du quinquina, parce qu'il a échoué quelquefois. En tout cas , l'inefficacité du mercure serait prouvée, que M. Leborgne n'en concluerait pas plus qu'il faut le remplacer par les antiphlogistiques ; parce que ces moyens , de l'aveu de leurs partisans , n'attaquent que les formes extérieures de la maladie.

On a dit que le mercure , lorsqu'il produisait un effet curatif , n'agissait qu'en exerçant sur un organe éloigné de celui qui est le siège des symptômes vénériens , une irritation qui , par son intensité ou son étendue , avait le pouvoir de suspendre celle qui s'était fixée ailleurs : qu'ainsi le mercure était un revulsif ; et que , depuis trois siècles , on n'employait que la méthode révulsive. (1) M. Leborgne conçoit très-bien cette manière de voir de la part de médecins qui , se refusant à admettre un agent spécial de la maladie , doivent nier la

(1) Voyez le Dictionnaire abrégé des Sciences Médicales ; article *Mercur*.

propriété spécifique du remède ; et qui, lorsqu'ils ne peuvent se refuser à croire à des guérisons, doivent en donner des explications qui soient en rapport avec le système qu'ils ont adopté. Alors il leur demandera pourquoi, si le mercure n'agit qu'en substituant une irritation artificielle à l'irritation morbide, les exutoires ne seraient pas employés à sa place. A peine même comprendrait-il que le mercure, en produisant la salivation, opérât par révulsion ; et encore ce serait une révulsion spéciale., *sui generis*.

M. Leborgne, admettant que le libertinage et la malpropreté déterminent des écoulements et des ulcérations, et sachant que, dans l'état actuel de nos connaissances, il n'existe aucun signe certain auquel on puisse les reconnaître de ceux qui dépendent d'un principe contagieux, ne balance jamais à ordonner, contre tout écoulement ou toute ulcération contractés dans un coït suspect, un traitement mercuriel ; persuadé qu'il est que le médecin, en ne le faisant pas, s'expose à nuire, et assume sur lui une grande responsabilité. S'il s'aperçoit que le mercure est nuisible, il s'empresse de l'abandonner. Il est convaincu que, lorsque ce médicament ne réussit pas, c'est, ou qu'il a été administré contre des symptômes non syphilitiques, ou qu'il a été donné à doses trop fortes, ou enfin, que les personnes qui en faisaient usage ne prenaient pas toutes les précautions hygiéniques exigées pour son emploi. Si on eût toujours agi avec prudence, on n'aurait point eu à lui reprocher des accidents graves qu'on ne peut nier ; et nous ne

serions pas réunis , les uns pour l'attaquer , et les autres pour le défendre. En tout cas , il dit que le reproche qu'on a fait au mercure de développer les accidents consécutifs n'est pas fondé , puisque souvent des malades présentent ces symptômes au début du traitement , et même hors de tout traitement.

M. Leborgne , après avoir détaillé le plan général de conduite qu'il suit dans le traitement des symptômes primitifs , et qui consiste dans l'emploi successif ou simultané des antiphlogistiques et des mercuriaux , se résume en disant :

1.^o Que le mot *virus syphilitique* n'est , pour lui , qu'un moyen de désigner l'action d'une cause inconnue , d'un agent spécifique et contagieux ;

2.^o Que , dans la syphilis , comme dans la pustule maligne , la variole , etc. , il y a autre chose ou plus que l'inflammation ;

3.^o Que l'irritation n'est pas la seule cause d'un chancre ou d'une blennorrhagie , puisqu'après leur disparition par un traitement antiphlogistique , l'on voit se manifester des symptômes consécutifs , sans la réapparition des symptômes locaux ;

4.^o Que les antiphlogistiques modifient parfaitement la forme inflammatoire des symptômes primitifs ; mais qu'ils sont insuffisants pour guérir la syphilis ;

5.^o Que les sudorifiques exotiques doivent être associés au mercure , lorsque l'on traite les symptômes consécutifs ;

6.^o Enfin , que le médecin , en ne donnant pas des

préparations mercurielles contre tout symptôme vénérien contracté dans un coït suspect, agira imprudemment, et assumera sur lui une grande responsabilité ; puisqu'en ne les administrant pas, il expose le malade à des accidents consécutifs, et qu'il est toujours à même de les discontinuer, s'il s'aperçoit qu'elles sont nuisibles.

M. DEVERGIE a la parole : M. Leborgne, dit-il, pense que, par la méthode que nous nommons *rationnelle*, nous ne détruisons que des maladies *vénériennes* et non des maladies *syphilitiques*. Tout en admettant deux ordres de phénomènes produits à l'occasion du coït, nous demanderons s'il est des signes propres à les distinguer. Or, cette distinction est bien loin d'être établie ; et dès-lors on ne peut dire que nous n'avons agi, par notre méthode, que sur l'ordre des accidents simplement *vénériens*.

M. Devergie se défend d'attribuer exclusivement les accidents qui constituent la syphilis à la débauche, au libertinage et aux excès des plaisirs de l'amour ; il admet, concurremment, un agent de contagion. Il rejette la première opinion sur les médecins des X.^e, XI.^e et XII.^e siècles, époques où des excès inouis de débauche et de luxure occasionnèrent ce grand nombre d'accidents aux parties génitales, dont parlent les médecins de ces temps-là. Il démontre d'ailleurs leur antiquité en rappelant qu'ils sont décrits dans les lois de Moïse, et que la cérémonie religieuse de la Circoncision, imposée aux Hébreux par leur législateur, n'avait eu d'autre but que de rendre moindres les conséquences des ulcères de la verge et

des écoulements uréthraux. Il montre également ces maux décrits exactement, tels que nous les voyons aujourd'hui, dans les ouvrages de Celse et de Galien. Il conclut de ces faits : d'une part, que les accidents vénériens ont existé de tout temps ; et, d'une autre part, que, de tout temps aussi, on a considéré le libertinage et la malpropreté comme les causes de leur production.

M. Devergie pense que, pour exprimer la cause des accidents syphilitiques, il faut rejeter le mot *virus* et lui substituer celui de *contagion* ; parce que, d'après toutes les définitions qu'on a données du premier mot, on a entendu un agent qui déterminait toujours des effets identiques ; ainsi l'agent variolique, produisant toujours et identiquement les effets connus sous le nom de petite-vérole, peut être appelé virus, de même que l'agent de la vaccine ; tandis que l'agent producteur de la syphilis, donnant lieu à des effets de formes variées, ne saurait recevoir la même dénomination : c'est pourquoi celle de *contagion* lui a été appliquée, afin de conserver au langage médical toute la précision qu'il exige.

M. Devergie conteste à M. Leborgne, l'exactitude du fait qu'il a rappelé, de ces trois étudiants en médecine qui s'inoculèrent le virus syphilitique. Curieux d'en connaître les détails, il s'adressa à M. Cullerier, qui lui certifia que l'un d'eux, actuellement médecin à B., s'était parfaitement guéri par les moyens simples et sans mercure ; que, quant à celui qui s'était suicidé, il y avait eu réellement des accidents consécutifs, constatant la

contagion : que ce jeune homme n'avait point été porté à l'acte de désespoir qui lui fit attenter à ses jours , par le chagrin que lui avait occasionné le mécompte de sa doctrine , mais parce qu'il était naturellement enclin à la manie du suicide.

M. Devergie combat la puissance des faits allégués par M. Le Pelletier (du Mans), qui avait déclaré, dans le sein de l'Académie Royale de Médecine, qu'un grand nombre des militaires vénériens, traités à Rennes par la nouvelle méthode, étant retournés au Mans, avaient eu des rechutes, dont ils n'avaient pu être guéris que par le mercure, en disant que M. Cullerier avait répondu à M. Le Pelletier, et qu'il eût été convenable de mentionner cette reponse, dans laquelle on prouvait que les recidives qui avaient eu lieu, étaient dans l'ordre habituel des choses, puisque des récidives ont lieu quelleque soit la méthode de traitement qu'on ait employée.

Il refute également ce que M. Leborgne a dit des assertions de M. Girardin relativement aux traitements dirigés à Strasbourg par M. Kayser; lequel, trouvant la méthode antiphlogistique insuffisante ou nuisible, et ne voulant cependant pas, pour soutenir l'honneur de la doctrine, revenir au mercure, aurait employé les préparations d'Iode. Et, pour appuyer sa réfutation, il donne lecture d'une lettre que lui écrit M. Kayser, pour lui assurer que la méthode nouvelle continue à avoir en ses mains les plus grands succès. M. Devergie note à cette occasion que M. Kayser, vieux praticien, avait autrefois employé le mercure exclusivement; que c'est

par l'évidence des faits qu'il a été amené à l'abandonner presque entièrement; et il dit que lui-même se trouve dans ce cas.

Quant à la proposition de M. Broussais, qui forme la base générale de la théorie syphilitique nouvelle, et qui est « qu'on ne doit voir dans la syphilis qu'une série » de phénomènes d'irritations, et qu'on ne doit pas » plus suivre l'agent qui les produit dans l'intérieur du » corps, que ceux qui développent les symptômes de la » variole, de la rougeole, de la peste, etc.; et que le » médecin physiologiste doit se borner à étudier les » formes et les degrés de ces phénomènes, dans les » différentes parties du corps, et à connaître les modifications qu'il peut lui opposer, » M. Devergie dit que, par médecin physiologiste, il ne faut point entendre ici le médecin appartenant à telle école, mais le médecin éclairé et guidé par les lois connues de la physiologie; par conséquent étudiant physiologiquement les symptômes successifs de la syphilis, indépendamment de toute poursuite du principe qui leur a donné lieu. Il assure que, dans cette proposition, M. Broussais, en disant qu'il faut chercher à connaître les modificateurs propres à être opposés à ces symptômes, n'a entendu approuver ni blâmer l'usage du mercure.

M. Devergie poursuit le développement de cette proposition, en disant que, puisque, de 24 virus qu'on admettait autrefois, on s'est réduit à 4, pourquoi de nouvelles données physiologiques ne les feraient-ils pas disparaître à leur tour. D'ailleurs, en les admettant, que fait-on quand leurs

effets se développent ? Quelle est la marche du praticien dans le traitement de la variole , de la rougeole , de la peste , du typhus , du choléra ? Cherche-t-il à détruire le virus ? Ne se borne-t-il pas à combattre les effets , sans s'occuper de la cause ? Alors il agit rationnellement ; et c'est ainsi qu'il doit agir dans le traitement de la syphilis. Si M. Leborgne objecte qu'il n'y a pas d'analogie à établir ici entre la variole , par exemple , et la syphilis , en montrant qu'après le traitement de la première , il n'y a plus rien à craindre du principe qui l'a produit ; tandis qu'après le traitement de la seconde , on voit souvent survenir des accidents consécutifs ; M. Devergie répond que , dans le cas de la variole , on ne peut se féliciter des succès durables qu'on obtient que par ce qu'on lui oppose le traitement rationnel de la nouvelle école ; et qu'autrefois , qu'on employait une méthode incendiaire , les choses ne se passaient pas ainsi , puisque la variole produisait les plus fâcheuses conséquences. Il soutient donc qu'ici il y a analogie parfaite , et qu'en suivant pour la syphilis le traitement qu'il désigne sous le nom de *rationnel* , il y aura la même certitude de guérison radicale que pour la variole. Il nie formellement qu'il y ait pour la syphilis , pas plus que pour toute autre maladie , de remède spécifique. Ces idées de spécificité des remèdes sont mortes de vétusté : et déjà , depuis long - temps , Chaussier avait dit que le vrai spécifique des maladies était le *jugement* du médecin et non le *remède*. Or , puisqu'il est reconnu qu'il n'y a point de remède spécifique , il est ridicule d'en admettre un pour la syphilis ; et ce

prétendu spécifique doit d'autant mieux être rejeté, qu'étant de nature irritante, il ne peut que nuire à une maladie de nature inflammatoire.

Passant aux doutes que M. Leborgne a élevés sur les tableaux statistiques, fournis par les hôpitaux militaires, M. Devergie s'en étonne, et il démontre que les médecins de ces hôpitaux ont pu seuls fournir, à ce sujet, des documents étendus, et par conséquent propres à établir la conviction; puisqu'ils sont à même d'exercer leur observation sur un très-grand nombre d'individus.

Pour sanctifier la réforme par l'autorité du temps, M. Devergie proclame que ses principes n'appartiennent point originairement à l'école physiologique. C'est dans les ouvrages de Fallope, de Fernel et autres médecins célèbres du moyen-âge, qu'elle en a puisé l'idée : elle n'a que l'honneur de l'avoir reproduite et de l'avoir vivifiée au flambeau des connaissances nouvelles ; en admettant un principe contagieux, dont les effets sont suivis, pas à pas, dans différentes parties de l'organisme; tandis que les anciens ne connaissaient et ne traitaient que des accidents locaux.

Ce ne fut qu'en 1493, à l'occasion de l'épidémie terrible qui ravagea l'Europe et le nord de l'Afrique, que l'on admit la théorie des virus, pour remplacer les rêves de l'astrologie judiciaire, qui commençait à perdre son crédit, et qui ne pouvait plus servir à expliquer la cause des maladies. En rappelant cette épidémie, M. Devergie en donne un aperçu historique; il l'attribue à l'irruption des Juifs chassés de l'Espagne par Ferdinand

le Catholique; à la malpropreté, aux misères et aux débauches de cette époque, si féconde en malheurs de toute espèce: il nie qu'elle présentât aucun rapport de symptômes avec ceux qui constituent la syphilis.

On accuse les médecins de la réforme d'expliquer les accidents syphilitiques secondaires par les sympathies, et de n'y voir que des symptômes d'affection locale. Il demande comment on pourrait les expliquer et les envisager autrement? Car, puisqu'on ne connaît pas et qu'on ne peut connaître la nature des maladies, il est bien plus rationnel et bien plus simple de chercher à en coordonner les accidents divers et successifs d'après les lois des sympathies, et à faire la thérapeutique des symptômes, sans s'inquiéter d'une cause première imaginaire. Or, dans la syphilis, les symptômes consécutifs se présentent (suivant l'idiosyncrasie du sujet, les climats et plusieurs autres causes prédisposantes, que chacun saura apprécier), ou sur les membranes muqueuses, ou dans le système glandulaire, ou sur la peau, ou enfin sur les os; et, le plus habituellement, dans l'ordre qui vient d'être énuméré. Ainsi, il est à remarquer que c'est toujours dans les organes destinés à la vie de relation qu'ils se manifestent; jamais on ne les a vus attaquer les parties qui concourent à l'exécution de la vie organique, comme on le voit dans les scrophules. Ils ne se montrent pas tous à la fois, mais successivement; et c'est bien là une preuve qu'ils ne dépendent pas de l'action d'un virus; car alors ils se développeraient simultanément et dans toutes les parties de l'économie.

Ainsi les médecins de l'école nouvelle ont raison, en ne voyant dans les symptômes consécutifs que des effets sympathiques, cheminant lentement d'organe en organe; et ils ont raison encore, en faisant au traitement de ces symptômes l'application des lois physiologiques. S'il fallait un exemple des bienfaits de l'application de ces lois, il le trouverait dans le traitement des scrophules; puisque, depuis qu'on a été dirigé à cet égard par les préceptes de la doctrine de M. Broussais, et qu'on a substitué la méthode antiphlogistique à la série meurtrière des élixirs, des teintures amères et des toniques de toute espèce, on a vu cette dégoûtante maladie disparaître presque entièrement, ou ne se montrer désormais que sous des formes à peine indiquées.

Revenant sur l'influence des sympathies, M. Devergie fait un tableau de celles qui s'exercent pendant le coït: il montre la sensibilité des organes de la vie de relation, hautement exaltée dans l'orgasme nerveux qui précède et accompagne cet acte. Il rapporte ce qu'on a si souvent dit des modifications que le coït exerce sur l'état du cou et des *fauces* chez les femmes; et dit que plusieurs éprouvent une telle sécheresse et une si grande ardeur à la gorge, qu'il en résulterait une inflammation, si elles ne buvaient pas immédiatement après. Or si, pendant cette action générale, il y a application d'un principe contagieux, quoi d'étonnant que, dans toutes les sympathies naturelles qui se développent, il y ait retentissement secondaire du principe contagieux sur les organes sympathisants? Mais les effets de ce retentisse-

ment n'ont pas ordinairement lieu immédiatement : tout se calme après cette violente émotion : ce n'est que successivement que le mal local peut se reproduire, par les liens sympathiques qui rattachent les divers ordres d'organes dont il a été parlé plus haut.

M. Devergie s'attache ensuite à démontrer que M. Leborgne a proclamé un principe souvent trouvé en défaut, par rapport à la tendance que les blessures que reçoivent les gens infectés de la syphilis, auraient à prendre elles-mêmes l'aspect et la nature syphilitiques. Il a exercé long-temps la Chirurgie aux armées, et il a effectivement vu des cas qui justifiaient l'opinion du préopinant; mais un plus grand nombre l'infirmait. Ces faits ne démontrent rien autre chose que la nécessité de mieux étudier l'action contagieuse de la syphilis, pour connaître dans quels cas elle s'attache fortement aux organes.

Il partage, au surplus, entièrement l'avis de M. Leborgne lorsque celui-ci dit que l'abus qu'on a fait du mercure a fait un grand tort à ce médicament : il pense également que cet abus n'en exclut pas l'usage ; mais cela ne veut pas dire qu'il faille l'employer toujours. Le plus ordinairement, ce remède est nuisible appliqué aux accidents récents, parce qu'ils sont de nature inflammatoire, et que les préparations mercurielles sont irritantes : il doit donc alors être rejeté, puisqu'on ne peut plus s'appuyer sur sa spécificité, propriété qu'il n'a pas plus que tout autre médicament. Les mercuriaux sont tellement dangereux que, même pendant leur plus

grande renommée, on a souvent été contraint à les abandonner : témoin *Morgagni*, qui raconte qu'à Padoue on y avait entièrement renoncé pendant 8 ans. Jamais il ne faut l'employer pour les accidents locaux et primitifs : son emploi n'est rationnel que pour les accidents secondaires. Or, ces accidents n'étant pas constants, rien alors ne légitime son usage comme moyen propre à les prévenir ; d'autant mieux que, très-souvent, ces accidents secondaires se développent, lors même que les accidents locaux ont été traités par le mercure. Il y a donc tout avantage à s'en abstenir dès l'abord ; et la masse des faits recueillis jusqu'à ce jour est venue confirmer la bonté de la méthode simple, appliquée au début des maladies syphilitiques.

Ces faits ont soigneusement été recueillis à Hambourg, à Munich, à Würtzbourg, à Stuttgard, à Berlin, en Egypte, à Edimbourg, à Londres, en Suède. A Stockholm le comité sanitaire, voulant constater les avantages comparatifs des diverses méthodes de traitement, les a réduites à quatre ;

Traitement par la diète-cure ;

Traitement par le mercure ;

Traitement par les fumigations ;

Traitement local.

C'est ainsi qu'il a constaté que, sur cent rechutes à la suite du traitement mercuriel, 54 consistaient en maladies des os ; tandis que, cinq ans après, par suite des progrès de la méthode simple, ces maladies des os n'étaient plus que dans la proportion de 5 à 6 du cent.

Actuellement, par les tableaux statistiques dressés à Stockholm, on voit, d'une part, que la méthode simple est, de jour en jour, plus généralement adoptée; et, d'une autre part, qu'il y a une diminution proportionnelle dans le nombre des accidents secondaires. Enfin, d'après la statistique des malades traités dans les hospices civils et militaires d'Angleterre, de Suède, de Hambourg, de Mayence, de Munich, de Philadelphie, de Strasbourg, de Paris, de Bayonne, de Lille et de Rennes en 1833, on voit que 40,342 vénériens ont été traités et guéris sans mercure, et par le seul bénéfice de la méthode antiphlogistique.

M. Devergie affirme que c'est une erreur de M. Lisfranc de dire qu'en Angleterre on a abandonné la méthode simple. Des documents certains lui font affirmer le contraire. Il est vrai qu'à Londres, elle n'est pas à beaucoup près autant en faveur qu'à Edimbourg; mais cette différence est tout à l'avantage de la méthode nouvelle, puisqu'à Londres, où le mercure est donné avec profusion, on voit une quantité effrayante d'affections secondaires, sous les formes les plus hideuses; tandis qu'à Edimbourg, où l'on commence toujours par la méthode rationnelle, et où le mercure n'est donné qu'avec une grande sobriété, et seulement dans les symptômes secondaires, la masse de ces accidents est proportionnellement beaucoup moindre qu'à Londres.

Enfin, pour démontrer, de plus en plus, l'avantage de la méthode nouvelle sur l'ancienne, M. Devergie fait un tableau de l'aspect que présentaient autrefois les hôpi-

taux des vénériens; aspect repoussant, auquel a succédé l'air de propreté qui ne permet plus d'apprécier si l'on est dans une salle de vénériens ou dans une salle de fiévreux.

M. Devergie, termine l'exposé des preuves en faveur de la méthode nouvelle, en refutant les assertions émises par feu Coutanceau, contre un mémoire de M. Desruelles; assertions par lesquelles les faits avancés dans ce mémoire étaient argués de faux, en ce sens que les malades du service de M. Desruelles, loin de se conformer aux prescriptions antiphlogistiques de ce médecin, se guérissaient en prenant en cachette des remèdes mercuriaux. M. Devergie dit que cette mystification était impossible; et que, d'ailleurs, Coutanceau ne pouvait être juge compétent en cette affaire, puisque, bien qu'il fût médecin du même hôpital que M. Desruelles, son service était à un étage inférieur, celui de M. Desruelles au-dessus, et que jamais il n'y mettait les pieds.

M. LEBORGNE ne conteste point la validité des tableaux statistiques sur lesquels s'appuie l'honorable préopinant pour étayer son opinion; mais il ne peut s'empêcher de dire que d'autres faits contraires ont été opposés à ces faits dans le sein de l'Académie royale de Médecine. Dans la perplexité où se trouvent les médecins étrangers à la capitale entre ces deux opinions contraires, qu'ont-ils à faire? si ce n'est de se ranger du parti qui est l'expression des faits qu'eux-mêmes ont observés. Or, ces faits lui ayant démontré que les accidents sy-

philitiques dépendaient d'un virus, et qu'il fallait leur opposer un traitement mercuriel dès l'origine, il pense qu'il doit s'en tenir à cette doctrine.

M. Leborgne est d'ailleurs fondé à persister dans son opinion par la considération même des résultats de la pratique des médecins étrangers, et notamment de ceux de Londres; quoique M. Devergie affirme que sa correspondance l'autorise à penser le contraire. Voici sur quoi il se fonde: le docteur Johnson, éditeur de la *Revue Médico-Chirurgicale* de Londres, a tenté des expériences sur la convenance du mercure dans la syphilis, ébranlé qu'il était par les faits de la médecine militaire. Des cas nombreux lui ont été fournis à *Lock-hospital*, et il ne peut, d'après eux, douter de l'efficacité de ce médicament. Les conclusions de ses observations sont: 1.^o les ulcères vraiment syphilitiques, traités sans mercure, occasionnent promptement des symptômes secondaires; 2.^o ces symptômes secondaires, traités sans mercure, deviennent très-opiniâtres, et, dans bien des cas, ne permettent pas une terminaison naturelle; 3.^o d'un autre côté, la même espèce de chancres et de symptômes consécutifs cèdent avec une extrême facilité à l'usage bien entendu du mercure; 4.^o quelques ulcères n'exigent que peu et d'autres point de mercure; 5.^o enfin, le mercure, convenablement administré, est non-seulement utile, mais, en langage pratique, il est indispensable pour guérir la vérole. Ces recherches ont été faites dans une pratique étendue, dans un grand hôpital, avec des préventions contre le mercure, et elles ont

donné lieu à une forte conviction en sa faveur. (*The Medico-Chirurgical Review*, janvier 1835.)

M. Leborgne fait observer que les partisans du traitement mercuriel ne montrent point, comme les partisans du traitement antiphlogistique un esprit de prosélytisme; ils ne vont point compter les voix et les faits. En le faisant aussi eux, qui oserait dire qu'ils ne pourraient opposer une masse de faits et une autorité de voix d'une puissance plus imposante?

M. Leborgne rappelle que M. Devergie a positivement dit dans son mémoire (page 16) « Que tout démontrait, » à n'en pas douter, que les affections syphilitiques » sont aussi anciennes que l'existence des causes qui » les font naître actuellement; c'est-à-dire l'usage abusif » des organes génitaux, la malpropreté, l'incurie des » hommes, la prostitution et la débauche. » M. Devergie a donc eu tort de le taxer d'inexactitude, lorsqu'il a fait allusion à la doctrine que suppose cette assertion.

M. Leborgne, tout en convenant qu'il n'y a pas de caractères bien positifs pour distinguer quelques accidents *vénériens* de ceux qui sont *syphilitiques*, demande s'il est bien logique de prendre texte de cette confusion pour considérer tous les symptômes syphilitiques sous tel aspect plutôt que sous tel autre, et les traiter tous par la méthode anti-phlogistique; dont, au reste, les mécomptes, dans un grand nombre de cas, prouveraient assez l'insuffisance.

M. DEVERGIE répond que si la méthode simple et rationnelle ne guérit pas dans tous les cas de syphilis,

elle a cela de commun avec toutes les méthodes appliquées aux autres maladies. La réprobation du mercure n'a point été l'effet d'un système préconçu : on a rejeté ce remède parce qu'on a reconnu que, sous son action, il se produisait des accidents, pris à tort pour *syphilitiques*, et qui n'étaient réellement que *mercuriels*. C'est donc pour éviter ces maladies mercurielles, et parce qu'il était bien reconnu que le Mercure n'était point un spécifique, qu'on l'a rejeté comme agent nécessaire, indispensable ; et qu'on ne l'a plus employé que conditionnellement et comme tout autre remède propre à déterminer telle modification exigée par l'état actuel de l'économie. Quant à la distinction des cas où le mercure trouve une application utile, et de ceux où il ne convient pas, c'est un point important de la discussion qu'il se propose d'aborder plus tard, et dans lequel il démontrera qu'il y a beaucoup de maladies considérées à tort comme syphilitiques.

M. PALOIS dit que pour lui, les dénominations de *virus* ou de *contagion* sont indifférentes ; il lui suffit qu'on reconnaisse l'existence d'un agent spécial, dont l'action sur le corps humain produit une maladie spéciale nommée *syphilis*. Il ne pense pas qu'on puisse retirer quelque profit des recherches qu'on ferait sur l'histoire de l'origine de la syphilis. Cette origine est fort obscure. Qu'importe, par exemple, l'opinion du parlement de Paris à ce sujet ! Ce qu'il est essentiel au médecin de considérer, c'est le mode d'invasion de la maladie et ses progrès sur les divers organes qu'elle affecte successivement : d'abord,

ce sont les membranes muqueuses, puis les glandes, le derme, les os, enfin les tissus blancs. Il distingue les affections causées par le coït en *vénériennes*, c'est-à-dire produites simplement à *venere*; et en *syphilitiques*, c'est-à-dire provenant de l'action spéciale d'un *virus*. Les premières réclament les seuls secours du régime et ne sont pas *transmissibles*; les *secondes* exigent impérieusement un traitement fondé sur l'action d'un agent spécial, et sont *transmissibles*. Il nie fortement que, par la simple débauche, on puisse être *syphilisé*; on ne peut devenir que *vénérien*. Il nie également la spontanéité de la syphilis. — La syphilis est héréditaire. Elle peut se développer chez une femme pudique par les embrassements d'un mari infecté autrefois, et chez lequel les symptômes locaux ont disparu, sans que la cause qui les avait produits eût été détruite. Les enfants issus de cette union peuvent être infectés, soit dès leur naissance, soit à une époque plus ou moins éloignée. Mille faits bien constatés viendraient appuyer ces propositions; et le traitement mercuriel, qu'on oppose, avec succès, à ces cas, le prouverait encore. Si la syphilis est *transmissible*, elle peut donc être *constitutionnelle*.

Les *sympathies* sont insuffisantes pour expliquer les accidents divers et successifs de la syphilis : il faudra toujours reconnaître, pour cause de leur production, un principe spécifique, qu'on nommera comme on voudra : comme il a fallu en reconnaître un qui produit la fièvre des marais; etc., etc.

M. Palois ne peut admettre l'analogie qu'on a voulu

établir entre la contagion de la variole et celle de la syphilis ; le mode d'action des deux causes morbifiques et les organes affectés dans ces deux cas , établissent entr'eux d'immenses différences.

Quant aux caractères propres à former une distinction claire et précise entre les accidents *syphilitiques* et ceux qui ne sont que *vénéériens* , il convient qu'ils sont encore inconnus , ou du moins bien difficiles à établir *à priori* , dans la plupart des cas. Ici, on a surtout recours, pour se guider, aux signes commémoratifs. Cependant il pense que des signes assez positifs peuvent distinguer le chancre benin du chancre *Hunterien* ; il détaille ces signes.

Il regarde comme une absurdité de nier que les phénomènes secondaires puissent se produire longues années après la guérison des symptômes primitifs. Tous les jours , on rencontre des personnes qui se croyaient bien guéries, éprouver, long-temps après et sans avoir été soumises à une nouvelle infection, des accidents formidables de syphilis. Ces cas ont surtout lieu pour les personnes qui n'ont point d'abord été traitées par le mercure. Il cite plusieurs faits à ce sujet.

Pour attaquer et proscrire le traitement mercuriel, on exhume de vieilles méthodes , réprouvées , à juste titre, depuis 40 et 50 ans : c'est chercher, pour le combattre plus aisément, un ennemi désormais abattu. Actuellement, ces excès sont inconnus, ou il est fort rare qu'il soit nécessaire de les combattre, car le mercure n'est plus employé à titre qui puisse le rendre dangereux.

M. Palois ne s'inquiète pas du mode d'action du mercure, il lui suffit de savoir qu'il guérit la vérole, comme il lui suffit de savoir, pour le quinquina, qu'il guérit les fièvres intermittentes. — Il admet des cas d'accidents syphilitiques guéris sans mercure; mais il regarde ces faits comme *exceptionnels*, bien loin de les considérer comme *principaux*; et il pense que la considération des lieux, où ces guérisons sans mercure ont été obtenues, est d'une haute importance. — Il croit que les succès dont s'enorgueillit la médecine physiologique ont surtout eu lieu dans des cas de syphilisés auxquels le mercure avait été prodigué outre mesure. — Il conclut en disant que, tant qu'il verra, après un coït impur, se développer les accidents dits syphilitiques, il ne balancera pas à donner le mercure, dans la mesure et les conditions requises. Alors il croira employer une méthode rationnelle, puisqu'une méthode rationnelle est celle qui guérit, et que toujours, par cette méthode, il a obtenu des succès. Il considère donc le mercure, sagement administré, comme le remède le plus efficace contre la syphilis; et, faisant allusion aux proscriptions qui ont autrefois frappé l'antimoine et le quinquina, il pense que, comme ces substances héroïques, le mercure sortira vainqueur des attaques dirigées contre lui. C'est un orage qui passera.

Séance du 3 juillet.

PRÉSIDENCE DE M. MARESCHAL.

M. LAMOUREUX demande la parole pour rectifier une

assertion émise par M. Leborgne , dans le mémoire qu'il a lu dans la précédente séance , en ce qui concerne les recidives nombreuses arrivées aux artilleurs de Rennes, traités par la méthode antiphlogistique. Il dit que M. Rapatel , médecin de l'hôpital militaire de cette ville , lui a affirmé le contraire ; et qu'il était bien à même de vérifier l'état de ces maladies , parce que les artilleurs séjournent longuement dans la même garnison : que s'il y a eu des recidives , elles ont été fort rares , et bien moins fréquentes et moins graves qu'à la suite de l'ancienne méthode.

M. LEBORGNE répond à M. Lamoureux que c'est à tort qu'il l'accuse d'une assertion qu'il n'a fait que rapporter d'après M. le docteur Le Pelletier , du Mans. Il fait , au reste , observer qu'il ne s'agit pas ici des artilleurs de la garnison de Rennes , mais des soldats de la garnison du Mans : et , pour bien préciser les faits , il donne de nouveau lecture du passage de la séance de l'Académie de Médecine du 29 décembre 1834.

M. MARESCHAL fait l'observation que M. Rapatel pourrait bien être ici une autorité récusable , étant naturellement porté à faire l'éloge de la méthode qu'il a adoptée.

M. LEBORGNE ajoute une autre considération , c'est que M. Le Pelletier parle de ce qu'il a vu par lui-même ; qu'alors il faut lui ajouter foi , et non aux dénégations de M. Rapatel , qui n'avait plus les malades sous les yeux.

M. DEVERGIE pense que M. Palois a rejeté , d'une manière trop absolue , le fait de la spontanéité du développement de la syphilis. Il dit qu'il est connu que , sans qu'il soit nécessaire d'admettre un principe conta-

gieux, on voit se manifester de véritables contagions lors de certaines épidémies graves ou étendues. Ce phénomène a surtout lieu dans certains cas d'inflammation des membranes muqueuses; et c'est ainsi que les dysenteries, lorsqu'elles règnent épidémiquement, finissent par devenir contagieuses, par le simple intermédiaire de l'air et sans contact immédiat. — Qu'y a-t-il de rationnellement impossible dans la spontanéité de la syphilis? N'a-t-il pas fallu qu'elle parût une première fois? Or, pourquoi ne se manifesterait-elle pas aujourd'hui spontanément comme elle l'a fait dans les temps les plus reculés? Un médecin allemand, M. Huber, a prouvé, par des faits, que chez des personnes saines, on avait vu, à la suite d'excès vénériens, se produire des blennorrhagies, des chancres, des bubons. *Lecat*, dans un temps où personne ne songeait à nier un virus syphilitique, a vu de ces cas, et en a attesté la réalité dans ses écrits. — Un auteur rapporte que deux vieilles filles, exemptes de toute infection préalable, avaient l'habitude de mettre à coucher avec elles un assez gros chien, qui, par les titillations répétées qu'il exerçait sur leurs organes sexuels, en les léchant, avait fini par produire plusieurs des accidents de la syphilis, qui furent guéris par le mercure. Il lui serait facile de citer des cas semblables rapportés par plusieurs auteurs. C'était l'opinion de Cullerier, oncle, dont l'autorité est d'un si grand poids en cette matière; et c'est encore l'opinion de Lagneau, que la syphilis peut se développer spontanément entre personnes saines. Le docteur Weizemann,

de Bucharest , a écrit , en 1824 , qu'il n'est pas rare de voir en Turquie la syphilis paraître spontanément chez les femmes renfermés dans les harems. Nicolas Blegny , qui écrivait en 1680 , rapporte qu'une jeune fille ayant été contrainte à quitter la maison de sa mère , à cause des mauvais traitements qu'elle en recevait , alla se réfugier dans une communauté de frères-ouvriers. L'un d'eux la séduisit ; ce qu'ayant su les autres frères , ils en voulurent jouir à leur tour , et se succédèrent immédiatement , au nombre de plus de douze. Après cela , pour ne point éveiller de soupçons , ils reconduisirent cette fille chez sa mère. Bientôt elle éprouva une vive irritation à la vulve , et il se manifesta une blennorrhagie et un bubon. Le médecin déclara que ces accidents étaient vénériens. Plainte fut portée contre les frères , que cette fille accusa ; tous furent visités , par ordre de l'autorité , et aucun d'eux ne fut trouvé infecté. M. Richond raconte qu'un jeune homme , parfaitement sain , avait une maîtresse qui l'était également : en la voyant , il se fait une légère excoriation sur le gland , qui bientôt se convertit en chancre. La jeune fille devient enceinte , et tous les symptômes locaux de la syphilis se déclarent. On traite le jeune homme par les mercuriaux , et le mal s'aggrave. On a recours à la méthode rationnelle , et bientôt il est guéri. La fille supporte mieux le traitement mercuriel ; mais la guérison n'a pas lieu , et les accidents persistent jusqu'à l'accouchement ; époque où il se manifeste une perte abondante , après laquelle la guérison suit de près.

A ces faits M. Devergie en ajoute un dont il a été témoin.

En 1813, et pendant qu'il était avec son régiment en cantonnement à Sagan en Silésie, trois officiers, après une orgie de vins et de liqueurs, jouirent successivement d'une jeune villageoise qui vivait auparavant en intimité avec l'un d'eux, et dont l'état de santé était parfait. L'un contracta un chancre, un autre une blennorrhagie, un troisième ne ressentit rien : la fille eut une vaginite. Pour tout traitement, il se borna aux adoucissants, qui triomphèrent de ces accidents et même d'une blennorrhagie très-grave, survenue à celui qui avait contracté un chancre, immédiatement après qu'il l'eût cautérisé.

En preuve de la spontanéité de la syphilis, M. Devergie invoque encore les maladies connues sous le nom de schervie en Illyrie, de sibbens en Ecosse, de radsyge en Norwège, de yaws ou pian en Afrique et en Amérique, enfin l'épidémie de Chavannes (Haute-Saône) en 1819, qui offrent de grandes analogies avec la syphilis ; se sont développées spontanément, sans l'intermédiaire même du coït, et ont été guéries sans mercure. Bien plus, il affirme qu'il voit souvent des affections, dites secondaires, se développer chez des individus qui n'ont jamais exercé le coït. Tout dernièrement, il avait, dans son hôpital, un militaire chez qui il s'était établi une ulcération à la verge par simple accident, et hors de tout coït : par continuité de tissus, cette ulcération passa aux bourses, puis à l'anus, et fut guérie sans mercure. De même, un cuirassier, à la suite d'une simple excoriation à l'anus, vit se développer un bubon inguinal.

M. Devergie pense, au reste, que les médecins qui ont nié

l'hérédité de la syphilis, se sont trop avancés ; mais il pense aussi que ces cas sont très-rares. Autrefois, on comptait, dans les hospices à Paris, un grand nombre d'enfants syphilités. M. Bertin, médecin en chef de l'hospice Cochin et de l'hôpital des vénériens, commença par en diminuer le nombre, en jugeant les faits mieux qu'on ne le faisait avant lui. Maintenant, ces cas sont devenus plus rares encore, puisque de 40 à 50 enfants qu'on recevait chaque année, on n'en reçoit plus actuellement que 4 ou 5. Pourquoi ? parce que, peu à peu, on est venu se ranger aux idées des médecins de l'Ecole Physiologique, qu'on avait d'abord cherchés à ridiculiser, lorsqu'ils avaient voulu exclure un grand nombre de ces cas, qui n'offraient réellement aucun signe d'infection. D'ailleurs, on peut affirmer aussi que beaucoup de symptômes syphilitiques observés chez les enfants, ne sont pas dus à l'hérédité de la contagion ou d'un virus, mais à une diathèse particulière, résultant de la modification introduite dans l'économie par des générations successives, affectées de maux syphilitiques ; de même qu'on voit chez les lymphatiques, qui s'unissent successivement par le mariage, durant quelques générations, se développer, peu à peu, la diathèse scrophuleuse, qui devient héréditaire, sans qu'il faille, pour cela, admettre l'introduction d'un virus. Au reste, M. Devergie se plaît à déclarer que, d'après les conversations qu'il a eues sur ce sujet avec plusieurs des médecins de Nantes, il a reconnu plus clairement l'existence d'affections syphilitiques larvées, pouvant se produire à des époques

fort éloignées de celle de l'infection , et par voie héréditaire.

M. MESNARD se félicite d'avoir vu , par la discussion qui s'est engagée dans la séance précédente , que les craintes qu'il avait conçues de divergences tranchées d'opinion à l'égard de la syphilis , se sont évanouies , et qu'on est , au contraire , bien prêt d'être d'accord. Il s'était fait une idée fausse de ce qu'on entendait par *traitement rationnel* ; maintenant qu'il voit qu'il consiste dans l'emploi des remèdes les plus convenables à l'état de l'organisme affecté de syphilis , cela lui suffit , puisque , pour lui , le meilleur remède est le mercure.

Avant de s'engager dans l'exposé de son opinion , il croit devoir protester contre toute mesure qui aurait pour but de juger la question , en comptant les voix. Que cette méthode soit employée en jurisprudence , en théologie , en politique , soit : ici , la loi des majorités se conçoit ; mais , pour apprécier la valeur des faits en médecine pratique , cela est impossible ; parce que le plus grand nombre des votants se traîne à la remorque d'un système , auquel on veut accommoder les faits. Aussi , pour établir un principe sur des bases solides , ce ne sont point les faits qui manquent , mais bien un jury d'hommes spéciaux et impartiaux , dominant l'ensemble des faits pratiques , et les soumettant , de nouveau , à la touche de l'expérience. Or , une assemblée n'est pas apte à de telles fonctions.

Entrant dans la discussion , il affirme que jamais la malpropreté n'a engendré la vérole. Il a exercé la médecine chez

des classes bien misérables, plongées dans une grande malpropreté et dénuées des choses de première nécessité, et il n'a jamais vu, chez les gens sages de ces classes, la vérole se déclarer.— Il reconnaît donc l'existence d'un virus comme agent producteur de la syphilis. — Il regarde comme ridicule et inadmissible la comparaison qu'on a prétendu établir entre la variole, la rougeole et la syphilis. Les deux premières affections n'ont lieu qu'une fois, et ne se reproduisent pas héréditairement; l'autre peut se reproduire autant de fois que la cause est appliquée, et est transmissible par voie de génération. La cause des premières, est une *contagion*; la cause de la dernière, un *poison*. — Il nie qu'il y ait des syphilis spontanées. Les maladies en imposent aux médecins, quand ils disent que la vérole s'est développée sans qu'il y ait de leur faute. — La vérole ne peut se transmettre que par un contact immédiat, et le cœit est la voie la plus ordinaire. Quelquefois, la transmission a lieu par la peau de toute autre partie du corps: alors les accidents sont fort graves. C'est alors une sorte d'inoculation; et il est d'observation que les phénomènes ne sont pas les mêmes que ceux qui se développent sous l'influence de l'orgasme vénérien. Du reste, ces cas sont fort rares; car, tous les jours, dans les hôpitaux, le pus des ulcères vénériens se trouve en contact avec les doigts des chirurgiens, sans qu'il en résulte aucun accident. — M. Mesnard trouve, dans l'infection constitutionnelle de toute l'économie par la syphilis, une preuve de son *hérédité*. — Souvent, la vérole existe constitutionnellement, sans se

manifester par aucun signe extérieur. Des individus , en cette disposition , affirment que leur santé est parfaite , et cependant diverses circonstances viennent donner la preuve qu'ils sont infectés. C'est ainsi qu'il a vu des fausses couches répétées, chez des femmes qui paraissaient exemptes d'infection, ne plus se reproduire, après que la femme avait été soumise à un traitement mercuriel. — C'est ainsi qu'il a vu des père et mère , qui n'offraient aucun signe appréciable de syphilis , procréer des enfants qui étaient affectés, soit dès leur naissance, soit à une époque plus ou moins éloignée , de pustules, d'exostoses , d'ophthalmies syphilitiques. Souvent on peut soupçonner une infection héréditaire chez les nouveau-nés , par le seul aspect de ces petits êtres , aspect qui ne saurait être décrit, mais auquel ne se trompe pas le médecin exercé, et qu'on pourrait comparer à l'expression d'une vieillesse anticipée. — Dans ces cas, il administre le mercure avec succès ; mais il ne le donne pas par l'intermédiaire de la nourrice. Cette méthode lui paraît peu sûre ; tandis qu'il n'a jamais ni mécompte, ni revers , en donnant directement le muriate suroxygéné, à la dose quoditienne d'un 24.^e de grain, dans une cuillerée de syrop de Portal. — Dans le traitement des maladies syphilitiques , il emploie toujours le mercure , et le met en première ligne , sans négliger , pour cela, les moyens secondaires ou accessoires. Il ne nie pas , cependant, que des accidents locaux puissent se guérir sans mercure : la nature seule a guéri des maladies de toute espèce. Mais c'est une

exception, et il ne faut pas baser un système général de traitement sur une exception. — Il donne toujours les mercuriaux dans tous les symptômes primitifs. En suivant cette méthode, il n'a jamais vu des femmes, mariées à des hommes qu'il avait traités, venir se plaindre, au bout de quelque temps de ménage, de vaginites, de taches cuivreuses à la peau, de douleurs dans les os, etc., etc. Quand ces cas se présentent à lui, il découvre toujours que les maris ont eu des accidents locaux traités sans mercure. Alors il a recours à ce remède, qui, comme il l'a toujours vu, guérit ces accidents avec facilité.

M. Mesnard résume son opinion en disant : 1.^o Le virus syphilitique existe : il se transmet par voie de contagion immédiate. 2.^o Son influence, comme celle de tous les virus, peut être modifiée, annihilée même par la puissance de la réaction organique. Il peut pénétrer tous les tissus, et occasionner une infection constitutionnelle. 3.^o Le remède spécifique, puissant dans notre contrée, du virus syphilitique, est le mercure ; mais ce remède redouble les accidents, si on l'emploie dans la période aiguë de la maladie, qui dure de quinze à trente jours.

M. GUÉNIER prend la parole pour dire qu'il adhère aux principes émis par ses confrères de Nantes qui l'ont précédé. Il lit la déclaration suivante des actes de sa pratique, d'où ces principes lui semblent ressortir.

1. Dans toute affection syphilitique reconnue, j'administre le mercure.

2. Dans toute gonorrhée non compliquée de symptômes

syphilitiques, je n'emploie le mercure que lorsque l'affection a été rebelle aux autres moyens, et que je suis sûr qu'il n'existe pas de rétrécissement au canal. Alors j'en ordonne très-peu, et seulement comme moyen d'exploration, et je n'insiste que lorsqu'il se manifeste de l'amélioration, ce qui est très-rare.

3. Dans les affections syphilitiques à récidives après un traitement complet, mon traitement mercuriel devient intermittent. A chaque réapparition des symptômes, je remarque ordinairement qu'ils ont perdu de leur intensité, ce qui n'arrive pas, quand je me suis abstenu de mercure.

4. Quand les symptômes sont exaspérés ou trop longtemps stationnaires sous l'emploi du mercure, je suspends le traitement pour le reprendre plus tard.

5. Dans le doute d'une affection Syphilitique, je m'abstiens de mercure, et je ne l'administre qu'après avoir épuisé les moyens propres à combattre les autres causes probables et faisant équivoque. Alors encore je procède par voie d'exploration.

6. Quand les circonstances me le permettent, je n'emploie que les préparations mercurielles les moins excitantes, surtout si elles doivent être ingérées dans l'estomac.

7. Dans plusieurs cas de syphilis chronique, j'ai eu beaucoup à me louer de l'emploi très-prolongé de l'onguent mercuriel en frictions *à très-faibles doses*. Je dois cette idée à mon confrère Leray.

8. Chaque année je remarque que l'expérience me conduit à réduire de beaucoup les doses de mercure que j'administrais autrefois.

9. Dans les affections syphilitiques aiguës, je ne passe à l'emploi du mercure qu'après avoir combattu les symptômes par les antiphlogistiques locaux et généraux, qui toujours les améliorent sensiblement, mais sans m'avoir jamais conduit à renoncer au mercure.

10. Tout m'oblige à employer le mercure, et jusqu'ici une foule de faits condamnent à mes yeux la suppression de ce médicament dans le traitement des maladies syphilitiques.

11. Un traitement mercuriel administré avec prudence est regardé par moi comme parfaitement innocent, fût-il même inutile.

Il se félicite de s'être rapproché, depuis long-temps, de la nouvelle doctrine par la diminution marquée des doses de mercure qu'il administrait autrefois.

Admettant l'existence du virus et repoussant toute idée de sympathie dans la production des phénomènes syphilitiques consécutifs, il annonce qu'il va rapporter quelques faits aussi probants que celui de Marcus Lusitanus, que, dans un de ses écrits, M. Devergie a regardé comme absurde. Plus tard, ces faits ayant été qualifiés d'*exceptionnels* par M. Devergie, M. Guénier se demande si le grand nombre de cas exceptionnels qu'il possède, ainsi que beaucoup de ses confrères, ne pourraient pas faire *règle* en faveur du *virus*, contre la *sympathie*. dans la production des phénomènes syphilitiques secondaires.

1.^{er} *Fait*. — Un douanier a une écorchure à la verge, à la suite du coït. On le guérit par la cautérisation. Deux ans après il se marie : sa femme accouche l'année

suivante d'un enfant ayant aux parties génitales des pustules syphilitiques qui guérissent par le mercure. La femme et le mari ne présentant aucun symptôme de syphilis, celui-ci refuse de faire un traitement mercuriel en même-temps que son enfant. Six mois après il avait une exostose à la jambe et des douleurs ostéocopes. La femme resta saine sans traitement.

2.^e *Fait.* — Un jeune homme, traité d'une affection syphilitique chronique, ne conserva de cette affection que quelques plaques squammeuses au cuir chevelu et une fissure à la commissure des lèvres : il se maria, malgré l'avis de M. Guénier. La jeune dame eut deux enfants parfaitement sains, qui n'ont pas cessé de l'être jusqu'aujourd'hui, et demeura saine elle-même. Mais la fin de la troisième grossesse (sans que l'état du mari eût changé en rien) fut signalée par une éruption de pustules muqueuses aux parties génitales, aux aîles du nez, aux coins de la bouche, aux sourcils et au cuir chevelu. Le fluide de ces dernières pustules était tellement abondant et infect, qu'il fallut couper les cheveux. Un traitement anti-phlogistique fut adopté; l'accouchement eut lieu à terme, et, quelques jours après, la malade fut soumise à l'usage du mercure d'Hahnmann, qui produisit une dessication si subite des pustules, que M. Sallion, appelé en consultation, douta de la nature syphilitique de la maladie. Le mercure fut suspendu et repris quelques jours après, sa suspension ayant coïncidé avec la réapparition des symptômes dans leur première intensité. La guérison fut rapide, et parut

complète au bout de quelque temps. L'enfant ne tarda pas beaucoup après sa naissance à présenter des symptômes syphilitiques, qui furent traités par le mercure et furent lents à disparaître. Un quatrième enfant est survenu depuis : aujourd'hui il a quatre mois ; il est en parfaite santé ainsi que sa mère.

3.^e *fait*. Une jeune dame, enceinte de cinq mois, se voit, en peu de jours, couvrir le corps de pustules sèches qui résistèrent aux antiphlogistiques : à six mois, elle se délivra d'un fœtus à aspect syphilitique (aspect difficile à décrire, mais bien appréciable pour un œil exercé). M. Guénier, soupçonnant une liaison galante antérieure au mariage, fit un appel à la probité de l'amant présumé, qui lui avoua sa liaison et l'existence chez lui d'une affection syphilitique chronique qu'il croyait innocente. La dame fut guérie par le mercure, et le mari resta toujours sain.

Ici, M. Guénier fait observer que souvent la grossesse détermine l'irruption des syphilis latentes ; il ajoute que l'existence d'un virus seule peut lui expliquer les faits qu'il vient de rapporter, et qui corroborent les observations que vient d'énoncer M. Mesnard.

M. Guénier rapporte ensuite le cas d'un jeune homme traité d'un chancre par la méthode antiphlogistique sans mercure. Les piqûres de sangsues s'étaient ulcérées après chaque application, et étaient venues se confondre avec l'ulcère rongeant situé sur le prépuce et le gland. Une *corona veneris* et de larges pustules sur le corps étaient apparus au bout d'un mois. M. Guénier, consulté alors, administra le mercure. Il pense que la guérison

prompte qui s'en suivit pourrait bien avoir été facilitée par le traitement antiphlogistique antérieur, qu'il regarde cependant comme insuffisant.

M. Devergie ayant dit que les organes de la vie de relation étaient toujours le siège des symptômes syphilitiques consécutifs, M. Guénier cite, en opposition, le cas d'un jeune homme, qui fut atteint de phthisie tuberculeuse, quelque temps après avoir paru guéri d'une syphilis chronique. Au milieu de la marche rapide de cette phthisie, une exostose s'étant manifestée au sternum, l'onguent mercuriel fut administré en pilules. Dès-lors l'état s'améliora sensiblement; un seul tubercule suppura, et forme aujourd'hui une cavité dans le poumon. Les autres tubercules sont restés stationnaires, jusqu'à nouvel ordre. Ce cas remonte à trois ans.

M. Guénier n'admet pas la spontanéité de la syphilis, surtout par cause d'excès dans le coït. A ce sujet, il cite les aveux d'une femme publique qui n'avait jamais eu de mal, et qui cependant avait reçu quelquefois les approches de 30 marins dans une journée. Il a observé des inflammations des organes génitaux chez de jeunes mariés, tels que la balanite et les dépôts dans les grandes lèvres; et il a toujours vu ces accidents céder promptement au repos et aux émollients. Il admet la possibilité de bubons dans ces cas, mais il ne les considérerait jamais comme syphilitiques et ne les attribuerait qu'à la propagation de l'irritation inflammatoire, par la voie des absorbants, sur les ganglions inguinaux; de même que le cas du cuirassier cité par M. Devergie, qui n'avait que des

excoriations à l'anūs, que les écuyers appellent *entrefesses*, et qui peuvent déterminer l'engorgement des ganglions inguinaux, sans pour cela être syphilitiques.

M. Guénier conclut, en disant qu'il croit au virus, et que jusqu'ici il ne connaît que le mercure pour le détruire.

M. BOUCHER-DE-LA-VILLE-JOSSY établit d'abord l'existence d'un virus spécial, qu'il nomme syphilitique; lequel est transmissible d'un corps malade à un corps sain, par plusieurs voies, mais surtout par le coït. — Il ne peut admettre que les ulcérations, qui paraissent aux parties génitales, par le seul abus du coït, soient de nature virulente; c'est-à-dire telles que celles qui ont lieu dans un coït impur. — Le repos, le régime suffisent pour les guérir. — D'après ses propres observations, il soutient l'hérédité de la syphilis. Il donne les détails d'un cas fort intéressant d'une femme, saine en apparence, qui accoucha d'un enfant chétif, et présentant les signes de l'infection syphilitique. Cet enfant mourut peu après sa naissance. — Comme on le nourrissait à la bouillie, la nourrice étrangère, à laquelle il avait été confié, avait eu l'imprudence, en lui donnant à manger, de passer dans sa bouche, la cuiller qui lui servait, afin de s'assurer, suivant une fort mauvaise coutume, de la température de la bouillie. Cette femme, saine et bien portante jusqu'alors, fut prise d'un mal de gorge. Traité par les antiphlogistiques de toute nature, le mal fit des progrès; et lorsque M. Boucher-de-la-Ville-Jossy fut appelé en consultation avec M. Marion-de-Procé,

les ulcérations occupaient les deux côtés du voile du palais. On continua les antiphlogistiques. Deux jours après, le mal faisant des progrès, et une éruption pustuleuse s'étant manifestée par tout le corps et aux organes génitaux, on se rappela enfin l'état de l'enfant. On adopta le traitement mercuriel, et un succès prompt et durable en fut la suite. Cette femme était à l'abri de tout soupçon.

M. Boucher-de-la-Ville-Jossy traite les accidents syphilitiques récents, d'abord par les antiphlogistiques, puis après par le mercure. Il fait observer que, long-temps avant la nouvelle doctrine, Lagneau avait recommandé l'emploi des premiers moyens. Il ne peut douter qu'il y ait des accidents secondaires qui constituent la constitutionalité de la syphilis; alors il unit, pour le traitement, les sudorifiques aux mercuriaux. — Il conclut dans le sens des propositions qu'il vient d'émettre.

M. MARESCHAL dit qu'il a fait des recherches étendues sur l'origine des affections syphilitiques. Il sait très-bien que Moïse ordonna la circoncision et fit d'autres lois sanitaires, pour préserver les Hébreux de diverses maladies des organes génitaux; mais si ces maladies ont été semblables, quant à leurs formes, à celles qui existent aujourd'hui, il n'en faut pas conclure nécessairement qu'elles fussent produites par un virus et qu'elles fussent contagieuses. L'opinion que certains auteurs auraient pu émettre en faveur de leur contagion ne le convaincrail pas; car faut-il, par exemple, croire à la contagion de la phthisie pulmonaire, parce que Baglivi l'a professé, et parce qu'elle est, au rapport

de Valentin, de Nancy, encore considérée comme contagieuse en Italie? Il sait que les médecins antérieurs au XV.^e siècle, en remontant même jusqu'à Celse et Galien, ont décrit des symptômes analogues à ceux que nous voyons; mais il ne peut y reconnaître l'expression de la même maladie, parce que, pour lui, la maladie consiste dans *la nature* du mal et non dans *sa forme*. Autrefois, les accidents n'avaient point le caractère, la nature spécifique qu'ils ont eus depuis le XV.^e siècle, c'est-à-dire n'étaient point *contagieux*. Si ce caractère contagieux eût existé avant le XV.^e siècle, les auteurs de cette dernière époque, qui, certes, étaient fort érudits et très-versés dans la lecture des anciens, n'auraient pas été si étonnés de l'aspect et des conséquences que leur offrirent les accidents syphilitiques. (1) Ils ne connaissaient rien de semblable, ni par tradition, ni par leur propre expérience. Aussi leur embarras fut-il grand pour trouver une arme propre à combattre ce nouvel ennemi.

M. Mareschal se rattache à l'opinion de ceux qui regardent la syphilis comme une dégénérescence de la lèpre et des autres maladies de la peau, qui étaient encore communes au XV.^e siècle. Il croit qu'à cette époque l'organe cutané dut éprouver de grandes modifications dans ses rapports physiologiques et pathologiques, par la substitution du linge de corps, tissé en fil de lin ou de chanvre, à la laine dont on se servait auparavant. Suivant lui, la peau n'étant plus continuel-

(1) Voyez la note à la page 143.

lement soumise à l'action stimulante de la laine, la lèpre en fut modifiée d'autant plus avantageusement, que déjà elle commençait à être généralement moins grave et moins fréquente. On conçoit, en même temps, que ce défaut d'excitation habituelle de la peau, brusquement introduit dans l'usage journalier, dut, d'après les lois des sympathies, porter sur les membranes muqueuses un surcroît d'activité vitale, qui imprima aux affections des organes génitaux qui étaient, depuis deux siècles surtout, fort répandues, un caractère particulier et contagieux, dont l'extension finit par produire une maladie spéciale et nouvelle, la syphilis, telle qu'on l'observa bientôt, et telle qu'elle est encore observée de nos jours.

M. Mareschal s'étonne qu'on ait dit qu'il n'y avait pas de virus syphilitique, parce que la définition de ce mot ne peut s'appliquer aux accidents de la syphilis. — Il ne voit là qu'un subterfuge, une puérile subtilité de mots. On définit le *virus* : un agent qui détermine toujours le même effet; et on s'autorise de la diversité des effets, *chancre*, *blennorrhagie*, *bubon*, etc., produits par l'infection syphilitique, pour dire qu'il n'y a pas *virus*, mais *contagion*. Cette logique tient à la tendance qu'ont les esprits à vouloir tout systématiser, tout ranger sous le même principe. La syphilis ne consiste-t-elle pas dans un ensemble de phénomènes constants et tels que personne ne peut la méconnaître? Alors cela doit suffire. Qu'elle apparaisse sous la forme d'un chancre, d'une blennorrhagie, d'un bubon, peu importe; ce n'est pas en cela que consiste la maladie, mais dans la nature

de la cause qui a produit les divers phénomènes morbides qui la constituent, et qui se reproduisent toujours et identiquement les mêmes, quel que soit l'ordre de leur apparition. Aussi ne peut-il admettre aucune analogie entre l'inoculation de la syphilis et celle de la rougeole, de la variole et du vaccin.

M. BARÉ pense que les faits, plus que le raisonnement, parviendront à résoudre la question si grave du traitement de la syphilis; et c'est pour arriver à ce but qu'il va soumettre à l'assemblée quelques résultats de sa pratique.

Il avoue que son éducation médicale l'avait tout disposé à suivre le traitement mercuriel, comme spécifique dans les affections syphilitiques. Ce fut sous l'influence de cette idée qu'il se livra à la pratique. Bientôt il s'aperçut que le traitement mercuriel occasionnait des accidents graves : gastrites, entérites, catarrhes pulmonaires, ptyalisme; que les uréthrites, chez les hommes, s'accompagnaient souvent de cystite, d'hématurie, d'érections très-pénibles, etc. Alors, considérant que les uréthrites étaient rarement suivies d'accidents secondaires, il tenta de soustraire cette forme de la maladie à l'ancien traitement, en se bornant aux antiphlogistiques; et il eut la satisfaction de constater l'efficacité de ce nouveau mode sur plus de 400 militaires. — Mais, pour les uréthrites chez les filles publiques, il ne crut pas devoir quitter brusquement le mercure; il le diminua graduellement, en l'associant à l'opium; insista surtout sur le repos, le régime, les bains, et ne tarda pas à voir le mal s'amender. — C'était en 1833 : il lui restait des craintes

pour l'avenir de 40 femmes sur 346, que des motifs graves avaient soustraites au spécifique, et il conservait des doutes sur la guérison radicale de plus de 120 uréthrites. — L'expérience de l'année suivante le rassura, et il n'hésita plus à traiter les symptômes primitifs par les antiphlogistiques, toutes les fois que la plus légère contre-indication se présentait. Bien plus, il renonça entièrement pour les femmes, comme il l'avait fait pour les militaires, à toute préparation mercurielle, dans les blennorrhagies.

Il constate l'inflammation du col de l'utérus dans les cas de blennorrhagies rebelles. Autrefois il soumettait ses malades au régime antiphlogistique, il administrait ensuite le mercure, puis venait aux astringents : sous ce régime, le mal était interminable. Il a vu plusieurs fois, qu'en insistant dans ces cas sur les mercuriaux, il aggravait considérablement l'état du col de l'utérus. Frappé de ces mécomptes, il s'est décidé, depuis 15 mois, à traiter cette forme de la syphilis par les antiphlogistiques. Il a guéri ainsi une femme qui, depuis 17 ans, avait subi 25 traitements mercuriels. — Ce succès l'encouragea à appliquer plus hardiment la méthode antiphlogistique aux autres formes de la syphilis ; et, dès le mois de juillet 1834, il n'administra plus les mercuriaux que très-rarement dans les symptômes primitifs, les réservant spécialement pour la vérole consécutive. Il dit que, sur près de mille malades traités par la méthode rationnelle, il n'y a pas eu plus d'affections consécutives que sur mille autres qu'il a traités par les mercuriaux. Il fait observer que sa conviction nouvelle ne s'ap-

plique qu'aux faits primitifs; mais que déjà cependant quelques essais sur des maladies consécutives n'ont pas toujours été malheureux, et qu'il pourrait citer plusieurs observations de végétations anciennes et d'autres accidents que le traitement méthodique a radicalement guéries. — Quant aux syphilides elles s'y sont montrées rebelles, et les fumigations de cinabre en ont triomphé avec facilité; il compte, depuis six mois, 12 observations de guérison, par ce moyen, de cette forme de la syphilis.

Il n'en croit pas moins à la puissante action du mercure dans certaines variétés de la maladie; tout en pensant qu'on en doit singulièrement borner l'action. Dans des maladies rebelles aux mercuriaux, l'arséniate de potasse lui a merveilleusement réussi. Dans un cas grave, il lui a suffi de 9 grains. Dans un autre cas analogue, le succès a été dû à l'opium.

Il conclut en disant qu'il rejette la spécificité du mercure pour les affections primitives de la vérole, et qu'il l'adopte, avec beaucoup de restriction, pour les symptômes secondaires.

M. DEVERGIE demande la parole pour répondre à quelques objections émises par M. Guénier, relativement à la doctrine contenue dans ses recherches historiques et médicales sur l'origine, la nature et le traitement de la syphilis. — Lorsqu'il a écrit qu'il cherchait à rendre compte, par les sympathies, des accidents divers et successifs de la syphilis, il n'a pas prétendu donner une explication suffisante de tous ces phénomènes; il a voulu seulement adopter une doctrine qui lui parais-

sait plus satisfaisante que la doctrine du virus. Et quand il a dit que les phénomènes de la syphilis se manifestaient sur les organes de la vie de relation, il a parlé de la généralité et de la primordialité des cas; sachant très-bien que l'infection syphilitique attaque toutes les parties de l'organisme, témoin le sperme; car il reconnaît que la syphilis se transmet du père à l'enfant. Il cite à ce sujet le cas d'un jeune homme qui, ayant eu des symptômes syphilitiques, se maria et eut dix enfants, qui moururent successivement, dès leur naissance, par l'effet de la syphilis dont ils étaient atteints. Le père ayant subi un traitement mercuriel, qui dura dix-huit mois, il survint un 11.^e enfant, qui a joui constamment d'une bonne santé. Il croit que le développement de la syphilis, comme celui de tant d'autres maladies, est soumis à l'influence des climats; c'est ainsi qu'il s'explique comment à Nantes, à cause sans doute du voisinage de la mer, de l'action des vents, et des fréquentes et brusques vicissitudes dans l'état de l'atmosphère, les accidents de la syphilis sont plus graves qu'à Paris, qui est placé dans le centre des terres, et où les phénomènes secondaires, de même que les cas d'hérédité, se trouvent, d'après tout ce qu'il apprend ici, bien moins nombreux, et moins caractérisés. Quant à la production de la syphilis par les excès du coït, il avoue qu'elle n'a pas lieu dans tous les cas; mais il n'en est pas moins constant que les phlegmasies vaginales qu'éprouvent les courtisanes, par suite de la fréquentation multipliée avec les hommes, finissent quelquefois par prendre un caractère virulent, et deviennent conta-

gieuses à l'instar de la phlegmasie de la muqueuse intestinale dans les dysenteries épidémiques. Il invoque à cet égard l'autorité des plus grands partisans du virus, Astruc, Hunter, Girtanner, etc., — Il prétend que c'est aux idées émises par la nouvelle doctrine, que l'on doit l'usage de commencer le traitement des affections syphilitiques récentes par les adoucissants et les antiphlogistiques. Il reconnaît au reste, comme l'a observé M. Boucherde-la-Ville-Jossy, que Lagneau avait déjà recommandé cette pratique, et que les médecins éclairés la suivaient; mais elle était étrangère au vulgaire des médecins, et la règle convenable à suivre n'est devenue généralement appliquée que depuis les travaux de l'Ecole nouvelle. Encore aujourd'hui, à Paris même, des médecins célèbres, qui ne veulent point tenir compte de ce qui se fait autour d'eux, emploient le mercure sans préparation préalable. A ce sujet, M. Devergie cite des faits en preuve des dangers de cette méthode surannée.

Passant à la question relative à l'origine de la syphilis, il s'élève contre l'assertion émise par M. Mareschal, que la syphilis est d'origine moderne. Il pense, au contraire, qu'on ne pourra se refuser à la regarder comme aussi ancienne que l'établissement de toutes les grandes sociétés humaines, lorsque l'on considérera que, dans les écrits les plus anciens qui nous soient parvenus, et dans ceux des médecins qui se sont succédé jusqu'au XV.^e siècle, on trouve une description des accidents syphilitiques, parfaitement analogue à celle que nous en donnerions aujourd'hui. Aussi, pour lui, la syphilis est aussi

ancienne que l'existence des causes qui lui donnent actuellement lieu, c'est-à-dire, la malpropreté, la débauche et l'excès des plaisirs de l'amour; (1) et, à ce sujet, M. Devergie cite encore des faits où les accidents syphilitiques ont suivi l'application de ces causes.

M. MARESCHAL répond qu'ici l'analogie a conduit à l'erreur. Il convient que des accidents, fruits de la débauche et du libertinage, ont existé de tout temps, mais il répète qu'il n'y avait que similitude de formes et non identité de nature; car la maladie syphilitique ne consiste pas essentiellement dans un chancre, une blennorrhagie, un bubon, etc., mais dans les conséquences qu'entraînent ce chancre, cette blennorrhagie, ce bubon; conséquences qu'on peut prédire à l'avance, si l'accident qui a signalé l'infection est abandonné à lui-même, ou n'est pas spécifiquement traité. Or, les anciens, dont M. Devergie invoque le témoignage, n'ont décrit que ces symptômes isolés, locaux, et n'ont jamais fait soupçonner qu'il en pût naître un enchaînement de phénomènes consécutifs, constitutionnels et héréditaires, tels que nous les voyons aujourd'hui. Il en dira autant de l'épidémie de choléra, qui est venue récemment porter l'épouvante et la mort dans nos contrées. Ce n'était point une maladie dont les symptômes fussent inconnus. On trouve, dans les anciens, dans Aretée de Cappadoce entr'autres, et postérieurement dans les auteurs modernes, tels que Rouppe, tous

(1) Voyez la note à la page 143.

les symptômes isolés du choléra-asiatique : suppression de l'urine, déjections blanches, froid algide, coloration bleue de la peau, crampes, etc.; groupés à deux, à trois; mais ce n'était pas cet ensemble, cet enchaînement des symptômes caractéristiques du choléra asiatique (1).

Si l'abus des organes génitaux et la malpropreté pouvaient, comme le prétend M. Devergie, donner lieu spontanément au développement de la syphilis, il citerait, en preuve contraire, ce qu'il a vu chez les aliénés, où, malgré la malpropreté la plus hideuse, et des excès inouis de masturbation, ces malheureux n'en offraient cependant aucun symptôme.

4.^e Séance.

PRÉSIDENCE DE M. MARESCHAL.

M. PALOIS entre dans plusieurs considérations sur le mémoire lu par M. Baré dans la précédente séance. Il ne saurait voir dans les gastrites et autres accidents étrangers à la syphilis, dont a parlé M. Baré, que des effets d'infidélité dans le régime, et non des conséquences directes d'une sage administration du mercure.

(1) Déjà, notre confrère M. Leray, avait signalé, en 1824, des cas de choléra, où se trouvaient plusieurs symptômes caractéristiques du choléra asiatique. (Voyez le tome 1.^{er} du *Journal de la Section de Médecine de Nantes*, page 118 et suiv.)

Il se demande si, en employant contre les accidents primitifs, la méthode dite simple et rationnelle, et en réservant le mercure pour les accidents secondaires, on peut être en sécurité sur des rechutes. Il ne le pense pas. Il regarde au moins comme bien difficile de vérifier le fait sur des filles publiques, qui vont et viennent, et sur des militaires qui changent de garnison. Il attribue, dans un grand nombre de cas, les vaginites et les engorgements du col de l'utérus, chez les filles publiques, aux froissements réitérés du coït.

Revenant à l'opinion émise par M. Devergie, sur la spontanéité de la syphilis, il dit qu'il manque à sa conviction, sur ce point, la transmission de cette syphilis à des individus sains. Pour lui, la syphilis spontanée ne saurait consister que dans la blennorrhagie, le chancre et le bubon, et il démontre que de simples causes irritantes produisent ces accidents. Tout autre symptôme est, pour lui, de nature virulente.

Cette spontanéité de la syphilis serait bien plutôt, à ses yeux, une recrudescence de la maladie. A ce sujet, il rapporte qu'étant, en 1789, chirurgien en second sur la frégate l'*Ile-de-France*, alors dans le port de Lorient, destinée à porter des recrues pour les régiments de l'Ile-Maurice, il visita, concurremment avec le chirurgien-major, neuf cents hommes du dépôt, désignés pour être embarqués, et qui étaient renfermés, depuis un certain temps, dans la citadelle de Port-Louis. On embarqua directement ces hommes, sains en apparence. Aubout de trois mois environ de navigation, il se manifesta,

chez bon nombre d'entr'eux, des chancres, des rhagades et autres signes d'infection, qui furent traités et guéris par le mercure, malgré les fatigues de la mer et la nature irritante des aliments de bord.

M. Palois fait ensuite l'examen des caractères que présentent les différentes formes de la syphilis. Aucun des accidents primitifs ne lui paraît plus propre que le chancre à produire l'infection générale, surtout si, par absorption, il s'est formé un bubon. Suivant lui, la blennorrhagie ne peut être distraite de la syphilis.

Il invoque, à cet égard, le témoignage de notre compatriote Fréteau (1), en opposition à celui du docteur Hernandez. Il rappelle les assertions étranges émises, sur les affections syphilitiques en général, par deux partisans de la doctrine nouvelle, MM. Dubled et Richond, et renvoie à la réfutation qui en fut faite, il y a plusieurs années, par M. Sallion (2).

M. DEVERGIE obtient la parole pour exposer ses idées sur la distinction à établir entre les accidents vénériens et ceux non vénériens; et, pour expliquer ce qu'il entend par méthode simple et rationnelle. Il énonce les préceptes suivants :

Par habitude, plus que par raison, on confond, sous les

(1) *Considérations pratiques sur le Traitement de la Gonorrhée virulente, et sur celui de la vérole* (1813).

(2) *Journal de la Section de Médecine de la Société Académique du département de la Loire-Inférieure, second volume*, pages 15 et 109.

noms de syphilis, vérole, maladie vénérienne, des affections diverses et distinctes les unes des autres.

1.° Les maladies survenant spontanément après coït, chez des individus sains.

2.° Celles résultant d'un coït infectant.

3.° Les affections des organes génitaux par causes étrangères au coït.

4.° Celles survenant après un traitement pendant lequel ont disparu les symptômes. Telles que les affections syphilitiques secondaires, consécutives, récidivées.

5.° Les affections suite de traitement ayant exaspéré les symptômes.

6.° Celles ayant résisté à plusieurs traitements. — Maladies chroniques, rebelles.

7.° Les maladies héréditaires.

8.° Enfin les affections chroniques de nature douteuse, dont les causes sont mal connues ou mal recherchées.

Il établit qu'on devrait ranger toutes les affections syphilitiques sous la dénomination suivante de M. Jourdan : *Maladies qui se développent à la suite du contact des organes génitaux sains avec les parties génitales enflammées ou ulcérées d'un autre individu* ; celles, par conséquent, qui succèdent à l'union des deux sexes.

Il distingue deux classes d'affections syphilitiques : la première affections primitives : Balanites, Prosthite, Uretrites, Ulcères, Adénites, Orchites, Hydrorchites et quelques pustules.

La deuxième comprend les symptômes consécutifs rap-

portés à des contagions éloignées , et pouvant dépendre :

- | | | |
|---|---|--|
| 1. ^o de l'absence de tout traitement; | { | Végétations ou excroissances, ulcérations des muqueuses , de la peau ; pustules, dartres, douleurs fibreuses , affections des os, etc. |
| 2. ^o d'un traitement général incomplet ; | | |
| 3. ^o d'un traitement local trop circonscrit. | | |

Il entre successivement dans l'examen des symptômes déterminés par inflammation de la muqueuse génito-urinaire : Balanite , Prosthite , Urétrite , Phlegmasies du pénis , Orchite aiguë et chronique ; et démontre qu'aucun signe ne peut faire reconnaître celles de ces affections dépendant d'un principe contagieux. Il en fait de même pour les ulcères primitifs de la verge ; il passe en revue les définitions données par les auteurs les plus connus , et en fait remarquer l'incohérence. Il cite ainsi Astruc , Clossius , Helker , Fodéré , Lagneau , Swediaur , Bertin , Hunter , Van-Swiéten, etc., sans pouvoir assigner un signe caractéristique certain. Il insiste surtout sur la définition de Hunter, pour prouver que cet auteur n'avait point, comme on le dit généralement, donné un *caractère irrécusable* de l'ulcère syphilitique , et s'appuie encore de la traduction nouvelle donnée par M. Baumès, de Lyon, de la définition de Hunter.

Il passe successivement en revue les caractères des ulcères du pénis , pour démontrer que leurs variétés de forme, d'étendue, de profondeur , tiennent moins à la cause qui les a déterminés, qu'à la nature des tissus qui en sont le siège, qu'à l'intensité, à la durée et à l'étendue de l'inflammation , et à l'influence , sur leur dé-

veloppement, qu'exerce la constitution, l'idiosyncrasie et le genre de vie.

Il entre également dans des considérations sur le développement des chancres phagédéniques et gangréneux.

Il tâche surtout de faire ressortir l'impossibilité de distinguer les chancres factices de ceux produits par la contagion ; insiste sur leur similitude , et rapporte des faits tirés de sa longue pratique, de celle de Bru, et de son confrère Desruelles, du Val-de-Grâce. Il raconte, entr'autres, l'expérience de M. Fricke, de Hambourg, qui développa, au moyen du deuto-chlorure, des ulcérations chancreuses aux grandes lèvres d'une jeune fille, et qui furent prises, par un médecin distingué de Berlin, pour des chancres dits *Hunteriens*. Il assigne pour la cure des ulcères du pénis, par le traitement simple, de 15, 25 à 35 jours ; et se trouve en cela d'accord avec Clutter-Buck, Jourdan, Delpech, Desruelles et autres médecins syphiliographes modernes.

Il entre ensuite dans des considérations sur la méthode simple et rationnelle, et sur ses avantages. Il observe que, déjà depuis long-temps, quelques médecins avaient indiqué que les seules forces de la nature suffisaient pour faire disparaître les accidents syphilitiques ; et dit, qu'à cet égard, dans le plus grand nombre des cas, son expérience avait été conforme à celles de MM. Delpech, Desruelles, Cullerier neveu, Kayser, Fleischüt et beaucoup d'autres.

Il parle du traitement généralement adopté pour l'urétrite et ses suites, par les antiphlogistiques et les astrin-

geants, sans admission de mercure ; avec guérison, 95 fois environ sur 100, sans crainte d'accidents secondaires, malgré les récidives fréquentes, sous l'influence de causes légères.

Il fait observer que l'orchite, l'hydrorchite, les rétrécissements de l'urètre, les fistules urinaires et autres accidents, suites de l'urétrite, ne réclament jamais l'emploi du mercure. L'orchite chronique seule exigerait une demi-séance pour expliquer son traitement par les sangsues, les laxatifs, la ciguë unie au calomel, les vésicatoires, etc.

Il passe en revue le traitement des ulcères de la verge, et en indique la cure par le régime maigre ou peu animalisé, le repos, les émollients, quelquefois les narcotiques et les sangsues sur l'ulcère même ; les bains locaux et généraux, pendant la période inflammatoire ; puis l'emploi des excitants locaux, tels que : légères cautérisations par la solution de sulfate de cuivre, l'eau blanche, le calomel ou autres préparations propres à stimuler et hâter la cicatrisation ; mais il est rarement forcé d'arriver à modifier l'économie pour achever la guérison. Dans ce cas, il aborde, à petites doses, soit les amers ou le proto-iodure de mercure ou le cyanure.

M. Devergie fait ensuite l'historique du développement des Adénites syphilitiques et des Adénites non vénériennes, et fait encore observer qu'il est impossible d'établir un diagnostic certain qui puisse les faire distinguer les unes des autres. Il établit leur division, en primitives, consécutives ou sympathiques, et en secondaires. Le

temps ne lui permet pas d'entrer dans le détail du traitement pour lequel il emploie les saignées locales, les émollients locaux et généraux, le régime, plus sévère que pour les autres symptômes; l'ouverture peu étendue avec la lancette et rarement par la potasse; puis les frictions locales avec le mercure, ou indifféremment avec l'hydriodate de potasse et surtout le rubéfiants sur les tumeurs chroniques.

Il termine l'exposé du traitement des symptômes primitifs, par dire que, depuis 17 à 18 ans, il excise avec les ciseaux et cautérise ensuite toutes les végétations, quelques nombreuses ou volumineuses qu'elles soient : que ces accidents, qui consistent dans une nutrition vicieuse, une hypertrophie du tissu muqueux ou dermique, ne résistent pas à ce traitement; que cette pratique est également citée, dans le journal des *Connaissances Médico - Chirurgicales*, par un médecin anglais, qui l'emploie depuis dix années. Il cite l'observation d'un militaire, portant des végétations énormes sur le gland et à son pourtour, traité au Val-de-Grâce par son confrère Desruelles, par la bouillie d'opium, qui en procura la disparition complète, et qui sortit en apparence guéri; rechuta et se présenta au Gros-Caillou, où l'excision fut faite à plusieurs reprises, en ayant eu soin de bien enlever le tissu malade, et de cautériser ensuite avec un caustique liquide.

Il cite encore un semblable malade traité inutilement par lui, à la demande de ses élèves, par les frictions

générales et locales et la liqueur, pendant six semaines, et qui ne guérit que par l'excision.

M. LEBORGNE réclame contre l'appui que M. Devergie a donné, dans la dernière séance, à son opinion sur la spontanéité de la syphilis, en l'étayant de l'autorité de Lagneau; il lit, en preuve, l'article suivant extrait de l'ouvrage de ce médecin sur la maladie vénérienne :

« On cherche à étayer l'opinion qui efface les affections
» syphilitiques du catalogue des misères humaines, en
» affectant de croire au développement spontané de
» maladies tout-à-fait semblables chez des personnes
» saines jusque-là, et dont on ne pouvait soupçonner la
» conduite. Je déclarerai, pour toute réponse, que je ne
» connais, et qu'il n'existe effectivement, aucun fait bien
» constaté qui puisse prouver cette spontanéité de la
» vérole; mais ce qui m'est bien démontré, c'est qu'il
» se développe quelquefois, sans cause virulente ap-
» préciable, même chez les animaux, des altérations
» morbides qui, par leurs formes et leur situation aux
» parties génitales externes, ont quelque ressemblance
» avec celles que fait naître l'infection vénérienne. Ce
» qui, du reste, doit peu étonner, ces parties n'étant
» pas plus exemptes que toutes les autres de l'action des
» corps extérieurs, non plus que de l'influence de cer-
» tains dérangements de santé, et qui font naître des
» écoulements, des excoriations, des ulcères, des fu-
» roncles, des abcès, des pustules cutanées, des
» dartres et autres désordres. Ces accidents n'ont ja-
» mais l'inconvénient d'entraîner après eux les altéra-

» tions consécutives qui caractérisent la syphilis légitime. » (1)

Il dit encore que c'est par erreur, sans doute, que M. Devergie a invoqué à cet égard le témoignage de Cullerier oncle ; car il a vainement cherché rien de semblable dans l'article que cet illustre praticien a consacré à la syphilis dans le grand *Dictionnaire des Sciences Médicales*.

Il oppose aussi à ce que M. Devergie a dit de la rareté des syphilis héréditaires, l'opinion de M. Moreau, professeur d'accouchements à la Faculté de médecine de Paris. Il renvoie, à ce sujet, au procès-verbal de la séance du 29 décembre 1834, consacrée par l'Académie Royale de Médecine, à la discussion sur la syphilis, où on lit : « M. Moreau voit dans la question qui s'agit » un intérêt majeur, non-seulement pour le présent, » mais encore pour les générations futures. *Jamais on » n'a vu plus de syphilis héréditaires que depuis que » la méthode antiphlogistique est si généralement em- » ployée.* Tel individu, guéri en apparence au moyen » de cette méthode, communique la syphilis à sa femme, » ou même directement à ses enfants. Telle est l'importance de la question, que M. Moreau désirerait qu'on » en fît le sujet d'un prix. »

M. DEVERGIE réplique en disant que, si les affections syphilitiques héréditaires et les récidives sont com-

(1) *Traité pratique des Maladies Syphilitiques*, par Lagneau, tome 1.^{er}, pages 254 et 255 ; 6.^e édition. 1828.

munes, il faut s'en prendre à la mauvaise éducation des jeunes médecins sur cette importante partie des infirmités humaines ; et, par conséquent, à leur mauvaise méthode de traitement. Il ne doute pas que, si la méthode rationnelle était plus généralement connue et mieux appréciée, ces cas ne devinssent extrêmement rares ; mais, sur près de trois mille étudiants en médecine que renferme Paris, à peine en voit-on une cinquantaine suivre les cliniques de maladies syphilitiques : et, comme si c'était pour consacrer cette négligence, l'administration générale des hospices a pris un arrêté d'après lequel le nombre des élèves admis à suivre ces cliniques est limité à cinquante. Au reste, il affirme que beaucoup de médecins, d'un grand savoir et d'une haute réputation, se montrent, dans le traitement des maladies syphilitiques, bien en arrière des connaissances acquises.

M. LEBORGNE dit que, bien qu'il ait étudié les maladies syphilitiques, pendant trois années consécutives, dans un hôpital spécial à Brest, et que les résultats de ce qu'il y a vu, de même que ceux de sa pratique particulière, soient opposés à ceux que présente M. Devergie, il n'aurait pas la prétention de les mettre dans la balance en contrepoids avec les résultats obtenus par son honorable adversaire, s'il ne pouvait y ajouter l'autorité imposante des médecins qui ont pris la parole contre lui dans la discussion ouverte devant l'Académie Royale de Médecine.

M. MESNARD s'élève contre ce que M. Devergie a

dit de la facilité avec laquelle se guérissaient les excroissances syphilitiques par la seule excision suivie de la cautérisation : sa pratique lui a constamment démontré le contraire, à moins qu'on n'eût préalablement neutralisé l'action du virus par les mercuriaux. Il affirme que, quand il a excisé des végétations, hors de cette indispensable condition, il les a semées avec profusion, surtout sur les points de la peau que venait à toucher la moindre gouttelette de sang.

MM. SALLION et HIGNARD appuient de leur expérience celle de M. Mesnard.

M. BARÉ dit avoir excisé une quantité considérable de végétations depuis deux ans. Il a la précaution de cautériser après l'excision, et il est très-rare qu'elles se reproduisent, lors même qu'aucune parcelle de mercure n'a été donnée.

M. MESNARD avait aussi lui toujours eu la précaution, après avoir exactement excisé, de cautériser profondément; il avait apporté le plus grand soin à garantir les parties voisines de tout contact avec le sang; et, malgré toute sa sollicitude, il répète qu'il a toujours vu les excroissances syphilitiques se multiplier par l'excision, lorsqu'un traitement mercuriel préalable n'avait pas été fait.

M. DEVERGIE demande à M. Mesnard ce qu'il entend par végétations : qu'il serait possible que celles qu'ils ont vues, chacun de son côté, fussent différentes; car il guérit toutes celles qu'il connaît par l'excision simple et la cautérisation, en ayant soin d'enlever les moindres radicules.

M. MESNARD répond qu'il a voulu parler des végétations connues sous la dénomination de poireaux, de verrues, de choux-fleurs.

M. HIGNARD se bornera à présenter quelques réflexions sur l'utilité du mercure dans le traitement des maladies syphilitiques.

Il est de ceux qui croient que la syphilis est due à un principe éminemment contagieux, qui peut rester un temps plus ou moins long sans se montrer d'une manière apparente, pour se manifester ensuite accompagné de symptômes caractéristiques, qui ne peuvent faire naître aucun doute sur la nature de la maladie.

Il ne cherche point à expliquer cette longue incubation du principe virulent : que les faits paraissent bizarres, inexplicables ; ils existent ; cela lui suffit.

Dans le traitement de toutes les affections syphilitiques primitives il commence, dans presque tous les cas, par des émissions de sang locales, et quelquefois générales ; et, quand l'orgasme inflammatoire est dissipé, il donne quelques préparations mercurielles, qu'il modifie suivant la gravité des symptômes, l'âge et la constitution du malade. Sans leur emploi, il ne croit pas qu'on soit à l'abri des récidives.

Il est convaincu que ce n'est qu'à l'aide des mercuriaux, associés aux sudorifiques, qu'on parvient à détruire complètement le principe syphilitique, cause des affections secondaires qui surviennent chez les personnes qui n'ont pas employé, pour les affections primitives, le traitement spécifique, ou qui ne l'ont fait que d'une manière incomplète.

Quand il y a eu abus du mercure, il a recours aux sudorifiques unis aux dépuratifs et à un régime alimentaire approprié; il a obtenu, par ces moyens, des cures remarquables.

Il reconnaît les accidents occasionnés par l'abus du mercure; mais des faits nombreux n'ont fait qu'ajouter à sa confiance dans l'emploi, sagement combiné, de ce médicament.

Parmi un assez grand nombre de cas de syphilis secondaires, développées au bout de plusieurs années, et de syphilis larvées, que sa pratique lui a offerts, il se bornera à citer les deux suivants :

Un Officier vient le consulter, vers le milieu de juin 1832, se plaignant, à la suite de courses fatigantes et répétées, d'un sentiment de lassitude générale, de sommeil agité et pénible, et d'une douleur très-vive pendant la déglutition. Il n'avait point de fièvre. L'examen de la gorge fait découvrir deux ulcérations syphilitiques, tendant à se réunir en forme de V, et à séparer la luette du voile du palais.

L'annonce que fait M. Hignard de la nature de la maladie, est assez mal accueillie : cet officier affirme qu'il y a erreur évidente; qu'il est marié, depuis quatre ans, et que sa femme et lui-même se portent bien. Engagé à rassembler ses souvenirs, il avoue, le lendemain, qu'en 1823, il avait eu, à Bayonne, un petit chancre sur le gland; que, ne voulant pas rester en arrière de l'armée qui entrait en Espagne, il l'avait fait cauté-

riser deux ou trois fois ; que cela avait suffi pour le guérir, et qu'il n'avait fait, au reste, aucun traitement : que, depuis lors , il s'était toujours bien porté , à part des douleurs dans les membres, qui le faisaient beaucoup souffrir, et qu'il attribuait aux fatigues de la guerre.

Mis à l'usage d'une tisane de salsepareille, édulcorée avec le sirop des quatre bois sudorifiques, et de vingt gouttes , matin et soir, de la solution de Weickard, dans une tasse de lait , on s'aperçut, au bout de quelques jours, d'une amélioration sensible, et M. Hignard promit la guérison après un mois ou six semaines de ce traitement.

Ce ne fut que le 12 septembre que cet officier se représenta à lui : alors il avait le teint jaune-paille , était beaucoup amaigri et souffrait horriblement de la gorge. — La luette ne tenait plus que par quelques filaments. Deux chancres s'étaient développés sur les amygdales ; la droite était profondément ulcérée. Derrière les dents incisives supérieures, il existait une petite tumeur, dont le centre commençait à s'ulcérer, et sous laquelle on trouvait l'os à nu. — Le malade avoua que, s'étant trouvé mieux après quelques jours de traitement, et ne pouvant croire qu'il eût la vérole, il avait tout abandonné ; il s'était borné à quelques gargarismes adoucissants, et avait repris son service. Ce n'était que depuis trois semaines que les douleurs étaient devenues considérables.

Aussitôt, M. Hignard le mit aux frictions mercurielles, à la dose de deux gros chaque soir, et à l'usage d'une

tisane concentrée de salsepareille, avec addition de trente grains, par pinte, d'écorce de daphné-mézéréum, et édulcorée avec le sirop sudorifique.

Au bout de huit jours, les ulcérations avaient pris un meilleur caractère; et, trois semaines après, elles étaient cicatrisées. Mais une perforation s'établit dans la voûte du palais, et les boissons passèrent dans les fosses nasales. Ce passage continua, pendant près de six semaines.

Enfin, après six mois d'un traitement, qui se composa de soixante frictions, de la tisane indiquée ci-dessus, et de plusieurs bouteilles de sirop sudorifique et de sirop de cuisinier, la guérison fut complète. Les douleurs prétendues rhumatismales avaient disparu pendant le traitement.

Dans le mois de juillet 1831, M.^{lle} G. consulte M. Hignard pour une maladie qui offrait les signes d'une laryngite chronique : fièvre, aphonie presque complète, toux fréquente; douleur au larynx, augmentant par la pression; extrême difficulté d'avaler les liquides, avec sentiment de suffocation, comme si quelques gouttes pénétraient dans la glotte. — Cette série de symptômes ne s'était pas déclarée tout-à-la-fois. Au début, M. Hignard s'était borné à pratiquer une saignée et à conseiller un régime lacté et adoucissant. Bientôt, le mal faisant des progrès rapides, nouvelle saignée, sangsues sur la région du larynx : la gorge ne présentant, toutefois qu'une faible rougeur. — En faisant une troisième saignée au bras, M. Hignard aperçut, au-dessous de la saillie du deltoïde, une large cicatrice très-irrégulière, qu'on lui dit avoir été occasionnée par un petit bouton qui s'était ulcéré et qui n'avait pu être guéri

qu'après neuf mois de soins. Ce fut pour lui un trait de lumière; et ses questions amenèrent M.^{lle} G. à lui avouer qu'elle avait été affectée, en 1828, d'un écoulement, qu'elle avait traité, conjointement avec le jeune homme qui le lui avait communiqué, avec une solution d'hydriodate de potasse, et dont elle avait été guérie au bout d'un mois. Soupçonnant alors une syphilis larvée, M. Hignard mit la malade à l'usage de vingt gouttes, soir et matin, de solution de Weickard dans une tasse de lait; et, dans l'espace de quelques jours, la déglutition devint facile, la toux rare; la douleur du larynx, la fièvre disparurent: de telle sorte qu'on peut dire qu'il y eut presque instantanéité d'action curative du mercure, tant les accidents, naguères encore si graves, disparurent avec rapidité.

Au bout d'un mois, la malade se trouvant parfaitement bien, cesse tout traitement: elle devient enceinte, et fait une fausse couche à trois mois: en juin 1833, elle en fait une autre, à trois mois et demi.

Cette circonstance répétée fait craindre à M. Hignard que l'affection syphilitique ne soit pas parfaitement guérie; mais la malade se refuse à un nouveau traitement.

Six semaines après, mal de gorge; et, au bout de quinze jours, ulcération, de trois à quatre lignes, qui a perforé le voile du palais. — Alors traitement complet par les frictions et les sudorifiques, et rétablissement parfait, sauf la perforation du voile du palais.

Actuellement, c'est-à-dire un an et demi environ depuis sa guérison, cette personne n'offre aucun signe

d'affection syphilitique ; elle se porte bien , et l'homme qui a continué à vivre avec elle a constamment joui d'une bonne santé.

M. Hignard fait observer 1.^o la promptitude d'action du mercure dans une affection qui s'aggravait malgré l'emploi des anti-phlogistiques ; 2.^o les avortements qui , selon lui , furent la suite de l'affection syphilitique larvée. Il a remarqué , en effet , que , dans des cas analogues , les avortements étaient très-communs : qu'ils survenaient du troisième au quatrième mois , et que la moindre cause suffisait pour les déterminer. Ils sont annoncés par l'écoulement d'un peu de sang : le teint de la femme s'altère , devient terne ; les seins s'affaissent , et le produit de la conception meurt. Mais son expulsion n'a lieu que dix ou vingt jours après , et n'est point accompagnée d'hémorrhagie : un fluide noirâtre la précède seulement. Le fœtus est à moitié pourri et quelquefois comme desséché.

M. GÉLY regarde les symptômes de la syphilis , soit récente , soit ancienne , comme assez distincts de toute autre lésion , pour laisser rarement du doute sur leur nature. A ceux qui ont prétendu que des plaies , des excoriations simples , irritées par des moyens mécaniques , avaient revêtu les caractères syphilitiques , il demande si les organes de la génération sont placés dans cette condition de torture , quand , après l'approche la plus instantanée , ils deviennent le siège d'un chancre ou d'une blennorrhagie , et il s'étonne qu'on puisse voir le

même résultat dans l'action de deux causes si complètement différentes.

Pour démontrer, de plus en plus, la difficulté du diagnostic des affections syphilitiques, on a invoqué les cas de syphilis spontanée..... Certes, la vérole, aujourd'hui si éminemment contagieuse, est née un jour spontanément, comme la rage et la variole, qui peuvent apparaître sans infection préalable, quoiqu'elles jouissent, à un haut degré, d'une faculté contagieuse : mais cette spontanéité de la syphilis, si douteuse à l'époque actuelle, si difficile à constater, étant admise, ne pourrait être regardée que comme une exception, infiniment rare, aux lois de production actuellement connues de la maladie, et ne changerait rien à sa nature.

La contagion immédiate sera donc toujours la cause de la production des accidents syphilitiques, et la présence de symptômes secondaires chez une personne qui n'aurait point éprouvé de signes primitifs d'infection, ne suffirait même pas pour les faire rapporter à une autre cause que la contagion ; plusieurs faits authentiques ayant démontré qu'après un rapprochement impur, il s'est manifesté des accidents aussi évidemment syphilitiques que ceux qui accompagnent ou suivent les symptômes locaux primitifs (1). Au surplus, M. Gély croit que le nombre de ces faits serait bien réduit, si on avait toujours porté un examen attentif sur les

(1) Voyez *Humbert* ; *Manuel des Syphilides*.

parties génitales , la bouche , l'anüs , et sur toutes les autres parties où peut s'exercer la contagion , par libertinage ou imprudence. Il rapporte avoir eu , tout récemment , l'occasion de lever les doutes qu'avait conçus , à ce sujet , un de ses confrères , trop confiant dans les assertions réitérées de son malade. Ce sont les cas nombreux de cette espèce qui lui font douter qu'il existe un seul exemple authentique d'une affection en tout analogue aux syphilides , chez une personne éloignée de toute possibilité de contagion ; et il voudrait , au surplus , que ceux qui admettent qu'il en existe , donnassent la preuve de leur nature syphilitique en démontrant qu'elles ont reproduit , par contagion , les symptômes de la vérole.

La plupart des médecins ont expliqué , par la présence d'un virus , tous les phénomènes de la syphilis consécutifs à l'infection , tandis que les partisans des idées nouvelles en prétendent donner l'explication par les lois des sympathies. Mais , objecte M. Gély , pourquoi les sympathies ne s'exercent-elles jamais à la suite des affections des organes sexuels non réputées syphilitiques ? En admettant , comme on le veut , que la peau et les membranes muqueuses soient liées , par une sympathie très-étroite , avec les organes générateurs , il resterait toujours à trouver quelle cause la met en jeu uniquement après leur infection syphilitique ? Comment un tout petit chancre , une légère blennorrhagie suffisent pour donner lieu à des douleurs ostéocopes , à des exostoses , à des caries , etc. ? tandis que des excès de masturbation ,

des excoriations, des fissures, suites de l'excès d'action ou de la disproportion des parties génitales; les opérations du phymosis et de la circoncision, seront impuissants pour produire le moindre résultat. Il y a donc autre chose que des sympathies mises en jeu.

On a voulu trouver encore une preuve en faveur des sympathies dans l'orgasme des parties sexuelles pendant la copulation, sans songer, sans doute, que la gravité des symptômes de l'infection et l'infection elle-même n'ont point lieu en raison de cet orgasme, puisque des personnes, passives dans l'acte vénérien, demeurent infectées, et que l'on a vu la syphilis se développer à la suite d'un contact étranger à l'acte vénérien. Et, ce qui est encore une circonstance bien propre à ôter le crédit aux sympathies, c'est que l'expérience a appris que, dans ce cas, les accidents étaient souvent infiniment plus redoutables que dans les cas d'infection par le coït. A cette occasion, M. Gely cite le cas rapporté par MM. Bielt et Cullerier, de ce Rabbín qui, ayant des chancres à la bouche, infecta un enfant nouveau-né, en terminant, suivant l'usage, l'opération de la circoncision, par la succion de la verge. Enfin, M. Gely demande encore si l'hérédité si bien constatée de la syphilis, et la longueur si variable du temps qui sépare l'infection première de l'apparition des symptômes secondaires, s'accommodent mieux de l'hypothèse des sympathies.

Il lui semble donc que la seule supposition capable d'expliquer l'ensemble des phénomènes de la maladie, et qui soit en harmonie avec les résultats de l'observation, est celle de l'existence d'un virus.

On a objecté à l'hypothèse d'un virus, que son action devrait toujours être la même, comme dans la variole, la vaccine, la pustule maligne, où le même symptôme succède toujours à l'infection; tandis que, dans la syphilis, les résultats de l'infection s'offrent sous des aspects divers. Mais, objecte à son tour M. Gely, est-on en droit de prétendre retrouver le mode d'action des divers principes virulents dans celui de la syphilis? Chacun de ces principes n'a-t-il pas son mode particulier d'inoculation, de développement, de durée; et peut-on rationnellement rien conclure de l'un à l'autre? Ainsi, la variole seule jouit de trois moyens de transmission, tandis que la plupart des autres maladies ne se propagent que par la voie de l'atmosphère; et que, pour d'autres, le dépôt d'un liquide virulent sur la peau dénudée d'épiderme ou dans une plaie, en est la condition nécessaire. D'autres différences que celles relatives au mode de communication pourraient être trouvées, en comparant, sous d'autres rapports, les divers agents de contagion. Et, pour preuve qu'un même agent de contagion ne produit pas une altération toujours identique, M. Gely rappelle que les piqûres que se font les personnes adonnées aux travaux d'amphithéâtre, produisent indistinctement des ulcérations, des indurations, des adénites, des engorgements lymphatiques nouveaux, des phlébites, etc.

M. Gely aborde l'opinion de ceux qui, tout en admettant un principe contagieux existant dans le produit de suppuration des lésions primitives, nient que ce

principe soit introduit par l'absorption dans la circulation générale, et veulent seulement que les lésions primitives développent dans l'économie animale une disposition spéciale, une modification générale, qui, plus tard, imprime aux maladies qui surviennent sous l'influence des causes ordinaires, le caractère de spécialité que l'on reconnaît aux syphilides constitutionnelles.

Cette explication lui semble reculer la difficulté, au lieu de la résoudre, puisqu'il resterait toujours à trouver quelles sont les causes prochaines de cette modification ou cachexie syphilitique ; et, devant cette difficulté, il demeure persuadé que l'hypothèse d'un virus est plus vraisemblable et lie mieux entr'eux tous les symptômes de la maladie. C'est ainsi qu'elle explique, d'une manière satisfaisante, les affections syphilitiques de l'enfant, avant et après sa naissance ; celles qui se développent chez l'adulte, long-temps après l'application de la cause infectante ; celles qu'éprouvent, sans phénomènes d'irritation locale, des femmes irréprochables, mariées à des hommes autrefois syphilitisés et se croyant actuellement parfaitement sains ; affections qui s'accroissent avec rapidité sous l'action d'un traitement antiphlogistique, et qui cèdent, comme par enchantement, sous l'action des mercuriaux. C'est ainsi encore que l'admission du virus explique bien pourquoi les soldats anglais, transportés en Portugal, pendant la guerre de la Péninsule, présentèrent des symptômes si graves de syphilis ; lorsque, chez les soldats indigènes, cette maladie était assez bénigne pour ne pas attirer toujours leur attention : bien

que l'influence du climat, de la nourriture, des fatigues, fût la même pour tous.

On a dit : si le virus existe chez tous les vérolés, pourquoi ne se manifeste-t-il pas toujours, quand une plaie, une opération, une irritation forte, affecte une partie de l'économie ? — En bonne logique, dès qu'il aurait manifesté son existence, dans ce cas, une seule fois même, on devrait l'admettre. Mais si, chez un scrophuleux, le vice ou la modification générale, comme il plaît de l'appeler, ne se manifeste pas toujours là où vient à se produire une irritation accidentelle, pourquoi, chez un vérolé, exigerait-on que le virus, ou la modification générale, si on l'aime mieux, fût soumis à d'autres lois ? Connaissions-nous bien, d'ailleurs, les conditions intimes, propres à cette manifestation, pour être en droit de conclure qu'elle doit avoir lieu dans tel ou tel cas, si le virus existe ?

C'est en vain que, pour nier le virus, on a contesté aux syphilides leur caractère spécial et virulent, en leur attribuant pour cause, l'abus du mercure, puisque ces prétendues affections mercurielles se montrent chez des individus qui n'ont jamais pris un atôme de mercure, et que les ouvriers qui travaillent ce métal, n'offrent point, par ce seul fait, d'affections semblables aux syphilides. Il n'y a d'affection purement mercurielle que la variété d'Eczema qui a reçu le nom de lèpre mercurielle, hydrargyrie, affection très-connue, et qui succède ordinairement aux frictions.

Passant à des considérations sur le traitement, M.

Gely se demande si la guérison d'une affection vénérienne locale, récente, bien caractérisée, peut être opérée par les seuls forces de la nature, aidées d'un régime convenable; et il répond que le repos et un régime modéré, employés dans un grand nombre d'hôpitaux, et notamment par son ami le docteur Baré, ne laissent plus aucun doute à cet égard, et qu'il a pu s'en convaincre par sa propre expérience. Mais il s'empresse d'ajouter que, s'il est facile de faire disparaître, assez promptement, les symptômes d'infection locale, à l'aide de moyens simples et purement diététiques, il n'en faut pas conclure que le rôle du médecin soit fini, que toute prévision sur l'état à venir ne soit plus nécessaire, et qu'on doive toujours se borner à combattre les symptômes, sans s'inquiéter de la cause. Car, dit-il, la fréquence et la gravité des accidents consécutifs, dans beaucoup de cas où aucun traitement spécial n'avait été appliqué aux phénomènes primitifs, doit engager à combattre une cause, dont l'influence est si facheuse. C'est pourquoi il regarde un traitement anti-syphilitique direct comme indispensable dans les cas de syphilide ulcéreuse et de blennorrhagie prolongée; et il attendra, pour changer d'avis, que de nombreux travaux, commencés avec bonne foi, et poursuivis avec conscience, lui aient démontré que le mode de traitement adopté par l'Ecole physiologique a, sur celui qu'il défend, l'avantage de voir naître moins souvent les symptômes secondaires sur un même nombre comparatif de vérolés. Il croit que les travaux de Thompson et les résultats statistiques publiés en Suède

et en France, doivent être soumis à un sévère contrôle, avant d'en admettre toutes les conséquences.

M. Gely excuse le mercure d'une partie des reproches qui lui ont été adressés, et il félicite Thompson de n'être point tombé dans l'exagération de plusieurs médecins au sujet de ce médicament, lorsqu'il s'est borné à affirmer que les symptômes consécutifs sont plus fréquents après un traitement mercuriel dirigé contre les phénomènes primitifs; assertion que M. Gely pense ne pouvoir être résolue que par des travaux ultérieurs. Au surplus, il demande à ceux qui regardent le mercure comme un irritant, ou qui ne lui attribuent qu'une action révulsive, comment il se fait qu'il a rapidement ramené à la santé des hommes en état de marasme pulmonaire, ou laryngé, avec douleurs ostéocopes? Il rappelle que M. Guénier a cité, dans la séance précédente, un cas semblable; que MM. Marc et Andral (1) en rapportent un second (2); et qu'on en rencontre un troisième dans le Recueil plein de faits intéressants, publié, en 1813, par Freteau. Il fait encore mention de deux cas recueillis par M. Andral, de gastrite chronique complètement guérie par un traitement mercuriel (3); et il cite les réflexions qu'ils ont suggérées à cet illustre praticien, qui fait remarquer que le succès du traitement mercuriel, en pareil cas, est constaté par un trop grand nombre de faits, pour qu'on puisse le révoquer en doute.

(1) Andral, *Clinique Médicale*, tome 4, page 126.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, t. 2, p. 212.

(3) *Ibid.*, *ibid.*, t. 4, p. 122.

M. Gely est convaincu, par tout ce qui précède, que le mercure seul ne saurait produire aucun symptôme d'apparence syphilitique, et qu'il n'a point la propriété spéciale de développer des affections du périoste et des os : jamais son usage ne les ayant produites chez un homme non vénérien. Mais il n'est pas éloigné de croire, d'après quelques faits qu'il a observés, que, chez un vénérien, l'emploi d'une trop grande quantité de mercure ne puisse aggraver les symptômes d'irritation du périoste et des os. Il rappelle à ce sujet, qu'un des fondateurs de la nouvelle doctrine, M. Desruelles, voulant essayer de déterminer chez les animaux un état d'infection mercurielle, pour démontrer, anatomiquement, les lésions produites par le mercure, frictionna, chaque jour, un chien bien portant, avec un gros d'onguent mercuriel, et que l'animal ayant succombé après la trentième friction, ne présenta qu'un état de congestion sanguine dans le cerveau, le tube et les glandes salivaires ; mais aucune altération des os. D'ailleurs, si le mercure produisait les maladies des os, comment l'aurait-on vu, dans une foule de cas, en triompher rapidement ?

A ce sujet, M. Gely prend l'occasion de tracer les règles à suivre dans l'administration du mercure, et rejette sur l'inexpérience de ceux qui l'emploient, tous les torts qu'on lui a imputés. Pour en démontrer l'utilité, même dans les phénomènes primitifs, il renvoie à un ouvrage récent (le *Manuel des Syphilides*, par Humbert) où il est rapporté, d'après Astruc, « que les médecins » du XV.^e siècle, au début de l'épidémie, dans l'ignorance où ils étaient de la nature du mal, après avoir

» abandonné les malades, devinrent enfin honteux de
» leur inaction, et les traitèrent, mais sans succès, par
» une diète très-rigoureuse ; la saignée, les boissons dé-
» layantes ou laxatives ; les bains, les frictions huileuses,
» anodines ; les bains d'étuves et les fumigations aroma-
» tiques ; moyens qu'on délaissa, lorsque Gaspard To-
» rrella, de Hutten et Béranger de Carpi eurent fait con-
» naître quels succès, extrêmement fréquents, on obtenait
» par un sage emploi du mercure. »

M. Gely se résume ainsi :

1.^o De tous les remèdes, le mercure est le plus efficace pour guérir la syphilis.

2.^o Son usage doit toujours être en rapport avec les forces du sujet et ses dispositions particulières. On doit même s'en abstenir chez les personnes trop irritables ou atteintes de phlegmasies chroniques.

3.^o C'est surtout contre les phénomènes secondaires qu'il est le plus puissant ; et même il est seul capable d'en triompher dans la grande majorité des cas.

4.^o La nécessité de son administration au début ou à la fin de la période d'infection locale, moins bien démontrée, semble devoir être admise par les praticiens prudents, jusqu'à ce que l'expérience ait nettement prononcé sur l'utilité d'une méthode contraire. Dans tous les cas, elle doit être précédée de l'emploi des antiphlogistiques, s'il y a une forme inflammatoire un peu marquée, continués aussi long-temps que cet état persistera. Chez quelques personnes, il faut préférer les sudorifiques, comme plus en rapport avec la susceptibilité de leurs organes.

M. MARCHAND croit que l'on trouve des preuves convaincantes de la contagion des accidents vénériens dans les ouvrages écrits avant le retour de Christophe Colomb.

Abordant la convenance de l'usage du mercure, il dit qu'il l'admet en principe; mais il croit que son emploi doit être modifié par les lieux et les climats, et que, suivant ces conditions, ses effets peuvent varier. C'est ainsi que les malades, dont il dirige le traitement à l'Hôtel-Dieu, ne peuvent supporter le mercure pendant l'hiver, probablement parce que la salle où ils sont reçus est mal aérée, très-humide et très-froide.

Il croit à l'hérédité de la syphilis; quoique, suivant lui, les cas en soient rares. Chez les enfants, on prend souvent des *impetigo* pour la vérole.

Il se range à l'avis de ceux qui regardent comme difficile, d'établir, à *priori*, la nature de la blennorrhagie chez l'homme; mais il pense qu'on pourrait, avec quelque apparence de succès, chercher à l'établir chez la femme, dont les organes génitaux sont faciles à explorer à l'aide du *speculum*.

Plusieurs maladies communes à la peau, peuvent se manifester sur la muqueuse du vagin, et y déterminer une sécrétion muqueuse, ou des ulcérations, tout-à-fait étrangères à l'infection syphilitique. L'*herpes* du vagin occasionne, sur différents points et sur le col de l'utérus, des vésicules groupées sur une base enflammée. De semblables vésicules, développées, chez l'homme, sur le gland ou sur le prépuce, et suivies d'ulcérations, ont fait croire à tort que le chancre apparaissait toujours sous la forme d'une petite vésicule, qui se crevait bien-

tôt, et se changeait en ulcère. Jamais le chancre ne commence par une pustule.

Il croit que, parmi les causes des écoulements vaginaux, il faut compter les maladies connues sous les noms d'*impetigo* et d'*eczema*; alors ils sont rarement contagieux. Le *psoriasis* et le *prurigo* ont été quelquefois confondus avec les syphilides.

M. GUÉPIN pense qu'il eût été sage, dans une réunion aussi importante, de s'occuper des moyens de prévenir la maladie vénérienne. Il rappelle les expériences qui ont été tentées à Paris au moyen du chlorure de chaux, et il voudrait que l'assemblée proposât au pouvoir des règles d'hygiène à ce sujet.

Il voit avec plaisir que la discussion a jeté quelques lumières sur la question: mais il croit qu'il faut distinguer entre la pratique et la théorie, sous ce rapport. Pour la pratique, il y a accord presque complet. De simples nuances séparent les médecins qui ont pris part à la discussion. Les uns et les autres reconnaissent l'utilité du mercure dans beaucoup de cas. Seulement, les uns redoutent beaucoup plus les rechutes, quand ils ne l'ont pas employé. Il croit qu'à Nantes la généralité des médecins suit, à peu de choses près, la méthode que M. Devergie appelle rationnelle; toutefois avec cette différence que, pour l'acquit de leur conscience, et dans la crainte des affections secondaires, ils administrent ensuite le mercure; mais, comme l'a fort bien dit le docteur Guenier, en diminuant de plus en plus les doses.

M. Guépin regarde comme incontestable le plus grand nombre des observations citées dans la discussion; et

il en prend occasion de dire que la théorie est en arrière de la pratique ; que ceux qui sont le plus voisins sous ce dernier rapport, sont très-éloignés sous le premier.

Il pense que les observations nombreuses citées par MM. Mesnard, Guénier, Hignard, Palois, etc., ne permettent pas d'accepter la doctrine dite physiologique ; attendu que cette doctrine ne rend pas raison de tous les faits, et se trouve même en opposition directe avec un grand nombre.

Il pense aussi que les faits cités par M. Devergie et par le docteur Baré ne peuvent s'expliquer, si l'on adopte le vitalisme. Il y a donc lieu, suivant lui, à chercher une hypothèse qui puisse, plus large que les autres, embrasser tous les faits qui les trouvent impuissantes aujourd'hui.

Laissant de côté l'ancienne doctrine, il s'attaque à la doctrine physiologique. — Le président l'ayant rappelé à la question, au moment où il se préparait à lire un passage du dernier ouvrage de Ribes de Montpellier, M. Guépin dit qu'il s'empressera de terminer ; mais il insiste sur ce qui concerne la théorie, en affirmant qu'il est dans la question.

Il retrouve les deux doctrines dans le traitement qu'elles indiquent pour la vérole. C'est ainsi, dit-il, que la doctrine physiologique, qui voit dans la vie de l'homme une lutte, une irritation continuelle, au lieu d'y voir une assimilation, est complètement logique et fidèle à ses antécédents, en localisant beaucoup trop la mala-

die ; en ne la regardant jamais comme générale ; en niant ce je ne sais quoi , d'assez mal défini , mais très-bien compris , que l'on appelle le virus ; en cherchant dans les sympathies l'explication de beaucoup de véroles qui sont restées long-temps en puissance d'être , et que par suite on a appelées larvées.

M. Guépin observe aussi que , selon lui , la plupart des médecins sont peu conséquents dans la pratique , avec leur doctrine , et il fait aux médecins des deux opinions l'application de ce reproche.

Il termine en demandant que le congrès réclame des autorités des mesures hygiéniques contre la syphilis :

Que chaque médecin soit appelé à donner son opinion , comme dans une enquête , sur les principales questions en litige :

Enfin , que l'attention soit appelée , par la Réunion , sur l'impuissance des doctrines actuelles.

M. MESNARD , tout en se déclarant un admirateur des travaux de M. Broussais , reconnaît aussi lui l'impuissance des doctrines , pour servir de guide assuré dans le traitement des maladies. Il pense qu'un médecin sage et réfléchi ne doit se traîner à la suite d'aucun système , et doit en appeler à sa propre expérience , pour se guider dans la pratique.

5.^e séance.

PRÉSIDENTE DE M. MARESCHAL.

M. ESMEIN fils a la parole. Suivant son opinion, les

caractères de la syphilis , c'est-à-dire des inflammations , soit des organes de la génération , soit d'autres organes , nées sous l'influence des rapprochements sexuels , sont de tous les temps et de tous les lieux. — La syphilis est le plus ordinairement contagieuse. — Il n'existe pas de virus vénérien. — *Les maladies vénériennes primitives* sont le produit de l'irritation des surfaces saines par le pus que secrètent les membranes muqueuses génitales enflammées ou ulcérées. — *Les affections secondaires* , sans limiter le temps de leur apparition , dépendent de la sympathie qui existe entre toutes les parties de l'organisme , et qui n'est la même ni chez tous les sujets , ni entre tous les organes , ni dans toutes les circonstances de la vie. — La syphilis est quelquefois héréditaire ; c'est-à-dire qu'une modification morbide des tissus peut se transmettre de la mère au fœtus , comme tant d'autres dispositions anormales qui se propagent par la génération. — Tout stimulant quelconque , interne ou externe , qui agit sur l'urèthre , peut y déterminer une inflammation suivie d'écoulement , que rien ne distingue de celle qui se développe à la suite du coït. — Cet écoulement peut être contagieux. — Chez les femmes , l'inflammation de la membrane génito-urinaire peut également résulter de causes étrangères au coït , et n'en est pas moins contagieuse. — Dans toutes les phlegmasies dites *vénériennes* , il est impossible de reconnaître , soit à leur aspect , soit à la nature de leur sécrétion , ou bien aux accidents qui les accompagnent , si elles sont ou ne sont pas d'origine vénérienne.

N'adoptant pas l'existence d'un virus syphilitique ,

M. Esmein fils traite les maladies par cause vénérienne comme toutes les autres maladies; c'est-à-dire en suivant les principes de la doctrine physiologique, principes qui, suivant ses expressions, sont le plus généralement adoptés aujourd'hui par tout médecin vraiment digne de sa mission envers l'humanité souffrante. Ainsi, il conseille d'abord le traitement anti-phlogistique; qu'il ne fait pas consister uniquement à tirer du sang aux malades. Quand il ne suffit pas, il y joint soit le traitement révulsif, soit le traitement perturbateur. Il retrace les règles de prudence connues à l'égard des organes sur lesquels on doit opérer la révulsion, et dit qu'en général, dans les maladies vénériennes, on doit être réservé sur l'emploi des révulsifs, parce qu'il y en a qui peuvent provoquer une irritation, apparente ou non, plus grave dans ses résultats que celle à laquelle on l'a opposée. Lorsque les antiphlogistiques et les révulsifs ont échoué, il a recours au traitement perturbateur, qui consiste dans l'application, sur le siège même du mal, des irritants, dont toutefois il modifie l'effet en les associant avec les antiphlogistiques. Il ne proscriit pas, d'une manière absolue, les préparations mercurielles; mais il ne leur reconnaît aucune spécificité, se fondant sur ce qu'on les a vues demeurer sans effet, exaspérer les accidents ou en provoquer de plus redoutables. En somme il n'y a point de véritables anti-syphilitiques, et il est obligé de confesser que, quels que soient les moyens employés pour combattre la syphilis, on n'est jamais sûr de ne pas voir surgir des symptômes se-

conclaires. Toutefois, sa conviction pour la cure de cette maladie sans l'emploi des préparations mercurielles est telle, qu'il n'hésiterait pas un seul instant à s'en abstenir pour lui-même, dans le traitement de n'importe quel symptôme reconnu pour être syphilitique.

M. THIBEAUD se félicite de pouvoir exprimer son opinion sur l'importance de la réunion actuelle, et il pense qu'on ne saurait trop remercier celui qui en a eu la première idée. Il demande s'il ne serait pas convenable et possible de renouveler ces sortes de congrès médicaux, où l'on trouverait une instruction plus solide que dans les livres. — Il ne croit pas qu'il soit nécessaire d'ajouter de nouveaux faits à ceux qu'ont déjà exposés les partisans des deux doctrines sur la nature et le traitement de la syphilis. Il ne suffit pas d'accumuler des faits; il faut les coordonner et les soumettre à l'analyse et à la critique. Ce ne sont pas eux qui manquent à la science, mais une bonne philosophie médicale qui nous enseigne à les apprécier à leur juste valeur. Il n'entrera point dans le fond de la discussion, car il lui semble qu'il n'y a qu'un dissentiment apparent entre ceux qui admettent un *virus* et ceux qui, tout en niant son existence, ont admis cependant que, dans la syphilis, il y avait *retentissement d'un principe contagieux* sur les divers organes dont les sympathies sont physiologiquement établies. Il résulte, suivant lui, des débats :

1.^o L'admission d'un principe inconnu dans sa nature, reconnaissable à ses effets et transmissible par contagion.

2.^o L'opinion (sauf les cas exceptionnels de syphilis

spontanée encore non généralement admis) que la syphilis est, de nos jours, déterminée et reproduite uniquement par ce principe.

3.^o La conséquence logique que la syphilis est une maladie spéciale, ayant, avec les autres maladies des mêmes organes que ceux qu'elle affecte, des points d'analogie, parce que ce sont des tissus analogues qui en sont le siège; mais en différant par ses causes, son mode de production, sa marche et l'envahissement successif des divers tissus.

Suivant M. Thibeaud, la *symptomatologie* de la syphilis ne doit pas consister uniquement dans l'étude des formes extérieures de la maladie ou des altérations organiques; toute maladie ne devant pas seulement être étudiée anatomiquement, mais dans ses causes, dans ses symptômes généraux ou d'ensemble; enfin, dans les changements qu'elle éprouve sous l'influence des modificateurs fournis par la thérapeutique. C'est ainsi qu'il croit qu'on ne peut se refuser à admettre plusieurs modes d'inflammation, modifiables ou susceptibles de guérison par des moyens opposés; puisque, dans certaines maladies, l'anatomie pathologique a beau montrer, dans le cadavre, des traces évidentes d'inflammation, il n'en est pas moins vrai que ces maladies ne réclamaient point un traitement antiphlogistique. A ce sujet, il s'appuie de l'opinion d'un homme célèbre par ses travaux en anatomie pathologique, M. Cruveilhier (1).

(1) Voyez l'article ANATOMIE PATHOLOGIQUE du *Dictionnaire de Médecine Pratique*.

Passant au *diagnostic*, il avoue qu'il est difficile de reconnaître, à l'aspect seul, la nature des symptômes primitifs de la syphilis. Pour y parvenir, il pense qu'il ne faut pas séparer l'examen des formes symptomatiques de l'appréciation des causes; qu'il faut toujours s'aider de la connaissance des circonstances *commémoratives*. Sans cela, il serait souvent impossible de parvenir à reconnaître la nature véritable de la maladie. L'énumération détaillée des symptômes locaux, faite dans la précédente séance par M. Devergie, et l'examen comparatif auquel il s'est livré, établissent bien une similitude entre des lésions provenant d'origine diverse, mais ne suffisent pas pour prouver leur identité. Il cite à ce sujet la ressemblance qui existe entre les pustules de la variole et de la vaccine et celles qu'on produit artificiellement avec la pommade stibiée d'Autenrieth; et fait observer que ce n'est point en se bornant à étudier les formes des pustules varioliques, que Jenner est arrivé à découvrir dans le vaccin le préservatif de la petite-vérole.

Arrivant au *traitement de la syphilis*, M. Thibeaud établit encore, comme argument préjudiciel, que ce n'est pas en étudiant les formes des maladies, en explorant les cadavres qu'on est parvenu à l'établissement des bonnes méthodes de traitement; et il cite, entr'autres preuves, le traitement des fièvres pernicieuses.

Il s'élève contre la dénomination de *traitement rationnel*, que les dissidents appliquent à leur thérapeutique des maladies syphilitiques. Il pense que c'est un

jugement intempestif et préjudiciel, et qu'il faut attendre à cet égard la sanction du temps. Il s'étonne, au reste, que les nouveaux doctrinaires s'attribuent l'invention et l'application de la méthode simple. Il cite des passages d'un cours que le professeur Chomel faisait en 1818, et dans lequel était indiqué le traitement adoucissant et antiphlogistique, comme devant, dans le plus grand nombre des cas, précéder l'usage du mercure ; et où étaient signalés les dangers d'une administration mal dirigée de ce médicament et les précautions à prendre dans son emploi. Il trouve également, dans l'ouvrage de Lagneau, édition de 1815, des conseils sur la nécessité du régime, des saignées, des bains, enfin des divers antiphlogistiques, avant de commencer le traitement des affections syphilitiques, soit par les frictions, soit par le sublimé à l'intérieur. Dans sa pratique civile, Lagneau insistait un certain temps sur l'usage de ces moyens, et ce n'était que par l'exigence des circonstances qu'il se bornait à 5 ou 6 jours dans les hôpitaux.

Considérant l'influence énorme que les doctrines exercent sur la pratique, M. Thibaud entre, avant d'exposer les bases véritablement rationnelles du *traitement de la syphilis* dans quelques considérations sur la direction que les doctrines modernes, nées des travaux de Bichat et de M. Broussais, ont imprimée à la médecine pratique. L'étude de la pathologie consistant, suivant ces doctrines, dans l'étude des formes extérieures ou organiques des maladies, il en résulta une tendance nécessaire à nier tout

ce qui s'écartait de cette ligne , et à tout faire rentrer dans le cadre qu'on avait tracé à l'avance. En cela, on s'est montré logicien : mais souvent la logique nous égare à notre insçu ; et, à cet égard, l'étude de la marche qu'ont suivie les esprits , depuis une vingtaine d'années, est pleine d'intérêt. D'abord , efforts immenses pour ramener les fièvres intermittentes à n'être que des inflammations intermittentes ; et, par suite , tendance à les traiter par les antiphlogistiques ; les fièvres pernicieuses , elles-mêmes (1). Aujourd'hui cette partie de la cause est jugée , et il n'est résulté des discussions qu'elle souleva , qu'une appréciation plus exacte des contre-indications à l'emploi du quinquina.

La goutte , à son tour , fut considérée comme n'étant qu'une simple inflammation des petites articulations , unie à l'irritation des organes digestifs ; et déjà voilà que l'on commence à reconnaître dans cette maladie un autre élément pathogénique que l'inflammation (2).

On a professé encore que les scrophules ne consistaient que dans une subinflammation des tissus blancs ; et on a prétendu qu'elles étaient beaucoup moins fréquentes depuis qu'on les traitait par les antiphlogistiques.

(1) Voyez à ce sujet une observation très-intéressante , dans le tome 10 des *Mémoires de la Société d'Emulation*.

(2) Voyez l'article ARTHRITE du *Dictionnaire de Médecine pratique* , dans lequel M. Roche , l'un des hommes qui contribuèrent le plus à la propagation de la doctrine nouvelle , entre à ce sujet dans de longs détails.

Cette dernière assertion ne saurait être prouvée : peu de praticiens ont adopté la méthode antiphlogistique, et ceux qui y ont eu recours en ont promptement reconnu l'inefficacité. Une bonne hygiène, les toniques généraux, les bains de mer surtout, sont actuellement, comme par le passé, unanimement préférés.

La rage, dont la cause virulente n'a jamais été contestée, fut considérée, par quelques médecins de l'école dite physiologique, comme une inflammation suivie d'accidents nerveux, amenés par les circonstances de la morsure ; et le traitement antiphlogistique fut préconisé. M. Guérin de Mamers s'inocula lui-même le virus rabique, pour prouver sa non-existence ; et le même médecin a proposé de traiter, par les antiphlogistiques, à l'exclusion de l'ammoniaque, les effets du venin de la vipère (1).

Les nouvelles opinions sur la syphilis semblent à M. Thibeaud la dernière phase, le dernier effort de la tendance des doctrines organiques : et déjà un mouvement de réaction s'opère, parce qu'on commence à s'apercevoir que les esprits, lancés dans la carrière, ont dépassé le but. Au surplus, en s'exprimant ainsi, il n'a point entendu se constituer l'ennemi de la médecine physiologique : il a voulu seulement dire qu'on ne doit

(1) Voyez dans le *Journal Universel des Sciences Médicales*, une série de travaux, fort remarquables d'ailleurs, de ce médecin, tant sur la rage que sur les effets du venin de la vipère.

point s'enfermer, en quelque sorte, dans les limites d'une doctrine, et s'interdire ainsi tout progrès ultérieur.

Il jette ensuite un coup d'œil sur le traitement des maladies contagieuses et virulentes, et dit qu'il se compose de deux éléments; 1.^o Le traitement des symptômes, celui qui s'adresse aux phénomènes apparents; qui peut, en quelques circonstances, modifier avantageusement la maladie, mais qui ne l'attaque pas dans son principe. 2.^o Le traitement direct. Il convient que ce dernier est, jusqu'à présent, très-incomplet, en raison de notre ignorance du principe; et voilà pourquoi nous sommes si souvent impuissants dans le traitement du choléra asiatique, des dysenteries épidémiques et du typhus, parce que nous n'en connaissons que les formes apparentes, et que leur cause nous est entièrement inconnue. Aussi fait-il observer qu'on n'a pas été heureux dans le choix de ces maladies, prises pour exemple de celles dont on combat les symptômes seulement.

Une sorte d'empirisme raisonné, l'observation aidée de l'induction, ont seuls conduit quelquefois, dans le traitement de ces maladies, à des résultats imprévus, et certains. C'est ainsi que le virus-vaccin est devenu l'antidote de la variole : que, dans les fièvres intermittentes, développées sous l'influence des effluves marécageuses, le quinquina a été reconnu le remède spécifique, et qu'il a conservé ce titre précieux dans les fièvres intermittentes pernicieuses, malgré l'existence de graves phlegmasies, que les belles recherches de M.

Baillie nous ont dévoilées dans ces maladies. Tel a été le cas du mercure dans la syphilis.

Du reste, M. Thibeaud admet, dans cette maladie, l'indispensable nécessité des moyens simples, du régime enfin et des précautions hygiéniques, dont l'action est si puissante, parce qu'elle est continue; tandis que celle des remèdes, proprement dits, n'est que momentanée. Mais ces moyens ne suffisent pas pour détruire la cause productrice de la maladie; ils modifient seulement les symptômes et rendent l'action du mercure sur la cause plus facile. Si cependant on a vu les moyens simples modifier avantageusement les symptômes, jusqu'à favoriser la réaction vitale, et la mettre en état de résister à l'action de cette cause et de l'annihiler même, ce n'est sans doute que dans les cas les moins graves; car, dans la syphilis confirmée, on convient qu'on se borne rarement à leur seul emploi.

Il voudrait qu'on constatât les faits de récurrence après les diverses méthodes de traitement. Cette marche serait préférable à l'accumulation des faits nombreux cités de part et d'autre : dans l'appréciation des faits, le nombre ne pouvant jamais constituer la valeur. Il voudrait qu'on expérimentât, contradictoirement, sur un petit nombre de malades, 20, 30, 40 au plus; et qu'après 10 ans au moins, on constatât la santé de chacun d'eux. Là est toute la question. Il demande si on a suivi, pendant assez long-temps, les cas multipliés dans lesquels on dit que les malades ont été à l'abri des rechutes par le traitement simple, pour pouvoir affirmer, d'une manière aussi positive qu'on le fait, leur guéri-

son radicale. Des faits nombreux et bien constatés viennent infirmer ces prétentions. Il pense, au reste, que les médecins praticiens des villes peuvent seuls constater la vérité, parce qu'ils ont, pendant de longues années, les mêmes malades sous les yeux; tandis que les médecins militaires et ceux qui dirigent le traitement des filles publiques, n'ont sous la main que des individus toujours nouveaux et soumis à des déplacements continuels.

Quel que soit le traitement employé, M. Thibeaud veut qu'il modifie l'organisme d'autant plus profondément qu'il aura été plus fortement et plus long-temps soumis à l'action du principe contagieux. Examinant par quels moyens cette modification pourra être plus sûrement obtenue, il entre en quelques détails sur les effets du mercure, qu'il est bien loin de regarder comme aussi dangereux qu'on le prétend. Dans plusieurs maladies on le donne sous toutes les formes, par toutes les voies. Il a vu dans les hydropisies du cerveau, chez les enfants, user de 3 et 4 onces d'onguent mercuriel en frictions, en l'espace de quelques jours, sans qu'il en résultât le moindre accident. — Il nie que les exostoses soient dues à l'action du mercure; et il allègue en preuve les ouvriers exposés aux émanations de ce métal, et qui n'en sont jamais atteints. Il croit que si le mercure a quelque part à la production des exostoses, ce ne peut être que par son union à la cause productive de la maladie syphilitique.

Il ne peut expliquer l'action curative du mercure à titre

de révulsif. Il demande quelle espèce de révulsion ont pu produire 8, 10 grains de muriate suroxydé de mercure, filés dans l'espace d'un mois et plus. On n'en sait pas plus sur le mode d'action du mercure, et même des remèdes dits sudorifiques, que sur celui du quinquina; et le traitement simple n'agit point à ses yeux comme *antiphlogistique*, mais comme exerçant une modification profonde de l'organisme. Aussi observe-t-il que ce traitement doit être d'autant plus longuement continué que la maladie est plus profondément établie; parce qu'alors la modification est plus difficile.

Il termine en faisant pressentir une modification des deux opinions dissidentes l'une par l'autre; modification qu'il croit apercevoir déjà. A ses yeux la doctrine nouvelle aura rendu le service d'appeler davantage l'attention sur l'importance des modifications hygiéniques dans les maladies; importance, en général, trop oubliée; le médecin se bornant trop souvent à prescrire des médicaments, sans s'occuper de régulariser le régime et la conduite extérieure des malades.

M. ROUILLARD s'était proposé d'entrer dans la discussion de la question, mais il y renonce, la regardant comme suffisamment éclaircie. Néanmoins, dans une question aussi importante, si c'est un devoir à chacun de donner son opinion, ce devoir lui semble plus impérieux pour ceux qui, par leur expérience ou leur position, ont été plus à même de l'établir d'une manière positive. Trente ans et plus d'exercice de la médecine, dont plusieurs années, soit dans l'hôpital de la marine

à Brest, où il a dirigé le service des vénériens, soit comme chirurgien en chef à bord des vaisseaux, n'ont laissé aucun doute dans son esprit, sur l'existence du virus syphilitique et sur son hérédité. Il pourrait encore appuyer cette opinion sur un grand nombre d'observations tirées de sa pratique civile. — Il rejette l'assertion émise par M. Devergie et par un certain nombre d'écrivains, que le libertinage, la débauche, la malpropreté et l'abus des plaisirs de l'amour peuvent déterminer la syphilis. — L'action spécifique du mercure sur la syphilis ne lui est pas moins démontrée que l'existence du virus lui-même.

Il regarde le traitement dit rationnel ou antiphlogistique, comme insuffisant, dans la presque totalité des cas ; et, à son avis, c'est une erreur grave et qui peut devenir bien funeste, que de penser que les symptômes primitifs, c'est-à-dire la blennorrhagie, les chancres et les bubons primitifs, peuvent se guérir sans l'usage du mercure. Il croit fermement qu'un sage emploi de ce moyen préviendrait presque toujours l'apparition des symptômes consécutifs. Il n'a pas vu une fois sur cent, ces symptômes se développer chez les sujets qui ont suivi, avec exactitude, le régime et le traitement. — On a exagéré les effets funestes du mercure, dont l'administration, telle qu'elle a lieu depuis nombre d'années, ne laisse plus ces traces indélébiles qui, autrefois, faisaient reconnaître partout les malheureux qui avaient passé à ce qu'on appelait les grands remèdes : les salles des vénériens ne sont plus

un objet d'horreur : la salivation est abandonnée. Au reste, le régime, les moyens antiphlogistiques doivent toujours précéder et accompagner même, suivant la nature des cas, l'usage du mercure, qu'il faut toujours donner avec prudence et à dose proportionnée à la susceptibilité des sujets.

M. MARCÉ regarde comme un fait démontré la spécificité du mercure et l'insuffisance des antiphlogistiques dans le traitement de la syphilis. En prenant la parole il a voulu seulement appeler l'attention sur l'instantanéité d'action du mercure et sur la réalité de la syphilis larvée.

Dans certains cas de syphilis constitutionnelle le mercure, donné même à de très-faibles doses, produit une amélioration tellement brusque et instantanée, qu'il comparerait volontiers son action à celle de l'électricité. La dose homœopathique d'un quart de grain de deutochlorure a produit, en 24 heures, sur des éruptions envahissantes et des chancres réfractaires, un changement qui a rendu ces symptômes méconnaissables de ce qu'ils étaient immédiatement auparavant. Ces faits ne prouvent-ils pas que la vérole n'est pas seulement dans les points où nos yeux l'aperçoivent? Derrière tout ce cortège de symptômes d'apparence inflammatoire, de chancres, de tumeurs, de végétations, existe un premier mobile, une cause active et vivace, féconde en effets variés, véritable protéée, se déguisant sous des formes diverses et insaisissables par tout autre remède que par le mercure.

Venant aux syphilis larvées, il rappelle que Sydenham admettait des *variolaë sine variolis*; et il se demande si on ne pourrait pas admettre aussi des syphilis sans l'entourage ordinaire des symptômes apparents. Ce qu'il y a de positif, c'est que, pour se servir du langage des anciens, certains états généraux de l'économie trouvent leur crise dans l'apparition d'un symptôme syphilitique extérieur; et que, dès-lors, la maladie est jugée. C'est ainsi que l'observation a démontré que, chez des personnes précédemment affectées de syphilis et n'en présentant actuellement aucun signe visible, il existait un malaise vague, indéfinissable; un dépérissement général; un état morbide, que les causes habituelles des maladies ne pouvaient expliquer; des douleurs, d'apparence nerveuse, rhumatismale; des phénomènes enfin aussi nombreux que les organes, aussi variés que les fonctions, et qu'à l'apparition d'un symptôme syphilitique extérieur, tout disparaissait comme par enchantement. La syphilis avait quitté son masque pour revêtir ses formes ordinaires. A l'appui de cette doctrine il donne le détail de trois observations; la première, en preuve de l'instantanéité d'action du mercure; les deux autres, en preuve de la réalité de syphilis larvée.

PREMIÈRE OBSERVATION. — *Instantanéité d'action du mercure.* — Petit chancre au prépuce, venu à la suite du coït. Pendant six semaines les antiphlogistiques de toute espèce sont employés avec la plus sévère exactitude, et cependant l'ulcération s'étend considérablement en surface, envahit tout le prépuce et gagne le corps de

la verge. Le malade, étudiant en médecine, ne se décourage point et refuse obstinément le mercure. Des taches de couleur cuivreuse, disséminées sur tout le corps ; des petites tumeurs, grosses comme la tête d'une épingle et d'apparence verruqueuse, qui surgissent entre les doigts, les orteils, et au niveau des articulations phalangiennes ; la coloration terne de la face ; un affaissement général ; de l'inappétence, de l'insomnie, un malaise vague, et fort extraordinaire chez un jeune homme doué jusqu'alors de la plus brillante santé ; tout cet ensemble de symptômes ébranlent enfin sa conviction ; et, vaincu enfin par les instances réitérées de M. Marcé, il se décide à faire usage du mercure à l'intérieur et à l'extérieur. Depuis plusieurs nuits le malade n'avait pu trouver un instant de sommeil, à cause des douleurs que lui faisait éprouver le chancre. A dater du jour où des plumasseaux chargés d'onguent mercuriel furent appliqués sur le chancre, les douleurs cessèrent, et le premier quart de grain de deuto-chlorure de mercure introduit dans l'estomac, produisit sur l'économie tout entière une modification analogue. Le malaise disparut, l'appétit revint, le visage n'offrit plus l'aspect terne des jours précédents. Vingt grains de deuto-chlorure achevèrent la guérison.

M. Marcé demande si l'instantanéité d'action du mercure dans ce cas peut être expliquée par la doctrine physiologique actuelle.

2.^e OBSERVATION. — *Syphilis larvée sous forme rhumatismale*. — Des chancres et des bubons qu'avait contractés un jeune homme, se guérissent assez promp-

tement, sous l'influence d'un traitement mercuriel , précédé et accompagné des antiphlogistiques. Deux ans après, nouveaux chancres et nouveaux bubons, à la suite d'un coït impur, lesquels disparaissent sous l'emploi unique des antiphlogistiques. A bout de trois mois, la guérison paraissant solide, ce jeune homme se marie. Cependant, depuis quelque temps, il éprouvait, dans les épaules, à la nuque et au côté gauche, des douleurs très-vives, qui devinrent intolérables, quoique sans fièvre, et le forcèrent à garder le lit. — Saignée, sangsues; soulagement momentané; mais bientôt retour des douleurs. Cet état durait depuis un mois, lorsque des taches cuivreuses couvrent le corps, et des chancres très-petits surviennent au prépuce. — Les douleurs cessent immédiatement. — Administration du deuto-chlorure de mercure associé aux sudorifiques; continuée pendant deux mois, et guérison sans retour de la moindre douleur pendant le traitement.

3.^e OBSERVATION. — *Syphilis larvée sous forme de céphalée*. — Céphalalgie frontale intolérable, rebelle aux saignées, aux sangsues, aux vésicatoires, à tout l'appareil antiphlogistique et révulsif. — Un matin, le malade annonce qu'il n'a plus de douleurs à la tête, mais qu'il souffre de la verge: on y trouve un chancre. Il avoue que, précédemment, il avait eu la vérole; il est traité par le mercure, et le chancre se guérit sans retour de la céphalée.

M. Marcé pense que, si la véritable nature de la céphalée avait pu être connue sans l'indice du chancre,

le mercure, pris à l'intérieur, aurait triomphé d'un mal contre lequel le traitement rationnel avait échoué. En présence de pareils faits il demande ce que pourrait inventer la manie des explications, et si la physiologie actuelle n'est pas obligée d'avouer son impuissance.

En résumé : contagion de la syphilis, hérédité, tendance à se manifester sous les formes les plus diverses, spécificité du mercure ; et, dans certains cas, instantanéité d'action de ce remède, sont, pour M. Marcé, des vérités incontestables, consacrées par le temps, par l'expérience journalière, et qu'à son avis il est défendu de nier, sous peine d'aveuglement. Du reste, il reconnaît que M. Broussais a la gloire d'avoir vulgarisé l'emploi des antiphlogistiques dans le traitement de la syphilis, soit aiguë, soit chronique.

M. PADIOLEAU aurait voulu que, dans la discussion actuelle, on se fut demandé :

1.^o Quels sont les moyens de distinguer les affections syphilitiques ?

2.^o Le diagnostic de ces affections étant bien établi, quel en est le traitement ?

3.^o Si une affection vraiment syphilitique a disparu complètement par le seul traitement antiphlogistique peut-on être parfaitement rassuré quant aux accidents consécutifs ?

Il paraît que la première question est loin d'être résolue, puisque, d'après ce qu'a dit M. Devergie, dans la précédente séance, il n'y a point de signes certains auxquels on puisse reconnaître une affection syphili-

tique. — Il croit que cette difficulté du diagnostic a eu une grande influence sur le traitement qu'a adopté cet honorable praticien. Quant à lui il trouverait, dans cette difficulté même, un motif puissant pour employer le mercure ; puisque ce remède, sagement administré, ne peut nuire, quand bien même il serait inutile ; et qu'il est reconnu qu'il aurait l'inappréciable avantage de préserver des affections syphilitiques secondaires, si, en résultat, la maladie se trouvait de nature à les faire naître. Il nie d'ailleurs que le mercure ait tous les inconvénients qu'on se plaît à lui imputer, et il cite, pour exemple de son innocuité, l'emploi qu'on en fait dans la péritonite et le rhumastisme. Il invoque l'autorité même de M. Devergie, qui avoue que, lorsqu'une affection d'apparence syphilitique ne cède pas au traitement rationnel, il a, surtout chez les sujets lymphatiques, recours au mercure. Il n'admet pas, avec cet honorable confrère, qu'on soit autorisé à rejeter le mercure dans le plus grand nombre des cas, parce qu'on en a fait autrefois un abus condamnable : cette induction n'est pas logique ; autant vaudrait proscrire l'émétique, les purgatifs, le quinquina et les sangsues, parce qu'on en a abusé. Il ne doute pas que l'on ne revienne généralement à employer le mercure, lorsque l'expérience aura fait voir le grand nombre d'affections consécutives qui surviendront après les traitements par la méthode simple.

Ceci conduit M. Padioleau à la 3.^e question. Il demande, comme l'a fait M. Guépin, quel est le médecin

qui, la main sur la conscience, voudrait assurer à un malade traité sans mercure qu'il n'a rien à redouter pour l'avenir. A ce sujet, il rappelle les cas déjà cités qui démontrent, jusqu'à l'évidence, la corrélation intime et non équivoque qui existe entre l'apparition des accidents syphilitiques constitutionnels et la cessation des phénomènes primitifs, qui en doivent être considérés comme la source, encore bien que quelques mois, et même plusieurs années, se soient écoulés depuis leur cessation. Parmi un grand nombre de faits pour corroborer le précepte de l'administration des mercuriaux dans les accidents primitifs, il en cite deux. Le premier appartient à M. Lagneau (1). Une dame avait contracté en se mariant une blennorrhagie qu'on avait traitée par les boissons délayantes et des bains. Depuis lors elle avait toujours vécu de la manière la plus régulière, lorsque, douze ans après, elle alla consulter M. Lagneau, pour un ulcère irrégulier, à surface grise, à bords rouges et élevés, situé à la partie moyenne de la voûte du palais; carie de la portion d'os correspondante, enchi-frenement opiniâtre, et tous les signes d'un pareil ulcère au plancher des fosses nasales, d'où il s'était déjà détaché plusieurs petits fragments d'os exfoliés. Cette maladie, survenue depuis 4 mois, avait résisté à l'usage continu des antiphlogistiques, des émollients et des opiacés.

(1) *Dictionnaire de Médecine*, art. BLENNORRHAGIE.

Le second fait appartient à M. Recamier. Un Inspecteur d'administration éprouve , à trois reprises différentes , des accidents cérébraux , considérés comme apoplectiques , et contre lesquels on avait employé les émissions sanguines. M. Recamier, consulté alors , ayant interrogé soigneusement le malade , apprit qu'il avait eu autrefois une affection syphilitique traitée seulement par les anti-phlogistiques. Alors, croyant pouvoir attribuer les accidents au développement d'une exostose dans l'intérieur du crâne, il prescrivit un traitement anti-syphilitique mercuriel ; et, quoique depuis il se soit écoulé douze années , les accidents n'ont plus reparu.

M. Padioleau se résume en disant que, dans les cas bien avérés et même dans les cas douteux d'une maladie syphilitique , il est prudent de prescrire un traitement mercuriel qui, lorsqu'il est sagement dirigé, n'est nullement susceptible de nuire aux individus, quelque délicats qu'ils soient, et qui a d'ailleurs l'inappréciable avantage de les préserver des effets consécutifs de la contagion ; si, en résultat, la maladie se trouve de nature à les faire naître.

M. SALLION pense qu'après quatre longues séances consacrées à la discussion des diverses questions relatives à la nature et au traitement de la syphilis, il n'y a plus qu'à se résumer, en formulant des théorèmes, qui soient l'expression de la discussion. Tout ce qu'il a entendu l'a confirmé dans la manière de voir qui lui a servi de guide dans une pratique de 23 ans, constamment appliquée au traitement des maladies syphilitiques,

tant dans l'ordre civil que dans un hôpital spécial ; de militaires et de filles publiques , qu'il a dirigé pendant 17 ans ; ainsi il admet :

1.^o Qu'il existe une maladie spéciale et bien déterminée , désignée sous le nom de *syphilis*.

2.^o Que cette maladie est produite dans le corps humain par un *virus* ou *poison animal* spécial.

3.^o Que le coït est le moyen presque constant d'infection ; mais que, cependant, le contact, sur une membrane muqueuse ou sur un point de la peau dégarnie de l'épiderme , du pus d'un ulcère syphilitique quelconque, ou de la matière d'une blennorrhagie , peut produire l'infection : de même que, dans le cas de syphilis constitutionnelle, le sperme, la salive, et les humeurs secrétées par les membranes muqueuses peuvent devenir les véhicules de la matière infectante.

4.^o Qu'il y a identité de nature entre tous les accidents syphilitiques ; même la blennorrhagie , en certaines circonstances encore indéterminées.

5.^o Que les accidents syphilitiques récents , même les plus simples en apparence , peuvent déterminer l'infection constitutionnelle de toute l'économie.

6.^o Que cet état constitutionnel peut exister , sans être accompagné de signes qui l'annoncent.

7.^o Qu'un individu , ainsi infecté, peut communiquer la maladie syphilitique à son conjoint et aux enfants qui naissent de leur union ; que l'époque de cette communication peut être considérablement éloignée de celle de l'infection primitive , et qu'elle se fait ou ne se

pas , sous certaines conditions absolument ignorées , mais qui doivent exister , puisqu'il est bien avéré , par exemple , qu'un , deux enfants peuvent naître exempts d'infection et un troisième en être atteint , quoique les parents soient restés constamment dans le même état de santé.

8.^o Que le remède principal et spécifique à opposer à toutes les formes de la maladie syphilitique , est le mercure ; les autres modificateurs , reconnus utiles et même indispensables , ne venant qu'en seconde ligne et comme auxiliaires.

9.^o Qu'il existe des accidents d'apparence syphilitique , qui sont la blennorrhagie , le chancre , le bubon et certaines excroissances , dont l'irritation est la seule cause , et dont tout le traitement doit consister dans le régime antiphlogistique.

10.^o Que , dans l'état actuel de la science , il n'y a , pour les distinguer des accidents syphilitiques , aucun signe pathognomonique , et que la prudence exige , dans le doute , qu'on soumette ceux qui en sont atteints à un traitement mercuriel approprié , parce qu'il est bien reconnu que cette médication , dirigée avec sagesse , n'a jamais été nuisible , lors même qu'elle n'était pas nécessaire ; tandis que , faute de l'employer , des accidents consécutifs , contagieux et héréditaires , ont quelquefois fait repentir le médecin de sa sécurité.

M. Sallion pense que ces théorèmes pourraient être considérés autant comme le résumé de la discussion générale que comme l'expression de ses convictions

personnelles , puisque les honorables collègues qui sont en dissidence sur certains points , admettent , eux-mêmes , un principe *contagieux* ; un remède *spécial*, si ce n'est *spécifique* , le mercure , qui , en définitif , et lorsque les remèdes généraux n'ont pas suffi , vient leur prêter la puissance de son action ; et , enfin , la constitutionnalité et l'hérédité de la syphilis. Toute la différence semblerait donc consister en ce que les uns tiennent au mot *virus* et les autres au mot *contagion*. — Mais cette distinction lui paraît d'une haute importance , puisque , par *virus*, il faut entendre un agent spécial , existant par lui-même ; et que , par *contagion* , les partisans des idées nouvelles ont entendu une simple modification possible de la matière secrétée par la partie actuellement malade ; et que de cette distinction a découlé nécessairement une différence immense dans la manière dont les partisans de l'une ou de l'autre doctrine ont établi le traitement. En effet , ceux qui admettent un *virus* ont dû chercher , dès l'abord , à neutraliser le poison par un agent spécifique ; tandis que les autres , ne voyant au début qu'un mal local et ordinaire , ont dû se borner à le traiter d'après les lois ordinaires de la physiologie pathologique , se réservant à attaquer la *contagion* , lorsqu'elle se serait manifestée par la suite. — Ici est donc toute la question ; et elle est d'une telle importance sociale qu'on doit trembler de la résoudre légèrement. Ainsi , faut-il avoir recours au mercure dès l'apparition des symptômes primitifs ? ou bien ce remède ne doit-il être employé qu'après le développement des accidents secondaires ? ou , en d'autres termes , la

sypilis est-elle constituée par les accidents primitifs , ou ne l'est-elle que par les accidents secondaires ?

L'honorable représentant de la méthode simple a bien allégué une masse énorme de faits en faveur de l'abstinence du mercure dans le traitement des symptômes primitifs; mais il a avoué que des accidents secondaires arrivaient quelquefois , et que , dans ce cas , il avait recours à ce médicament. Or , d'après cet aveu , et en admettant même la validité des faits allégués , il ne semble pas à M. Sallion qu'il soit logique de proscrire le mercure du traitement des accidents primitifs ; car les accidents secondaires ne pouvant être que la conséquence des accidents primitifs ; et étant , sans nul doute , de même nature , pourquoi , si le mercure est bon contre les *effets* ne vaudrait-il rien contre la *cause* ? C'est en vain qu'on repliquera que les rechutes sont aussi communes après un traitement mercuriel qu'après un traitement simple ; car cette assertion n'est pas plus logique que la proscription du mercure du traitement des affections primitives ; puisque le remède qui peut guérir les accidents secondaires est virtuellement en puissance de les prévenir en guérissant les accidents primitifs ; cette assertion , par cela même , et quand elle ne serait pas infirmée par l'expérience , n'est donc pas vraie , et ne doit être considérée que comme une protestation en faveur de certains intérêts de doctrine.

On objectera , sans doute , que le mercure n'étant que le remède de la contagion , et que le pus , produit par les accidents primitifs , ne prenant le caractère contagieux que sous certaines conditions de phlogose ; de

même que le produit de la muqueuse intestinale , dans les dysenteries , ne devient contagieux que dans certains cas ; il s'en suit qu'il ne convient pas de donner le remède de la contagion avant que la contagion n'ait eu lieu, et que le meilleur moyen d'empêcher qu'elle ne se produise , est de détruire l'inflammation , qui en est la cause , par les antiphlogistiques.

Il faut avouer que , si cette manière de faire l'application de la doctrine de l'irritation aux maladies syphilitiques n'est pas à l'abri de reproches , elle est au moins assez ingénieuse. Ne pouvant nier d'une part , la production de symptômes consécutifs et l'hérédité de la vérole ; et , d'une autre part , ne pouvant se refuser à admettre les cures opérées par les mercuriaux , et voulant , néanmoins , conserver l'honneur de la doctrine et maintenir son aptitude à tout expliquer et à tout vaincre , on a dit : les accidents primitifs de la syphilis sont tous du domaine de l'irritation , et ne réclament , dès lors , que le traitement antiphlogistique ; mais si , par un traitement mal dirigé ou mal suivi , l'irritation n'a pas été suffisamment combattue , alors le produit des sécrétions morbides devient contagieux ; et c'est alors seulement qu'il se manifeste des accidents consécutifs , et une modification de l'organisme , telle qu'elle peut se reproduire par voie de contagion ou d'hérédité ; alors aussi seulement , le mercure , en sa qualité de modificateur énergique , peut présenter une application utile. Ainsi , on se flatte d'avoir tout concilié , Doctrine et Expérience. Mais si des faits , multipliés à l'infini ,

s'élèvent contre cette manière de voir ; s'il y a mille exemples incontestables de véroles d'emblée ; que deviennent ces adroits et subtils raisonnements ? Pourra-t-on , d'ailleurs , préciser l'époque exacte de l'existence des accidents primitifs où commence leur aptitude à produire la contagion , et où cesse la convenance des antiphlogistiques pour commencer celle des mercuriaux ; savoir , au juste , où est la sécurité , où est le danger ?

Encore une fois , telle est la question : l'aptitude à produire l'infection existe-t-elle dès le principe , comme le veulent les partisans du virus ? ou bien ne se manifeste-t-elle que comme une conséquence , plus ou moins éloignée , de l'accident inflammatoire primitif , comme le prétendent les partisans de la contagion ? En se rangeant du premier avis , il faudra , dès l'abord , attaquer le virus par les mercuriaux ; tandis qu'en partageant la seconde opinion , les antiphlogistiques seront les seuls remèdes nécessaires , puisque la contagion n'existe pas encore , et qu'eux seuls , en détruisant l'inflammation , ont la propriété d'empêcher la modification d'où elle résulte.

La question étant envisagée sous ce point de vue , la substitution du mot *contagion* au mot de *virus* , est donc de la plus haute importance , puisque toute la thérapeutique des maladies syphilitiques est changée par l'adoption de l'un ou de l'autre mot.

M. Sallion ne peut , d'après les conséquences logiques du raisonnement , comme aussi d'après les résultats de l'expérience générale des anciens et des modernes , et celle qui lui est personnelle , se refuser à admettre l'existence d'un virus ,

Il affirme que toutes les personnes qui lui ont offert des accidents consécutifs ; toutes celles dont les conjoints ou les enfants ont eu des accidents syphilitiques, avaient toutes été traitées, à une époque plus ou moins éloignée, *d'accidents primitifs*, par la seule méthode antiphlogistique, sans mercure ; et, par contre, il atteste que, depuis vingt ans qu'il exerce la médecine à Nantes, il a traité par la méthode mercurielle un bon nombre de jeunes gens, qui sont devenus pères de famille ; et qu'aucun d'eux n'a eu de rechute, ni l'horrible douleur de voir sa femme ou ses enfants victimes des écarts de sa jeunesse. Il invoque, à l'appui de son opinion, tous les praticiens des villes ; ceux - là seuls qui lui semblent réellement compétants, parce qu'ils sont immiscés dans les intimes secrets de l'union conjugale ; avantage qu'on ne rencontre ni dans les hôpitaux civils, ni dans les hôpitaux militaires. Il dit que, puisque les faits allégués par les partisans de la méthode nouvelle n'infirmement pas ceux qu'avancent les partisans de la méthode mercurielle, il est du devoir du médecin, dans quelque position d'action qu'il se trouve, de soumettre, en attendant que la question soit jugée d'une manière qui n'offre plus de doute, toutes les personnes prises d'accidents vénériens primitifs suspects d'origine impure, à un traitement mercuriel, administré avec les précautions et la réserve que nous ont apprises l'expérience aidée des lumières répandues sur la science par les travaux de l'école moderne. Il se félicite d'avoir toujours suivi cette marche, dictée par la prudence, soit dans sa pratique privée, soit pendant les 17 ans que les inté-

rêts de la santé d'une grande population, et des militaires de la garnison, lui ont été confiés; et il peut affirmer que jamais le mercure, administré contre les symptômes primitifs, n'a été la cause d'accidents qui aient pu lui faire concevoir des doutes ou des craintes sur son emploi; et que, notamment, il n'a jamais vu survenir de symptômes secondaires, après un traitement mercuriel suffisant.

M. DEVERGIE ne peut laisser passer, sans les réfuter, quelques objections qui ont été dirigées contre sa doctrine. On a dit, pour infirmer la validité des cas de spontanéité de la syphilis, qu'on était étonné de n'avoir jamais vu apparaître des symptômes de cette maladie chez les continents. Mais ce n'est point une objection qu'on puisse faire, puisque ces personnes sont placées dans des conditions de repos qui ne permettent point le développement des affections des organes génitaux.

Pour combattre ses opinions sur l'exclusion qu'il fait d'une cause spéciale, et sur le développement de la maladie par l'influence des excès des plaisirs vénériens, et la succession de ses symptômes par la voie des sympathies, on a dit que la masturbation n'avait jamais produit les accidents caractéristiques de la syphilis.

Il trouve, au contraire, dans les suites de cette passion, des preuves évidentes de son opinion, puisque, dans ce cas, on voit se développer divers phénomènes d'apparence syphilitique, tels que des pustules à la peau, et que les sympathies déterminent des accidents cérébraux, des tremblements nerveux, l'affaiblissement de la vue, etc. Ainsi, dans la syphilis, Hunter, lui-même, attri-

buait les maux de gorge aux sympathies qui unissent cette partie avec les organes génitaux. Lorsque l'orchite succède à la suppression d'une blennorrhagie ou à l'introduction d'une sonde dans l'urèthre, est-il plus rationnel de voir dans ce phénomène l'excursion d'un virus qui va se nicher ici ou là, plutôt qu'un résultat de la sympathie qui unit la membrane muqueuse uréthrale avec le testicule : de même que l'on voit un dépôt se développer à l'aisselle, lorsque le doigt est affecté d'une piqure ? — On a allégué, comme une preuve que le traitement antiphlogistique ne suffisait pas pour combattre la syphilis, que, malgré l'influence d'un climat chaud, les soldats anglais transportés en Portugal, pendant la guerre de la Péninsule, et qui avaient été traités par cette méthode par Fergusson (qui fut le premier des médecins anglais qui commença à traiter les accidents syphilitiques sans mercure), éprouvèrent des accidents très-graves; tandis que les soldats portugais, qui militaient avec eux, et qui avaient été traités par la méthode mercurielle, avaient été bien moins gravement affectés. — La vraie cause de cette différence ne peut être attribuée à la méthode de traitement; mais, ainsi que Fergusson l'a fait observer, aux écarts de régime et aux excès de vin auxquels se livraient ces soldats.

M. Devergie dit que les conditions propres à favoriser la *contagion* doivent être prises en grande considération et peuvent servir à expliquer des cas qui, au premier abord, sembleraient inexplicables ou contradictoires. Tout le monde affirme que la matière d'un chancre, d'une blennorrhagie peut être inoculée; mais

personne ne dit que l'inoculation ne produira la contagion que si le pus est recueilli pendant la période inflammatoire de l'accident syphilitique. La blennorrhagie chronique n'est contagieuse que quand elle revient à l'état aigu ; et, quant aux chancres, il n'y a que les primitifs qui puissent fournir matière à l'inoculation. Le pus des chancres chroniques détermine un produit qui n'est plus la vérole, ainsi que l'a reconnu Hunter lui-même, quoique grand partisan du virus. Cela étant, comment, si les accidents secondaires contenaient le virus, le pus qu'ils produisent ne pourrait-il pas inoculer la vérole ? Bru rapporte, à l'occasion des expériences qu'il a faites à ce sujet dans l'hôpital de la marine à Brest, qu'un matelot vénérien, qui voulait prolonger son séjour à l'hôpital, étendait tous les jours sur un chancre près d'être guéri, du pus qu'il prenait à ses voisins, et qu'il ne put raviver son chancre, ni renouveler la contagion.

Passant aux considérations relatives à l'usage du mercure, M. Devergie dit que les anciens, qui connaissaient la syphilis telle qu'on la connaît aujourd'hui, (1) n'employaient jamais, pour la combattre, les préparations mercurielles, qu'ils considéraient comme un poison. Ce furent les Arabes qui, les premiers, les employèrent en onguent, mais seulement contre les maladies de la peau. Ce ne fut qu'en 1493 que, le mercure ayant été donné contre les accidents de l'épidémie qui régnait alors,

(1) Voyez, à ce sujet, la note à la page 143.

et qu'on appela Grosse Gorre, à cause de certains caractères d'analogie qu'elle présentait avec les maladies vénériennes connues de tous temps, on s'avisa, par analogie, de le donner dans ces dernières maladies. Ce fut Bérenger de Carpi, qui, le premier, le mit en pratique; mais on a tort de lui en faire un titre de gloire, car les accidents qu'il détermina par son usage furent tellement graves, que plusieurs malades en moururent, et que l'indignation publique le fit chasser de Rome (1). Les

(1) *Note des Rédacteurs.* Après la lecture du procès-verbal de cette séance, M. Sallion a demandé à présenter les observations suivantes au sujet de l'assertion de M. Devergie, relative à Bérenger de Carpi.

Dans l'article qui est consacré à ce médecin dans le Dictionnaire de la Médecine ancienne et moderne, par Eloy, on voit qu'il ne fut point chassé de Rome, mais qu'il fut obligé de quitter Bologne, pour se réfugier à Ferrare, parce qu'il avait été accusé d'avoir disséqué vifs deux Espagnols malades de la vérole; accusation évidemment fausse, mais qui est bien dans l'esprit de ces temps d'ignorance, où les dissections de cadavres humains auxquelles se livrait Bérenger, durent faire naître l'étonnement et mille absurdes conjectures.

Loin que les frictions mercurielles fussent suivies des accidents dont parle M. Devergie, Eloy rapporte, d'après Fallope, médecin contemporain, que Bérenger se fit, par leur moyen, une telle réputation, qu'il gagna plus de cinquante mille ducats d'or; qu'il laissa, en mourant, une vaisselle qui montait à un poids extraordinaire d'or et d'argent, et qu'il légua au duc de Ferrare quarante à cinquante mille écus.

Le savant Sprengel constate aussi, dans son Histoire de la Méde-

ravages occasionnés par le mercure engagèrent Paulmier, Fracastor, Fallope, Fernel, à en proscrire l'emploi. Ils traitaient et guérissaient la syphilis par un régime sévère, consistant en raisins secs et un peu de pain pour nourriture, et par les sudorifiques, dont le hasard apprit l'utilité et l'usage. Or, ces remèdes ne

cine, tome 3, page 73, que Bérenger se procura une fortune immense par les cures qu'il opéra avec les frictions mercurielles; et il dit que cela détermina plusieurs médecins, entr'autres Nicolas Massa, à suivre la même méthode, pour assurer leur fortune. Ces faits sont également constatés dans l'article consacré à Bérenger dans le Dictionnaire historique de la Médecine ancienne et moderne de MM. Dezeimeris, Ollivier (d'Angers), et Raige-Delorme.

Ces différentes autorités sont d'ailleurs appuyées d'une autorité irrécusable, celle de Fallope, qui était loin d'accuser le mercure, comme on l'a prétendu, ainsi qu'on pourra s'en assurer par le passage suivant, qu'on trouve à la page 44 de son traité de *Morbo Gallico*, imprimé à Padoue, en 1563 :

« Prima ratio empirica, quâ sanatus est morbus in Italia, fuit ab
» argento vivo sumpta; quoniam cùm cœperit grassari morbus,
» chirurgici, qui nitebantur omnem lapidem movere, cùm legis-
» sent hydrargyron nimium valere ad scabiem rebellem; cumque
» primis temporibus lues hæc ulcera afferret, experti sunt argen-
» tum vivum, *et feliciter quidem*; unde multi divites facti sunt.
» Inter quos Jacobus Berengarius ille Carpensis, cum solus calleret
» secretam hanc medicinam, ita opulentus redditus est *solo isto*
» *quæstu*, ut testatus fuerit muneratam pecuniam 40,000 scuta-
» torum, præter argenteam materiam, quæ omnia duci Ferrarensi
» reliquit; omnis enim aqua ad mare currit. Hic ita erat infensus
» Hispanis, ut (cum esset Bononiæ) geminos ex eis laborantes
» morbo gallico cœperit, et vivos anathomieis administrationibus

furent employés que parce que le mercure ne réussissait pas : et une nouvelle preuve que ce remède n'a pas toujours répondu à l'attente des médecins, c'est qu'on a eu successivement recours à l'or, à l'opium, au gaïac, au sassafras, à l'ammoniaque, aux plantes dépuratives, et que, peu à peu, on a diminué dans la pratique la dose du

» destinaverit ; quâ de re profligatus Ferrariæ obiit. (1550). Præ-
» terea testatum reliquit Laureatus ille poëta Fracastor, *totam*
» *vim sanandi Gallicum positam esse in hydrargyro : et*
» *ita viget auctoritas hujusce modi medicamenti, ut eo tota*
» *Gallia utatur. In Germaniâ, in Italiâ etiam exercitati*
» *non pauci maximam fidem adhibent : et præter hanc ratio-*
» *nem sumptam ab experimento, videtur ea vis in naturâ medica-*
» *menti esse, ut quasi divinum sit mixtum.* »

Un des assistants, M. Mesnard, ayant demandé que ces observations ne fussent insérées au procès-verbal qu'autant que M. Devergie, alors absent, aurait pu y répondre ; il fut décidé qu'on lui en écrirait de suite. M. Devergie a répondu : « Qu'il ne s'op-
» posait nullement à cette rectification historique : qu'au reste,
» il n'avait pas eu le temps de vérifier le fait ; mais qu'il croyait
» bien avoir lu quelque part une note contre l'abus du mercure
» au temps de Bérenger de Carpi, et qu'il se rappelait fort bien
» qu'au temps de Paracelse, fort peu éloigné de celui de Bérenger,
» le mercure fut totalement délaissé et remplacé par le gaïac,
» nouvellement importé. »

La mémoire de M. Devergie n'a point effectivement été ici en défaut ; car les rédacteurs de cette note, en faisant des recherches au sujet de Bérenger de Carpi, ont trouvé l'article suivant dans la Biographie du Dictionnaire des Sciences médicales, tome 2, article Berengario (Jacques), et dont l'auteur est M. A.-J.-L. Jourdan, auteur d'un ouvrage dont le but est de détruire en

mercure. Mais cette sage réserve n'est pas générale, et c'est à tort, dit M. Devergie, qu'on dit qu'on n'abuse plus du mercure de nos jours, et qu'il ne produit plus d'accidents. La preuve du contraire se trouve dans 224 cas d'horribles accidents, recueillis dans l'espace de 6 ans, qu'il a fait graver, et qui proviennent tous de l'abus du

même temps, et l'idée d'un virus syphilitique, et l'action spéciale du mercure contre la syphilis.

« Il y avait déjà plus de deux siècles qu'on se servait du mer-
» cure en médecine ; et Schellig, Brandt, Widmann, Montete-
» sauro, Stebel, Benivieni, Almenar, etc., l'avaient déjà em-
» ployé ou vu employer contre la syphilis. Tous ces auteurs ne le
» louent même pas ; et, si nous en croyons Cellini, Berengario
» *fit prudemment de quitter Rome, où ses traitements mer-*
» *curiels avaient fait de nombreuses victimes.* »

A l'autorité de Cellini, dont nous n'avons pu trouver le nom dans aucune Biographie médicale, et qui est, probablement, le Benvenuto Cellini, célèbre orfèvre, peintre, sculpteur et graveur florentin, né en 1500 et mort en 1570, et conséquemment contemporain de Bérenger de Carpi, nous opposerons la citation ci-dessus de Fallope, autre contemporain, et non-seulement médecin, mais partisan du Gaïac et opposé à l'emploi du mercure, dont l'abus avait produit, entre les mains des imitateurs de Berenger, des accidents qui avaient compromis sa réputation. Au surplus, Fallope lui-même employait le mercure, comme il l'indique par le passage suivant, page 45 « Utor aliquandò, quandò non potui viâ
» regiâ (la méthode dite actuellement simple et rationnelle) assequi
» intentum. Ego vidi adolescentem laborantem Gallico, in
» quo omnia regia infeliciter experta sunt, Empiricus hydrar-
» gyro curavit : quare in rebellibus affectibus, et desperatis
» usus sum ; et præcipuè cum tentarim alias vias, omnia

mercure ; abus commis par des médecins très-répandus et d'une grande célébrité ; ce qui a dû l'engager à étudier avec soin l'action de ce médicament ; étude qui l'a conduit à en régler l'emploi avec la plus grande sobriété. Il invoque le témoignage de 40,000 faits en faveur de sa méthode , et demande que ses adversaires en recueillent aussi de leur côté. Il convient que les antiphlogistiques ne guérissent pas dans certains cas , mais ces cas sont rares , et probablement qu'alors on a mal dirigé

» genera medicamentorum. » On voit par là que le mercure était toujours considéré comme le plus puissant antisypilitique , même par les médecins qui employaient , de préférence , d'autres médicaments. *Antonius Fracantianus*, dont l'opuscule *de morbo gallico* est imprimé à la suite du traité de Gabriel Fallope , son contemporain , et qui s'était déclaré l'ennemi du mercure , fait l'aven suivant : « Alius sanationis modus habetur ex inunctionibus hydrargyrum recipientibus , quæ quidem licet quandoque sanare videantur , tamen tanquam nimis violentum et periculosum jam non erat amplius in usu. Sed nunc secundus agitur annus , morbo gallico rebeli et contumaci maxime facto , quod multi sint coacti , et quidem doctissimi viri , iterum ad prædictas inunctiones devenire. » — Des recherches plus étendues , qui ne trouveraient pas leur place ici , démontreraient , sans doute , que beaucoup de médecins à qui l'on a prêté une opinion contraire à l'emploi du mercure , en étaient , cependant , partisans. C'est ainsi que l'on s'est autorisé contre lui de l'opinion de Paracelse , tandis que l'exact et consciencieux Eloy dit positivement que Paracelse dut une partie de sa réputation à la connaissance qu'il avait de l'efficacité du mercure dans les maladies vénériennes.

leur emploi. Au surplus, il ne rejette pas le mercure, employé à doses modérées et manié par des mains habiles : *il peut être opposé aux accidents primitifs et secondaires*, tant que l'état de la constitution le permettra. D'après tout ce qu'il a entendu dans la discussion, il faut bien qu'il admette qu'à Nantes le mercure est mieux supporté qu'à Paris, ou administré avec plus de prudence ; cependant il doit dire qu'il a vu à Nantes des individus traités par le mercure, qui avaient la bouche échauffée, de la salivation, des coliques ; et certes, que le remède était coupable de ces accidents, et qu'il n'aurait pas dû dès-lors être employé. — C'est à tort qu'on a dit que les ouvriers qui travaillent le mercure n'en éprouvent pas d'accidents. Avant l'application du fourneau de *Darcet* aux travaux des doreurs, ces ouvriers étaient tourmentés de coliques, de tremblements nerveux, de douleurs dans les os et les organes fibreux, d'hémoptysies. Sous l'influence du mercure se développent des maladies pustuleuses de la peau, comme on le voit en Angleterre, où les préparations de ce métal sont familièrement employées dans beaucoup de maladies non syphilitiques. Dans la syphilis, l'abus qu'on en fait aggrave les accidents, et donne lieu à cette modification de la maladie nommée *pseudo-syphilis*. — On ne disconvient pas que le mercure ne produise, quand on n'a pas su en borner l'usage, l'inflammation de la muqueuse intestinale, sous forme de vomissements, diarrhée, coliques, dysenterie : on ne niera pas son action fâcheuse sur les glandes salivaires. Hunter, Swediaur, Cullerier, et sur

tout Keraudren, ont écrit que, dans les syphilis anciennes, souvent le mercure produit des accidents qu'il est difficile de distinguer de la maladie elle-même. Une vérité importante, et qui a été touchée par M. Thibeaud, c'est la production de maladies des organes osseux et fibreux, causées par l'action simultanée des mercuriaux et de la syphilis, quand le mercure n'avait pas suffi à guérir les accidents. Ce fâcheux résultat a surtout lieu dans les pays froids : aussi en Suède, où l'on a singulièrement diminué les doses du mercure dans les cas ordinaires, et où on l'a entièrement abandonné dans les cas de maladies des os, a-t-on obtenu les résultats les plus avantageux ; tellement qu'à Stockholm, avant 1822, sur 100 rechutes, on avait 54 caries, exostoses, periostoses, ou douleurs ostéocopes ; et que, 5 ans après, depuis que la méthode simple et antiphlogistique a été employée, on n'a plus compté, sur 100 rechutes, que 5 ou 6 maladies des os. A l'hôpital du Gros-Caillou, où depuis 1830 on a adopté la méthode simple, on voit fort peu de ces affections. A Alger, M. Freyschutz a tenté, d'après l'invitation du comité de santé de France, des expériences par cette méthode ; et, depuis 1831 jusqu'à ces derniers temps, sur 5,000 guérisons, il n'a eu que 173 rechutes. Elles ont consisté dans des affections de la gorge, de l'anus et du scrotum, qui ont cédé au traitement antiphlogistique : les maladies des os n'ont été observées que chez des soldats qui avaient contracté la vérole en France, et y avaient été traités par le mercure.

Il conclut de tous ces faits que, depuis l'adoption

du traitement antiphlogistique, les accidents consécutifs sont beaucoup moins graves ; et que la proportion des maladies des os est beaucoup moindre : et, on l'a si bien senti en Suède, que, de 1827 à 1828, presque tous les partisans du mercure l'ont abandonné, ou en ont singulièrement diminué les doses. — Quant à lui, lorsque la modification qu'il se propose d'effectuer par les antiphlogistiques n'est pas suffisante, dans les accidents primitifs, il donne les amers et l'iodure de mercure : dans les accidents consécutifs, il n'emploie que les sudorifiques. Il dit que peut-être le climat de Paris prête aux bons effets de cette médication : toutefois, il engage les médecins de Nantes à la tenter. — Il lave M. Broussais du reproche qu'on lui a fait d'exclure absolument le mercure du traitement des affections syphilitiques ; il dit qu'au contraire, l'avis de ce célèbre médecin est qu'aucun médicament ne doit être rejeté, et que tous sont bons, lorsqu'ils sont bien employés. — C'est ainsi que la méthode antiphlogistique, sagement conduite, a eu les plus brillants succès ; et M. Thibeaud a exprimé une grande vérité, lorsqu'il a dit que cette méthode pouvait être bonne, puisqu'elle pouvait servir à modifier profondément l'organisme.

M. Devergie termine cette défense de sa doctrine et de ses avantages, en félicitant les médecins de Nantes de la prudence et du tact qu'ils mettent dans l'emploi du mercure ; ce qu'il ne pourrait pas dire, à beaucoup près, de la plupart des praticiens des autres villes de France. Il ne doute pas que partout on n'imité l'exemple qu'ils ont donné. Il les engage à recueillir tous les ma-

tériaux qu'a fournis la discussion actuelle, et à s'empresser de les publier par la voie de l'impression, pour avoir la gloire de la priorité de la publication, comme ils ont eu celle de la priorité des discussions solennelles. Il émet le vœu que des congrès, semblables à celui-ci dans sa forme et dans son intention, aient lieu, chaque année, entre tous les médecins de chacune des villes de France ; qu'on y apporte tous les faits recueillis pendant l'année, et qu'on en publie le résumé et les conséquences ; pensant que ce n'est qu'ainsi que la question du traitement de la syphilis pourra être éclaircie.

M. PALOIS n'entamera pas de discussion sur les aphorismes que M. Esmein a formulés relativement à la syphilis. Il n'est pas tellement rebelle aux moyens de conviction qu'il ne veuille pas accueillir l'expérience des autres ; c'est pourquoi il aurait voulu que M. Esmein citât des faits. Quant à lui, il va dire quels ont été les résultats de son expérience. Il regarde la syphilis comme difficile à discerner dans ses seules apparences extérieures aux organes génitaux. *Dans le doute*, après les questions les plus propres à l'éclairer sur l'origine des accidents, il débute par les antiphlogistiques, et vient bientôt à l'emploi des mercuriaux, dont les graves inconvénients ne sont plus que de l'histoire ancienne pour les praticiens sages et instruits. Il affirme qu'il n'est aucun des accidents de la syphilis qu'il ne guérisse par le mercure. Dans certains cas, il lui associe les sudorifiques, et, dans tous, il insiste surtout sur le régime. Il ne peut douter de la transmission héréditaire de la

maladie; mille faits d'avortements et d'autres accidents lui en ont démontré la triste réalité. Il ne peut également se refuser à admettre des accidents consécutifs après une lointaine disparition des accidents primitifs. En 1812, il a vu des hommes venus des pays chauds, où ils avaient eu autrefois des accidents primitifs tellement benins qu'ils n'en faisaient aucun cas, éprouver, dans notre pays froid et humide, les accidents de la vérole confirmée, bien qu'ils ne se fussent pas exposés à l'infection. — Il déclare qu'il cherchera toujours à s'éclairer par l'expérience des autres; mais il ne peut s'empêcher de faire observer que les militaires, sur lesquels les expériences des médecins physiologistes ont été faites, fournissent des éléments bien propres aux succès de leur méthode; et qu'il ne paraîtrait pas prudent d'en étendre les conséquences dans l'ordre civil. — Ainsi il attendra, pour changer ou modifier sa méthode, que l'expérience tentée sur toutes les classes de la société ait prononcé sur la valeur de la méthode nouvelle.

M. LORET donne lecture de quelques réflexions et observations propres à constater l'hérédité et la transmission de la syphilis, de même que les bons effets des mercuriaux dans le traitement de cette maladie. Il pense que ce n'est que la masse des faits qui pourra convaincre chacun de la bonté de telle ou telle méthode : c'est pour cela qu'il apporte le tribut de son observation particulière. Abordant d'abord la question de *l'hérédité*, il dit que, pendant 5 années consécutives qu'il a été chargé des vaccinations publiques dans sept com-

munes, où l'administration des orphelins envoie tous les ans un grand nombre d'enfants, il a été presque journellement appelé à donner des soins à ces petits malheureux, qui, pour la plupart, présentaient des symptômes de la syphilis : marasme effrayant, corps couvert de pustules livides, chancres à la bouche et aux organes de la génération. — Il cite le fait suivant, pour prouver l'hérédité d'abord, puis la facilité avec laquelle la syphilis se communique par toute espèce de voie et sous toutes les formes, quoiqu'on ait prétendu le contraire dans une séance précédente. — Une femme de la campagne, qui élevait des orphelins, en avait déjà perdu plusieurs, malgré les soins les plus assidus. Dans le mois de février 1831, elle vient en chercher un autre à Nantes. Il était chétif, et offrait cet aspect d'un vieillard qu'on a considéré comme caractéristique de l'infection syphilitique. — Le 12 mars suivant, M. Loret est appelé pour la mère de la nourrice qui, depuis quelques jours, avait une amygdale énormément tuméfiée, qu'un empirique avait traitée par tout l'échaffaudage des antiphlogistiques, sans aucun succès, et sur laquelle il avait fini par faire une incision qui n'avait procuré qu'un écoulement de sang. Cette femme était âgée de 70 ans. M. Loret examina la gorge et découvrit un vaste ulcère syphilitique, occupant toute la paroi postérieure du pharynx, et un autre, semblable et profond, qui avait envahi toute la surface postérieure de l'amygdale. La malade était réduite à une faiblesse extrême par les sangsues et les saignées. Au moyen des mercuriaux à pé-

tites doses, associés aux émollients et à quelques cautérisations, la guérison fut obtenue en peu de temps. — La nourrice, fille de cette femme, âgée de 30 et quelques années, avait à la base de chaque mamelon, un ulcère rongeur, d'aspect syphilitique, et des rhagades à l'anus. Cependant elle n'allaitait pas son nourrisson; elle l'élevait au petit pot. M. Loret examina l'enfant; la voûte du palais était garnie de chancres profonds, qui avaient mis les os à nu : les parties génitales étaient recouvertes de pustules et de chancres. L'enfant mourut. La nourrice fut soumise à un léger traitement mercuriel, et guérit en peu de jours. — Ce n'est pas tout, la propre fille de la nourrice qui, jusqu'à l'arrivée de l'étranger, s'était bien portée, avait des chancres à la partie interne des grandes lèvres. Ainsi, trois générations avaient été infectées par le simple attouchement, sur la muqueuse buccale, d'une cuiller qui avait servi à faire manger un enfant vérolé : tant la communication de cette maladie est facile !

Après ces exemples d'hérédité et de transmission de la syphilis par toute autre voie que le coït, M. Loret fournit l'observation d'une maladie syphilitique, contre laquelle les antiphlogistiques et les sudorifiques exotiques ont été vainement employés seuls. Un jeune homme, âgé de 26 ans, de constitution lymphatique, était affecté, depuis 18 mois, d'une maladie syphilitique. Soumis d'abord au traitement antiphlogistique, puis aux sudorifiques, il était dans un état de maigreur effrayant, et éprouvait de fréquentes défaillances. Deux bubons naissants occupaient les aînes;

verge tuméfiée ; base du gland entourée de chancres larges et profonds ; orifice de l'urèthre rongé par un autre chancre profond et de la largeur d'un ongle ; écoulement blennorrhagique considérable. — Application de sangsues à plusieurs reprises sur les bubons, et diminution progressive et disparition totale, après quelques frictions mercurielles, des bains, des boissons adoucissantes : mais, pendant que les bubons disparaissent, aggravation journalière de l'état des chancres. Alors ils sont touchés avec une dissolution concentrée de deuto-chlorure de mercure, et le malade prend des bains locaux et généraux. En huit jours, le chancre du sommet du gland est guéri ; ceux de la base du gland résistent davantage. Le mercure n'est pas donné à l'intérieur, vu la faiblesse de l'estomac. L'écoulement est tari au moyen du baume de copahu ; quelques douleurs ostéocopes se font sentir aux jambes ; et la guérison a lieu au bout de 3 mois de ce traitement. — Si le mercure n'a pas été administré à l'intérieur, on ne peut douter qu'ayant été appliqué sur les chancres en dissolution très-concentrée, il n'en ait été absorbé une certaine quantité. M. Loret doit l'idée de ce traitement à M. Malapart, chirurgien au 11.^e régiment de chasseurs à cheval, qui l'emploie presque exclusivement, et avec beaucoup d'avantage (1).

M. Loret résume son opinion sur le traitement des

(1) Voyez la *Revue Médicale*, n.^o d'avril 1832.

maladies syphilitiques, en disant qu'il traite par les antiphlogistiques les seules blennorrhagies ; et que, dans les autres accidents de la maladie, il débute par les moyens simples, et complète le traitement par les mercuriaux, toutes les fois que l'état du malade le permet.

M. MESNARD ne prend pas la parole pour faire le procès à un confrère qu'il honore : il se bornera à demander à M. Esmein pourquoi il ne cite aucun fait à l'appui de sa doctrine, et à lui rappeler que, sur la demande qu'il avait adressée à plusieurs de ses confrères, sur le parti qu'ils feraient usage à l'égard du mercure, s'ils se trouvaient dans le cas de son emploi, tous lui avaient répondu qu'ils en prendraient. — Il demande si, quand la Section de Médecine a pris l'initiative de cette réunion, elle n'avait pas, en demandant sur le traitement de la syphilis l'opinion de tous les médecins, l'intention de détruire les germes d'une doctrine, qu'il appelle coupable pour le présent et pernicieuse pour l'avenir. — Au reste, il ne veut pas entrer dans la discussion du traitement ; selon lui, il ne consiste pas essentiellement dans la forme du remède, mais dans le mode de son application ; en sorte que le meilleur remède peut devenir mauvais, si on l'emploie mal. C'est ainsi qu'il a vu le mercure donné dans certains hôpitaux, où les murs, les draps de lit, les couvertures, les capotes en étant empreints : les malades vivaient ainsi dans une atmosphère mercurielle, qui rendait exubérante la dose de mercure prescrite par les médecins, ce qui causait des salivations et autres accidents mercuriels, qu'on eût évités avec des soins de propreté bien

entendus. — Il attribue la fréquence des exostoses aux frottements que les frictions déterminent sur le trajet des os ; se fondant sur cette observation que les exostoses n'attaquent point la partie spongieuse des os , mais les parties qui sont le plus voisines de la peau , comme le corps du tibia , la partie antérieure du coronal , etc. C'est pourquoi il recommande , pour éviter les exostoses et les périostoses , de tenir toujours la peau exempte de toute irritation. — Il pense que les succès qu'obtiennent les médecins militaires par la méthode antiphlogistique tiennent à la force des jeunes soldats , à la puissance plastique qu'ils possèdent , et que la guérison n'est pas obtenue parce qu'on n'emploie pas de mercure , mais parce que la nature est suffisante pour l'obtenir par la seule réaction vitale. — Il fait un reproche analogue à M. Broussais , qui , n'ayant que des militaires sous les yeux , a poussé trop loin les conséquences de sa doctrine. Il n'en admire pas moins ce médecin célèbre ; et , s'il avait un système à établir , il ferait comme lui , en le fondant sur l'action du système vasculaire sanguin. Il est avéré , pour M. Mesnard , que si le mercure fait du mal , c'est qu'on ne sait pas l'administrer ; et que si on a obtenu des guérisons sans mercure , c'est parce que les forces vitales ont été assez énergiques pour neutraliser le virus. A cet égard , l'autorité des noms , celle même de M. Broussais , n'ébranlerait en rien sa conviction. — Il cite plusieurs faits en faveur de la puissance du mercure. Ainsi Fretteau , consulté par un homme qui , depuis 12 ans , ne pouvait faire un pas , à cause d'une contracture générale

des membres, ayant, d'après divers indices, soupçonné une syphilis larvée, administra le mercure, et obtint, en trois semaines, une guérison entière et durable. — Tous les jours M. Mesnard est consulté pour des gens qui ont des taches cuivreuses à la peau, que l'eau de Barèges n'a fait disparaître que momentanément : il a recours aux lotions mercurielles, et au mercure à l'intérieur, si le cas l'exige, et ces taches ne reparaissent plus. Il dit que les charlatans qui prétendent guérir sans mercure, L'affec-
teur et autres, sont des imposteurs, parce qu'au fond de toutes leurs drogues on trouve ce remède. Il s'élève de toute la puissance de son expérience, contre ceux qui affirment que la maladie syphilitique n'est pas due à un virus ; mais il croit à leur bonne foi, puisque eux-mêmes se sont inoculé le pus des chancres, de la blennorrhagie, des bubons. Il voit avec plaisir, que les partisans de la méthode simple et antiphlogistique ont fait aux partisans de la méthode mercurielle d'importantes concessions ; et il pense que ces derniers doivent, de leur côté, user de réciprocité, en accordant aux premiers qu'on donnait trop de mercure autrefois, et qu'en éveillant l'attention sur ce point de pratique, ils en ont rendu l'administration bien plus rationnelle. Il veut qu'avant tout, on soit praticien : qu'importe, sans la pratique, d'avoir beaucoup lu, et de savoir l'histoire des maladies et des médicaments. Ce n'est pas tout que de se parer du titre de médecin physiologiste ; il faut être anatomiste, sous peine de prodiguer les émissions de sang et de passer la mesure. Ce que les partisans aveugles de la doctrine physiologique

ont fait avec les sangsues , les partisans routiniers du virus syphilitique l'ont fait avec le mercure : ils en ont abusé. Est-ce la faute des remèdes ? Non , sans doute. Ainsi , on a abusé de l'opium ; ainsi on a abusé de la ciguë , si puissante entre les mains de Storck. — En résumé , le mercure est indispensable dans le traitement des maladies syphilitiques , et on ne peut arguer contre lui de l'abus qu'on en a fait.

M. MARESCHAL s'étonne qu'on mette aussi peu de logique et de philosophie dans l'étude des sciences médicales , lorsqu'on a sous les yeux l'extrême réserve avec laquelle on procède dans l'étude des sciences physiques , chimiques , zoologiques , etc. — Il réclame le doute philosophique , et voit chez les médecins trop d'assurance , une croyance trop forte dans leurs idées , et en même temps des formules , des expressions trop vagues. On dit : *j'ai vu , je pense , je suis certain* ; tandis que souvent il faudrait dire : *je doute*. — Combien peu de médecins pourraient dire : *J'ai traité ce malade de la syphilis , et il est guéri !* et s'examinant lui-même , pourrait-il affirmer que le malade qu'il a traité , il y a 8 , 10 ans , est , pour toujours , à l'abri d'accidents , parce que jusqu'à ce moment il n'a éprouvé aucune rechute ? Cependant il le croit , parce qu'il croit à l'efficacité du mercure qu'il a employé. — M. Devergie nous a dit : *Expérimentez ma méthode !.....* Mais comment , moi , qui ai une longue expérience de la nécessité du mercure et des sudorifiques , puis-je dire à un malade , après l'avoir traité par les antiphlogistiques : *allez , vous êtes guéri*. — Mais , n'en conservant pas moins de

vives inquiétudes pour l'avenir, pourrai-je l'empêcher de se marier , pendant tout le temps nécessaire pour que j'aie la certitude qu'il ne se manifesterà pas des accidents secondaires, que les médecins antiphlogistiques admettent eux-mêmes comme ayant lieu dans certains cas?— Ces expériences sont bien faciles à faire aux médecins militaires, qui n'ont pas cette responsabilité toujours présente aux médecins des villes. Leurs malades s'en vont, les nôtres restent. En tout cas, oseraient-ils eux-mêmes garantir la suite de leur traitement? Il faudrait qu'ils suivissent le militaire guéri, dans le sein de sa famille, pendant 5, 6, 7, 8 ans et plus, pour affirmer qu'il est guéri sans crainte de récidiye. Si Descartes, en philosophie générale, a dit : *je doute*, à plus forte raison, en médecine, doit-on le dire ?

On a eu tort de proscrire trop généralement l'administration du mercure à haute dose : on a vu des personnes que de faibles doses de ce remède ne guérissaient pas, et qui durent leur guérison à des méprises dans la quantité qu'ils en prirent. M. Mareschal aurait plusieurs faits semblables à citer ; il se borne à celui d'un homme, réfractaire à l'action ordinaire du mercure, qui fut guéri très-promptement, après avoir avalé, tout-à-la-fois, une demi-pinte de liqueur de Van-Swiéten. C'est ainsi qu'il a été porté à donner de très-hautes doses de quinquina, lorsque des doses ordinaires n'avaient pas réussi. Aucun médecin n'ignore que certains malades ne peuvent être purgés, ni émétisés, s'ils ne prennent des doses triples et quadruples des doses ordinaires.

M. GUÉPIN désirerait que M. Devergie joignît au

procès-verbal une notice des moyens hygiéniques employés à Paris comme préservatifs des accidents de la vérole. — Il saisit l'occasion que lui offre la parole qui lui a été accordée, pour exprimer l'opinion que l'origine de la syphilis n'a pas été suffisamment étudiée. Il ne peut reconnaître la syphilis actuelle dans la description des accidents vénériens faite par les auteurs antérieurs au XV.^e siècle (1), et il fait ob-

(1) Si on désire connaître ce que les médecins de l'antiquité ont écrit sur les affections des organes sexuels, on peut, sans se donner la peine de fouiller dans les livres originaux, en prendre une notion exacte dans *Alexander Benedicti*, médecin de Vérone, dont le traité général des maladies, écrit à la fin du XV.^e siècle, n'est, à proprement parler, qu'un précis des ouvrages de Galien, de Paul d'Egine, d'Oribase et autres médecins grecs. En lisant les chapitres 22, 23, 24, 25, 26, 29, 30 du livre xxiv, et les chapitres 1, 3, 4, 5, 14, 15, 16, 17 du livre xxvii, on verra que les causes qui produisaient ces affections étaient étrangères au coït, et que nulle part il n'est fait mention qu'elles eussent les conséquences qu'elles ont aujourd'hui, ni qu'elles fussent contagieuses. Celse, dont on a spécialement invoqué le témoignage en preuve de l'antiquité de la syphilis, ne parle également que de simples accidents locaux, dus à des irritations directes ou sympathiques, exemptes de virulence ou de contagion, et sans Phénomènes consécutifs. Mais ce qui est bien précieux à consigner ici, c'est qu'on verra formellement exprimé dans *Benedicti* que, *lors de l'invasion du mal français*, ces affections ordinaires des parties sexuelles commencèrent à se communiquer par voie de contagion. Voici les paroles textuelles de cet auteur : elles donneraient à croire que la maladie attaqua d'abord les femmes :

« Vitia prætereà alia commemorat Galenus circa naturalia, hæ-
» morrhoidas, atque rhagadas et condylomata, sedis communia mala.
» Sed has muliebres pudendas partes PRIMUM, cùm hæc

server que les médecins postérieurs à ce siècle, l'ont considérée comme une greffe des anciennes maladies orientales de la peau sur les accidents vénériens qui avaient existé de tout temps.

Il demande la clôture de la discussion ; et , en même temps , il désirerait que l'on constatât que l'impuissance des deux doctrines actuellement en présence a été prouvée par le dire des médecins qui ont pris la parole dans cette discussion.

M. GÉLY, revenant sur une interprétation qu'a faite M. Devergie de ce qu'il a dit de la continence , rappelle qu'il a prétendu dire que si , comme on l'a avancé , la syphilis pouvait être spontanée , on la verrait se développer chez des personnes *continentes* , par ce seul fait que ces personnes étant , comme toutes les autres , exposées à des lésions externes , il se pourrait que les lois de la sympathie , qui peuvent , certes , être aussi bien réveillées chez elles que chez d'autres , donnassent

» *scriberemus , infestare miserabiliter cæpit morbus Galli-*
» *cus ; undè illud prostitutarum virus totum orbem infecit tantâ*
» *earum partium fæditate , ut , quacunquè , blandiori Venere proci*
» *arcerent. Videres fæminas , ore Venerem pulchritudine supe-*
» *rantes , quæ , suo fœdissimo complexu , infinitos libidine intempe-*
» *rantes serâ pænitiâ afflixere. »* (Liber xxvii ; Proœmium ;
pag. 1024.)

Le lecteur déduira facilement les conséquences de cette importante déclaration , faite par un médecin très-versé dans la connaissance des auteurs anciens et contemporain de l'épidémie de 1493.

(Note des Rédacteurs.)

lieu à des lésions secondaires de forme syphilitique. Il objecte à l'assertion de Fergusson , relativement aux excès de vin qui furent, suivant lui, la seule cause des accidents syphilitiques qu'éprouvèrent les soldats anglais , l'assertion contraire d'autres médecins aussi dignes de foi. Et, en tout cas , il observe que des soldats qui n'auraient pas recélé un principe syphilitique , se seraient impunément livrés aux excès de vin , sans qu'aucun accident de cette nature se fût développé.

M. DEVERGIE veut laver la médecine militaire de certains reproches qu'on lui a adressés : ainsi c'est à tort que l'on prétend que M. Brüssais et Lui n'ont dû les avantages qu'ils ont retirés de la Méthode antiphlogistique, qu'à l'âge et à la force des militaires qu'ils ont eus à traiter ; puisque leurs salles sont peuplées d'hommes de tout âge, et même d'hommes usés, de gendarmes, de vétérans, de sédentaires, de vieux soldats réengagés , et enfin de jeunes soldats portés pour la réforme. Au reste, il ne demanderait pas mieux que l'on suivît, pendant plusieurs années, l'état des soldats traités par les antiphlogistiques ; et il pense que cela serait facile, en prescrivant des mesures particulières à suivre dans tous les régiments et les hôpitaux militaires. C'est à tort aussi qu'on a dit que la Méthode antiphlogistique n'avait été employée que dans les hôpitaux militaires ; puisqu'en Allemagne surtout , les expériences en sa faveur ont été, pour le plus grand nombre , faites dans les hôpitaux civils. Il nie que le rob de Laffecteur contienne du mercure : ce remède est composé de salse-

pareille, de calamus aromaticus, de menianthe et de séné. On l'emploie beaucoup à Paris, et avec raison; et une preuve qu'il ne contient pas de mercure, c'est que le ptyalisme pendant son usage est si rare, que Cullerier et lui n'en ont vu que deux cas.

M. MESNARD objecte à ce que vient de dire le préopinant sur l'état des hommes qui garnissent les salles des hôpitaux militaires, que les gens qui se rengagent sont soumis à la visite comme les jeunes soldats, et qu'il est toujours vrai de dire que l'armée est composée de l'élite de la population, sous le rapport des forces du corps.

M. DEVERGIE répond que le recrutement peut être fait convenablement dans le département de la Loire-Inférieure; mais que, dans les neuf dixièmes de la France, on envoie aux régiments 4 ou 5 hommes sur 10 incapables de faire le service; au point qu'en huit années on a constaté 115 mille réformes.

M. LEROUX, qui a été long-temps élève interne à l'Hôtel-Dieu de Nantes, ne croit pas qu'il soit vrai de dire que les militaires ne sont pas plus aptes que les autres hommes, pris en général, à une prompte et facile guérison de la syphilis. Il y a constamment vu que, sous des influences hygiéniques en tout semblables, les militaires étaient bien plus vite guéris que les civils.

M. DEVERGIE rappelle que M. Guépin a soulevé une question importante relativement à l'influence que l'hygiène peut exercer sur le traitement et la préservation de la syphilis, et il veut répondre à la demande que cet honorable confrère lui a adressée touchant les

précautions hygiéniques employées à cet égard dans la Capitale. Depuis que le docteur Denis est chargé du traitement des filles publiques, il s'est manifesté une très-grande amélioration dans ce service d'hygiène publique. On renferme ces filles à Saint-Lazare, où il y a 200 lits à leur disposition. Toutes sont passées au *speculum*; et le traitement auquel on les soumet diffère sous plusieurs rapports du traitement simple, parce que M. Denis a jugé qu'il fallait être très-rigoureux dans le traitement de filles qui sont livrées au public. Les résultats favorables qu'on a déjà obtenus seraient bien plus grands si, outre les filles publiques connues de la police, il n'y avait pas un grand nombre de coureuses, sans domicile fixe. Ce sont surtout à elles que s'adressent les militaires, qui parviennent, du reste, souvent à les faire trouver, en désignant l'endroit où ils les ont connues; le plus souvent dans les villages autour de Paris.

Le nombre des vénériens diminue chaque jour. Il n'y a plus au Gros-Caillou que 150, 160, 180 vénériens au lieu de 300 : au Val-de-Grâce, sur le même nombre d'autrefois, à peine en a-t-on actuellement de 150 à 200 : à l'hôpital des vénériens, il y a plus de 200 lits vacants. A lieu de cet hôpital, commun aux deux sexes, on va établir deux hôpitaux distincts, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. — Dans tous les Dispensaires, on reçoit beaucoup moins de vénériens : tous les praticiens de Paris ont fait la même remarque dans leur pratique particulière. — Il faut attri-

buer ces résultats aux sages mesures de la police, à l'usage plus fréquent des bains, à l'aisance générale, à la cessation de la réprobation contre la vérole, à la facilité qu'on trouve partout à se faire soigner, et peut-être aussi au chlorure de chaux employé, dans les maisons publiques, comme moyen prophylactique. (1)

MM. les docteurs de Beaunez et Barthélemy n'ayant pu exprimer leur opinion dans le cours de la discussion, l'ont formulée dans un exposé dont nous donnons ici l'analyse.

M. de BEAUNEZ reconnaît que la maladie vénérienne est d'une nature spéciale, bien que la série de ses phénomènes locaux simule, pour la forme et pour la physionomie, un appareil de symptômes qu'on pourrait rapporter à d'autres ordres de maladies, soit des solides, soit des fluides. — Convaincu que tout symptôme essentiellement vénérien, primitif ou consécutif, est, dans la majeure partie des cas, sous le pouvoir

(1) Pendant que ces procès-verbaux étaient sous presse, la *Gazette Médicale de Paris* (n.° 29), a rendu de la séance du 2 juillet, un compte incomplet, et dès-lors inexact, puisqu'une discussion ne saurait être bien appréciée qu'autant que les opinions contraires sont exposées dans toute leur teneur. Nous nous sommes empressés de réclamer contre ce compte-rendu, en priant le Rédacteur en chef de faire savoir, par la voie de son journal, que l'on ne devait juger la discussion que sur nos procès-verbaux. Notre réclamation étant restée sans effet, nous la reproduisons ici.

actif de l'élément inflammatoire , il débute , presque toujours , par les moyens les plus propres à combattre l'inflammation. — Il a long-temps appliqué le mercure , à l'intérieur et à l'extérieur , dès le début des accidents , sans de grands avantages : il y a renoncé pour adopter la méthode antiphlogistique ; et , depuis lors , les résultats qu'il a obtenus ont été plus satisfaisants. — Tout remède peut , à ses yeux , devenir anti-vénérien.

M. BARTHÉLEMY admet un virus producteur des maux syphilitiques. — Appliqué sur une partie saine , il y produit une irritation spécifique , disposée , en général , à prendre les caractères du désordre local qui en a fourni la matière. De là , production du symptôme primitif ou d'invasion. — Les accidents primitifs donnent , tôt ou tard , lieu à des accidents consécutifs qui forment , par leur ensemble , ce qu'on appelle la vérole constitutionnelle ou confirmée. — Le mal est d'autant plus grave qu'il s'est manifesté plus long-temps après la disparition des accidents primitifs. — Quelquefois le virus pénètre l'économie , sans s'être manifesté par aucun signe d'excitation locale. — La syphilis est héréditaire. — La nature triomphe rarement seule de cette maladie. Lorsque cela arrive , il faut l'attribuer à la modification imprimée à l'organisme par quelque maladie accidentelle , par certaines conditions atmosphériques , ou enfin par des influences qu'il n'est pas toujours possible d'apprécier d'une manière rigoureuse. — Le mercure doit être regardé comme le seul moyen connu qui jouisse d'une efficacité , à-peu-près constante , pour la destruction , la

neutralisation ou l'expulsion du principe contagieux, ainsi que pour la guérison des accidents qu'il a fait naître. — Il n'est pas, toutefois, sans exemple que ce résultat ait été obtenu par les seules décoctions des bois sudorifiques et les antiphlogistiques; mais ces cas sont exceptionnels, et sont bien loin de pouvoir servir de règle.

M. Barthélemy donne, pour prouver le danger du traitement antiphlogistique, l'observation d'une syphilis constitutionnelle, caractérisée par une céphalée, des douleurs fibreuses et musculaires, des taches cuivreuses à la peau et des chancres consécutifs à la gorge, longtemps traités par les antiphlogistiques, sans succès durable, et guérie enfin par les mercuriaux, chez une dame âgée de trente-neuf ans, qui, dix ans auparavant, avait eu, à la partie interne et moyenne de la nymphé gauche, une légère ulcération, suite d'une petite pustule, qu'on avait fait disparaître par des bains, des soins de propreté et une tisane émolliente. Il fut appris qu'à l'époque où cette pustule et cette ulcération se déclarèrent, le mari de cette dame venait d'avoir des chancres à la verge, dont il avait soigneusement caché l'existence.

Tels sont les documents que la réunion des médecins de Nantes a produits sur l'importante question de la nature et du traitement de la syphilis. Mais l'appel que la Section de Médecine de la Société Académique de

la Loire-Inférieure avait fait aux médecins des autres villes et à diverses Sociétés Médicales , a été également entendu. Déjà les Sociétés de Tours , de Niort , de Poitiers , d'Angers , de Rennes , de Toulouse , de Metz , du Mans ; de même que plusieurs médecins isolés et des médecins d'hôpitaux civils et militaires , ont répondu à cette sorte d'enquête , en envoyant leur opinion motivée. La Section de Médecine va incessamment faire connaître , par la voie de son journal , toutes ces intéressantes et bienveillantes communications. — Leur lecture , jointe à celle de nos procès-verbaux , pourra peut-être jeter quelque jour sur la question , et servir à fixer les esprits incertains encore sur le choix à donner à telle ou telle méthode de traitement. — Il ne nous appartient pas de rendre compte de ces documents : nous nous bornerons seulement à dire qu'on y trouve , presque unanimement exprimé en principe , que la syphilis est produite par un virus spécial , et que le mercure en est le remède spécifique.

mes Affectueux avec M Lamy
me poney cheruyr mes
ma voute d'admirer l'homme

Un coup. Je presente le
Surtout que j'ai vu —

Catfish

M Lamy se trouve que son
leur de son institution.

Il a puer le, bieu d'homme
Il me donne un + d'avec Lamy
s. troue, d'avec au d'avec
Il s'en va de lui —

Lamy

